



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

R. de FLERS
& G. de CAILLAVET

MIQUETTE ET SA MÈRE

LES SENTIERS DE LA VERTU

Arthème FAYARD
Editeur
PARIS

~~N/O 7988 A.1~~



REP. F. 8870



hnr 4 / 62

159 - cat 132

ÉDITION ILLUSTRÉE.

R. de FLÈS et G. de CAILLAVET

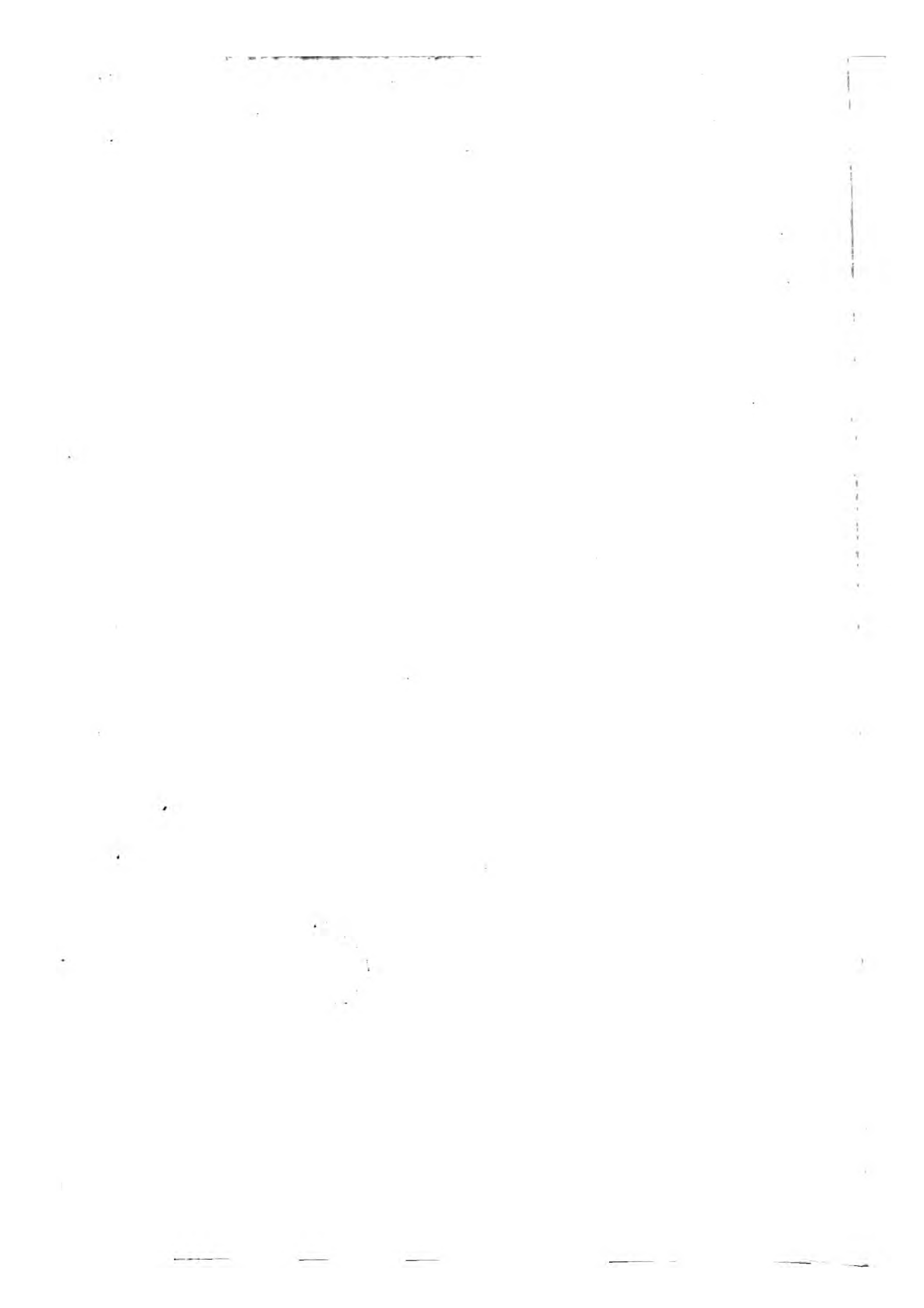
*

MIQUETTE ET SA MÈRE

LES
SENTIERS DE LA VERTU



PARIS
MODERN-THÉÂTRE
ARTHÈME FAYARD, EDITEUR
18-20, RUE DE SAINT-GOTHARD, 18-20



MIQUETTE ET SA MÈRE

LES

SENTIERS DE LA VERTU

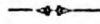


Photo Walery.

M. G. A. DE CAILLAVET.

M. ROBERT DE FLERS.

THÉÂTRE COMPLET



Robert de FLERS et G. A. de CAILLAVET



MIQUETTE ET SA MÈRE



LES SENTIERS DE LA VERTU



ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS

DE

FABIANO



PARIS

MODERN-THÉÂTRE

ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation, de représentation et d'exécution réservés pour tous pays.

PERSONNAGES

	MM.
MARQUIS DE LA TOUR-MIRANDE, 60 ans.....	ALBERT BRASSEUR.
MONCHABLON, comédien.....	MAX DEARLY.
URBAIN DE LA TOUR-MIRANDE, 25 ans.....	PRINCE.
LAHIREL, clubman.....	ANDRÉ SIMON.
PIERRE, valet de chambre du marquis.....	EMILE PETIT.
MONGREBIN, archiviste départemental.....	MATRAT.
LABOURET, sous-préfet.....	CARPENTIER.
LE CONCIERGE.....	ROCHER.
UN MITRON.....	MAX LINDER.
L'EMPLOYE.....	LAMBERT.

	M ^{mes}
MIQUETTE GRANDIER.....	EVE LAVALLIÈRE.
MADAME GRANDIER.....	MARIE MAGNIER.
PERINE.....	LAPORTE.
TOTO.....	GINETTE.
MADemoisELLE POCHE.....	CARDIN.
MADAME MICHELOT.....	LAVERNIÈRE.
MADAME MAJOU MEL.....	MARIUS.
PONETTE.....	HARNOLD.
LILI.....	DEBRIVES.
LOUIS.....	FRÉMAUX.



A EMMANUEL ARÈNE

Ses amis,

G. A. de C. R. de F.

MIQUETTE ET SA MÈRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre des Variétés
le 2 novembre 1906.*



MIQUETTE.



MADemoiselle POCHE. — Ah! QUELLE BONNE FEMME QUE M^{me} GRANDIER!

ACTE PREMIER

La boutique de M^{me} Grandier, receveuse buraliste à Château-Thierry. — A gauche, un comptoir de bureau de tabac. — Derrière le comptoir, un casier rempli de cigares, cigarettes, etc. — Etalage de cartes postales. — Une table, des chaises. — A travers les vitres, on aperçoit la rue et le va-et-vient d'une petite ville. — A droite, porte donnant sur la rue. — A gauche, deux portes, l'une menant à la cuisine, l'autre à l'appartement. — Sur un meuble à droite une grande poupée.

SCÈNE PREMIÈRE

PERINE, vieille servante à bonnet breton, tricote assise au comptoir, MADEMOISELLE POCHE.

Médor, gros caniche noir, est installé sur un tabouret.

M^{lle} POCHE, *entrant*. — Bonjour, madame Périne!

PÉRINE. — Bonjour, mademoiselle Poche! Vous venez chercher vos six sous à priser, comme tous les dimanches?

M^{lle} POCHE. — Mais oui. Qu'est-ce que vous voulez, on a ses petites faiblesses. Et votre patronne, M^{me} Grandier, n'est pas là?

PÉRINE. — Mais non, mademoiselle Poche! Vous me le demandez chaque fois. Vous savez bien qu'à cette heure-ci elle est toujours au salut avec sa fille, notre

petite Miquette. C'est Médor et moi qui gardons la boutique.

M^{lle} POCHE. — Ah! quelle bonne femme que M^{me} Grandier!

PÉRINE. — Ça, on peut le dire... Elle n'a pas une ennemie dans la ville.

M^{lle} POCHE. — Et Dieu sait pourtant qu'on est malintentionné à Château-Thierry.

PÉRINE. — C'est vrai, on est méchant comme si on était en province! Eh bien, malgré ça, depuis onze ans que M^{me} Grandier a été nommée ici, on n'a point eu un mot avec personne.

M^{lle} POCHE. — C'est vrai! Onze ans déjà... Oh! comme le temps passe, ma bonne chère dame!

PÉRINE. — Il me semble que c'est d'hier que nous sommes débarquées ici. Miquette marchait sur ses dix ans. Ce pauvre M. Grandier venait de se laisser mourir.

M^{lle} POCHE. — Il était garde général des forêts, n'est-ce pas ?

PÉRINE. — Oui, en dernier lieu, il était en Bretagne. C'est là qu'il a épousé madame. C'est là que Miquette est née et que je l'ai nourrie... Oh ! oui, c'est des bonnes gens !

M^{lle} POCHE. — Aussi M^{me} Grandier n'a pas été longue à obtenir son bureau de tabac.

PÉRINE. — Ça lui était bien dû, la pauvre chère femme. Son mari ne lui avait rien laissé. Et je vous assure qu'il a fallu que M^{me} Grandier soit joliment ordonnée, et sérieuse, et entendue, et convenable, pour pouvoir élever sa fille comme elle l'a fait.

M^{lle} POCHE. — Ah ! ça, on peut le dire, il y a pas une demoiselle du faubourg Saint-Exupère qui soit mieux éduquée que votre demoiselle.

PÉRINE. — Elle touche du piano comme une sainte Vierge. Elle sait sur le bout du doigt toutes les histoires de l'histoire de France, aussi bien que M. l'archiviste Mongrébin, lui-même. Et elle fait les additions, ma chère demoiselle, c'est à en pleurer.

M^{lle} POCHE. — Chère petite... Mais vous oubliez mon tabac, madame Périne ?

PÉRINE. — J'ai préparé le cornet, mademoiselle Poche. (*Elle va au comptoir et remet le cornet à M^{lle} Poche.*) Tiens, v'là justement M^{me} Grandier !

M^{me} GRANDIER, *entrant, en robe de dimanche, son paroissien à la main.* — Bonjour, mademoiselle Poche !

M^{lle} POCHE, *sortant.* — Bonjour, madame Grandier ! A l'avantage !

SCÈNE II

PERINE, MADAME GRANDIER,
puis MIQUETTE

M^{me} GRANDIER. — Ah ! ma bonne Périne, quel beau salut nous avons eu ! M^{gr} l'évêque y assistait.

PÉRINE. — C'est vrai, il est de passage à Château-Thierry.

M^{me} GRANDIER. — Il fait sa tournée pastorale en automobile.

PÉRINE. — C'est-y vrai ? Il y en a qui disent qu'il a une peau de bique violette ?

M^{me} GRANDIER. — Une peau de bique !

Ce sont des méchancetés. Ce matin, il était en grand costume. Il est superbe. Et quel dévouement à ses bonnes œuvres. Et avec ça, il fume ! C'est un saint !

PÉRINE. — Chez nous, en Bretagne, les saints n'iraient pas en automobile... à moins d'un miracle, bien entendu.

M^{me} GRANDIER. — Mais, où est passée Miquette ?

PÉRINE. — Oh ! la voilà !

MIQUETTE, *entrant et riant aux éclats.* — Il est encore là, au coin de la rue, maman... Il est encore là !... Viens voir !

M^{me} GRANDIER. — Qui ça ?

MIQUETTE. — Le percepteur !

M^{me} GRANDIER. — Miquette, veux-tu rentrer ! Quelle petite folle !

MIQUETTE, *regardant dehors.* — Est-il drôle !... Non... mais est-il drôle !... Il a la bouche ouverte... comme ça !... Il donne envie de jouer au tonneau !...

PÉRINE. — Quoi qu'il y a donc ?

MIQUETTE. — C'est le percepteur, mon amoureux ordinaire. Il nous a abordés tout à l'heure. Il avait préparé une phrase et un sourire. Le sourire, ça a bien marché ; mais, la phrase, il n'en est jamais sorti ; il a les pieds dedans, il y est encore. Pauvre homme, il était tout rouge. Moi, je n'étais pas mécontente. Je me disais : « Un homme si rouge, ça va très bien avec ma robe ! »

M^{me} GRANDIER, *qui est allée au comptoir et qui a ôté son chapeau.* — Miquette, que tu es méchante !

MIQUETTE. — Pas du tout ! Et, la preuve, c'est que, comme il commençait à devenir violet, et que ça n'allait plus du tout avec ma robe, j'ai eu pitié de lui et je lui ai dit : « Bonjour, monsieur le percepteur ! » Il m'a répondu en tremblant : « Bonjour, mademoiselle ! » J'ai ajouté : « Je suis votre servante, monsieur le percepteur ! » Il m'a répondu : « Et moi la vôtre, mademoiselle ! — Vos enfants vont bien, monsieur le percepteur ? — Et les vôtres, mademoiselle ? »...

PÉRINE. — Oh !... Qu'est-ce que tu as dit ?

MIQUETTE. — Eh bien, je lui ai dit : « Mon aîné fait ses dents, mais mon cadet vient d'être reçu à Polytechnique. » Alors le malheureux a laissé tomber sa canne, son chapeau et son sourire, et pendant qu'il ramassait tout ça, nous sommes parties, maman et moi, du pas léger de deux petites consciences qui n'ont rien à se reprocher.

M^{me} GRANDIER. — Ah! c'est une jolie histoire! Ce qu'on va en jaser dans la Grande-Rue!...

MIQUETTE. — Que veux-tu, ma pauvre maman, il faut se résigner. Dans toutes les petites villes, il y a une Grande-Rue pleine de petites dames qui font des petits potins. Et ça fait la joie des petites dames qui, dans les petites villes, habitent la Grande-Rue!

PÉRINE. — Ah! ce que t'es futée, ma petite Miquette! Quand je pense que j'ai nourri ça de mon lait!

MIQUETTE. — Oh! tais-toi, Périne, je t'en prie, ne parle pas de ça. Entendre une femme de ton âge parler de son lait, c'est dégoûtant!

PÉRINE. — Oh! petit garnement, va!

M^{me} GRANDIER. — Eh bien, voyons, Miquette, quand tu auras fini de dire des bêtises... Allons, enlève ton chapeau.

PÉRINE. — Avec ça que c'est ton joli...

MIQUETTE, l'ôtant et le jetant à Périne. — Bah! Il n'est plus neuf!... maintenant, je peux bien le mettre tous les jours.

M^{me} GRANDIER. — Qu'est-ce que c'est que ça! Va le ranger, Périne... (*Périne sort.*) Ce chapeau doit te faire cette saison et la suivante. Songe qu'hier soir encore, tu m'as fait faire des dépenses tout à fait inconsidérées.

MIQUETTE. — Le théâtre! Oh! ça me fait tant de plaisir!

M^{me} GRANDIER, qui s'est mise à ranger le comptoir. — Oui, mais voilà deux fois que je t'y mène en dix-huit mois. C'est fou! Encore, l'année dernière, je m'étais bien amusée. On donnait *le Truc d'Eustache*. C'était drôle!

MIQUETTE. — Je ne trouve pas; les pièces gaies, c'est ridicule. Quand je ris beaucoup, ça me rend triste.

M^{me} GRANDIER. — Eh bien, hier, moi, je me suis assommée.

MIQUETTE. — Oh! maman! Comment peux-tu dire ça! C'était si beau! Le drame, la tragédie, je n'aime que ça. J'ai encore là le programme. (*Elle le tire d'un tiroir et lit.*) « *Le Cid*, pièce en trois actes, par M. Pierre Corneille, de l'Académie française, remise au goût du jour par M. Monchablon, des théâtres de Paris.

M^{me} GRANDIER. — C'est-à-dire que je suis furieuse de t'avoir menée à cette pièce... Elle est révoltante d'immoralité.

MIQUETTE. — Comment?

M^{me} GRANDIER. — Parfaitement, ce monsieur qui tue le père et qui épouse la



MIQUETTE. — « *Le Cid* », PIÈCE EN TROIS ACTES.

filles... Et ce roi qui ne fait rien et qui approuve tout en pleurnichant... on dirait un président de la République.

MIQUETTE. — Oh! moi, j'ai pleuré!... C'était amusant! Ils en ont un talent, M. Corneille et M. Monchablon. Et l'auteur jouait lui-même Rodrigue! (*Elle regarde le programme.*) « Monchablon, grand premier rôle en tous genres. » Était-il beau, bien campé, séduisant! Du reste, *le Cid* est un type épatant!

Elle prend une pose héroïque.

M^{me} GRANDIER. — Passe-moi donc des cigares à deux sous, il n'y en a plus dans le casier.

MIQUETTE, les lui apportant. — Ah! ce Rodrigue!

M^{me} GRANDIER. — Tais-toi, du monde!... Voyez client!

SCÈNE III

LES MÊMES, UN VIEUX MONSIEUR

UN VIEUX MONSIEUR, très dépenaillé, la pipe à la bouche. — Quatre sous à fumer, je vous prie.

D'un grand geste, il se drape dans un manteau imaginaire.

M^{me} GRANDIER. — Voilà, monsieur.

Elle le sert.

LE VIEUX MONSIEUR, *il regarde le programme que Miquette a posé sur le comptoir.* — Tiens, vous avez le programme de la magnifique représentation d'hier au soir. Vous y assistiez ?

MIQUETTE. — Oh ! oui, monsieur !

LE VIEUX MONSIEUR. — Noble enfant !... Heureuse enfant !

MIQUETTE. — Pourquoi ?

LE VIEUX MONSIEUR. — Vous m'avez vu dans *le Cid* ?

MIQUETTE, *très intéressée.* — Vous y jouiez ?

LE VIEUX MONSIEUR, *se campant.* — Monchablon, grand premier rôle en tous genres !

MIQUETTE. — Non ! C'est vous, Rodrigue ?



MONCHABLON, IMPRESARIO, RUE DE LA LUNE
A PARIS.

LE VIEUX MONSIEUR. — C'est moi !

MIQUETTE, *déçue.* — Oh !

MONCHABLON. — C'est lui dans cette échoppe infâme !

Il arpente la scène.

M^{me} GRANDIER, *indignée.* — Hein ?

MONCHABLON. — Remettez-vous, madame. Je comprends l'émotion que vous cause ma présence. Elle est naturelle. On n'empêche pas l'oiseau de chanter. Remettez-vous.

M^{me} GRANDIER. — Il me fait peur, cet homme-là !

MONCHABLON. — Pourtant le *Cid* n'est pas mon emploi. Je joue ce rôle par égard pour mon collaborateur.

M^{me} GRANDIER. — Corneille ?

MONCHABLON. — Oui. Charmant garçon, du reste. On ne le voit jamais. Mais j'excelle surtout dans les rôles de la grande époque : Louis XIV, incroyables et muscadins. (*Il saisit l'éventail de fil de fer où sont disposées des cartes postales et s'évente légèrement.*) Pour Dieu, marquise, emplissez ma tabatière ! (*Il piroquette, puis, au moment de sortir, il s'arrête devant Miquette qui n'a cessé de le regarder avec stupeur.*) L'impression immense que j'ai produite sur vous, mademoiselle, révèle en vous une artiste de race. Si vous avez besoin de mes conseils, voici ma carte : « Monchablon, impresario, rue de la Lune à Paris ». J'y rentre ce soir. Et je sors par le fond ! (*Il remonte, et, avant de sortir, allume sa pipe à l'allumoir qui pend auprès de la porte, puis le rejetant derrière lui :) Fumée !*

SCÈNE IV

MIQUETTE, MADAME GRANDIER

MIQUETTE. — Oh !

M^{me} GRANDIER. — Eh bien, ma petite, il est frais, ton Rodrigue ! Ah ! le théâtre, c'est du joli !

MIQUETTE, *avec enthousiasme.* — Comment peux-tu dire ça ! Faut-il que ce soit une belle chose, une chose puissante, pour changer ainsi un affreux petit ratatiné en un héros magnifique !

M^{me} GRANDIER. — Tu es folle... Songe donc à l'existence abominable que mènent tous ces gens-là, ces hommes, des bohèmes, et ces femmes dont la vie est un scandale, qui se peignent la figure, qui jettent l'or par les fenêtres et qui dépensent sans rougir des trente francs pour un seul chapeau !

MIQUETTE. — Ça ne fait rien... Il y en a de joliment belles. Tiens, dans ces cartes postales... Celle-là, et puis celle-là, qui a un petit nœud dans les cheveux. Oh! que c'est gentil!

M^{me} GRANDIER. — Oh! ces portraits d'actrices, c'est une perdition pour la province. Hier, le vétérinaire est venu me demander : « Qu'est-ce que vous avez de nouveau comme jolies femmes? » J'en étais honteuse... honteuse!

MIQUETTE, *allant à un carton et en tirant des rubans*. — Maman, tu ne crois pas que ça m'irait bien, un petit nœud comme ça, dis?

M^{me} GRANDIER. — Qu'est-ce que c'est que tous ces rubans? Quand les as-tu achetés?

MIQUETTE, *qui a mis le petit nœud dans ses cheveux*. — Hier! Aux Galeries Magnaud.

M^{me} GRANDIER. — Et avec quel argent?

MIQUETTE. — Comment, et avec quel argent... avec ma tirelire. (*Elle va à son tiroir et prend sa tirelire.*) Elle est presque pleine. Le veau d'or est toujours debout... C'est un tout petit veau, par exemple.

M^{me} GRANDIER. — Miquette, petite Miquette, tu m'inquiètes beaucoup!

MIQUETTE. — Pourquoi?

M^{me} GRANDIER. — Tu n'es plus la même. Tu penses à ta toilette... Tu es heureuse de plaire... Regarde-moi dans les yeux, ma petite fille. Ils sont pourtant bien clairs, tes yeux! (*Elle lui prend la tête à deux mains.*) Qu'est-ce qui me dira ce qu'il y a au fond de cette petite tête-là?

MIQUETTE. — Oh! pas moi, maman! Je ne peux pas arriver à m'y reconnaître. C'est embrouillé! Il y a un peu de tout, c'est un bazar!

M^{me} GRANDIER. — Depuis quelque temps, je te trouve drôle... Est-ce que tu ne me caches rien?

MIQUETTE. — Quoi donc, mon Dieu?

M^{me} GRANDIER. — Je ne sais pas, moi... tu pourrais avoir une inclination pour quelqu'un.

MIQUETTE. — Quoi! Moi? Amoureuse?... Ah! maman, tu ne voudrais pas!

M^{me} GRANDIER. — Il n'y aurait pas à te le reprocher, ça ne serait pas un crime.

MIQUETTE. — Tu vois, ça ne serait même pas un crime! Alors ça n'en vaut pas la peine!

M^{me} GRANDIER. — Sois sérieuse, ma chérie, et rappelle-toi bien ceci. La vie nous a placées dans une situation difficile, délicate. Il faut faire attention, très attention à te défendre contre un penchant qui ne serait pas digne de toi. Songe que ta grand'mère était née Pichon! Alors, maintenant que te voilà une grande fille, prends garde. Sache tenir ton rang, aussi bien avec les clients qui achètent deux sous de caporal qu'avec ceux qui prennent des cigarettes égyptiennes.

MIQUETTE. — Ah! bien, pour ceux-là, ça ne sera pas difficile. Personne n'en fume ici de cigarettes égyptiennes.

M^{me} GRANDIER. — Comment? Tu sais bien que j'en fournis chaque mois au moins quinze boîtes au château de la Tour-Mirande.

MIQUETTE. — Oh! tu ne penses pas que je vais m'emballer sur le marquis de la Tour-Mirande. Il a eu beaucoup de succès sous le second Empire, c'est vrai. Mais à cette heure, le second Empire, c'est presque aussi loin que le premier.

M^{me} GRANDIER. — Il est joliment bien encore, le marquis! L'autre jour, je le regardais à la procession... Il tenait un des cordons du dais avec une allure!

MIQUETTE. — Oui, mais il a une fâcheuse manie. Au lieu de chanter les cantiques, il les siffle.

M^{me} GRANDIER. — N'importe, c'est un homme d'une grande piété. Et puis, il n'y a pas que lui au château; il y a aussi son neveu.

MIQUETTE, *d'un air détaché*. — Ah! oui, le comte Urbain?

M^{me} GRANDIER. — Le comte Urbain, qui vient ici tous les jours et achète régulièrement dix paquets de tabac. C'est inouï, ce qu'il en consomme. Oh! ce n'est pas qu'il soit dangereux. C'est un bon garçon, mais il n'est pas très fort.

MIQUETTE, *avec un sourire attendri*. — Non, il n'est pas très fort.

M^{me} GRANDIER. — On peut même dire qu'il est un peu bête.

MIQUETTE, *même jeu*. — Oui, il est un peu bête!

M^{me} GRANDIER. — Enfin, il n'a pas inventé la poudre.

MIQUETTE. — Non...

M^{me} GRANDIER. — Il arrive ici effaré. Il s'assied et, sans perdre une minute, il ne dit rien. Quand il fait beau, il a son parapluie.

MIQUETTE. — Oui, mais, quand il pleut, il a sa canne!

M^{me} GRANDIER. — Il est aussi ahuri que ton percepteur.

MIQUETTE, *un peu triste*. — Seulement, lui, il n'est pas amoureux de moi. Ah! ne pensons plus à tout ça!... Qu'est-ce qui t'a donc pris de me parler de toutes ces bêtises-là?

M^{me} GRANDIER. — Je ne sais pas. J'ai toujours peur. Je voudrais tant que tu sois heureuse, ma chérie!

MIQUETTE, *tendrement*. — Mais je le suis, maman. Il ne me manque rien, je te jure. On s'aime bien toutes les deux. Il tient beaucoup de bonheur dans notre petit coin. On ne fait pas de bruit, on est sage. Le temps glisse tout doucement, on ne lui dit rien; alors il passe. Ne sois pas triste, maman. Tu sais, il y a un grand saint qui a dit: « Il faut laisser la tristesse aux heureux de ce monde... » Laissons-la-leur, ne sois pas triste, maman.

M^{me} GRANDIER. — C'est que l'avenir m'inquiète.

MIQUETTE. — Bah! l'avenir!

M^{me} GRANDIER. — L'avenir, c'est demain! Et, demain, c'est tout à l'heure.

MIQUETTE. — Nous avons bien le temps d'y songer. Je suis encore une toute petite fille qui aime à se mettre sur les genoux de sa maman et qui joue des heures entières avec Juliette!

M^{me} GRANDIER. — Ta poupée! A ton âge, tu n'as pas honte.

MIQUETTE. — Oui, c'est ridicule, je le sais bien; je suis encore une gosse, c'est malheureux. Mais c'est ta faute aussi; tu es si jeune!...

M^{me} GRANDIER. — Tu es folle, ma pauvre petite. Ma vie est finie, à moi, ma vie de femme. Elle est bornée maintenant aux quatre murs de notre pauvre vieille boutique.

MIQUETTE. — Taratata! Tu ne te doutes pas que tu es encore très jolie, maman! Et il n'y a pas que moi qui le trouve.

M^{me} GRANDIER. — Hein?

MIQUETTE. — Tiens: au dernier marché, le père Boisvin, le fermier, sortait d'ici comme j'y entraï et sais-tu ce qu'il disait au commis de l'Enregistrement.

M^{me} GRANDIER. — Non! Quoi?

MIQUETTE. — Eh bien, il lui disait: « Nom d'une bique! elle est encore bougrement affriolante, la mère Grandier. »

M^{me} GRANDIER, *haussant les épaules*. — Quelle bêtise!

MIQUETTE. — Et même, il a ajouté autre chose... Mais je n'oserai jamais te le redire.

M^{me} GRANDIER. — Pourquoi?

MIQUETTE. — Parce que c'est vraiment... pas convenable.

M^{me} GRANDIER, *amusée*. — Mais dis, voyons, nous sommes là toutes les deux. Tu peux bien me le dire.

MIQUETTE. — Eh bien, il a dit: « J'aimerais rudement mieux la voir tomber dans mon lit que le tonnerre! »

M^{me} GRANDIER. — Quelle horreur! Je te défends d'entendre des choses pareilles.

MIQUETTE. — Ce n'est pas de ma faute! Eh bien, tu me croiras si tu veux, ça m'a flattée! Avoue que c'est flatteur!

M^{me} GRANDIER. — Mais non.

MIQUETTE. — Tu vois bien que tu dis oui! Tout le monde sait bien que tu as été très belle.

M^{me} GRANDIER. — Il y a si longtemps que je l'ai oublié.

MIQUETTE. — Ça n'est pas vrai. Ça ne s'oublie pas.

M^{me} GRANDIER. — Si, je t'assure, tu peux me croire. Je n'y ai jamais fait attention. Je n'ai pas eu le temps. Je me suis mariée toute jeune... Tu es née... Et puis, je suis devenue veuve. Je n'avais que toi. Pour placer ton petit lit dans ma chambre, j'ai retiré l'armoire à glace. Elle ne m'a pas manqué. Je ne pensais plus à ma figure.

MIQUETTE. — Pourquoi?

M^{me} GRANDIER. — Je t'élevais.

MIQUETTE. — Maman!

Elle se blottit dans les bras de M^{me} Grandier.

M^{me} GRANDIER. — Et puis, un jour, tu as été assez grande pour avoir ta chambre à toi. On a enlevé ton lit, on a rapporté l'armoire; je me suis vue dans la glace, je ne me suis pas reconnue. Ma jeunesse était passée sans que je m'en aperçoive! Et tu vois que je n'en suis pas plus triste pour ça.

MIQUETTE. — Pas du tout, elle n'était pas passée, elle était rangée... dans un tiroir; et, comme elle était très bien pliée, elle n'est pas abîmée du tout... Elle est encore toute fraîche, et j'ai idée que le jour où on la ressortira, on sera épaté.

M^{me} GRANDIER. — Quelle idée, ma pauvre Miquette! Mon Dieu, je ne dis

pas que je n'aurais pas rêvé d'une autre existence. Tiens, il y a encore des moments, quand l'orphéon joue une valse. (*Miquette fredonne un air de valse.*) oui, il me semble que... et d'autres fois, quand il joue un pas redoublé, (*Même jeu de Miquette.*) je m'imagine que... et alors, je pense que j'aurais pu être une femme du monde, porter des robes avec un peu de dentelle, ou, à la rigueur, beaucoup de dentelles... connaître l'élégance, le luxe, enfin prendre du thé, dire des mots

Huguenots... Quand j'entends ça, moi, je comprends la Saint-Barthélemy.

Périne entre, tenant à la laisse Médor.

PÉRINE. — Eh bien, Miquette, et ce pauvre Médor, on ne pense plus à sa petite promenade? Il pleure dans la cuisine.

MIQUETTE. — C'est vrai! Pauvre toutou!

M^{me} GRANDIER. — C'est ça, va faire un tour sur le mail.



MIQUETTE. — OUI, T'ES UN BON CHIEN. TU ES FIDÈLE!

anglais, avoir un livre d'adresses, la migraine, pas d'ordre, des domestiques malhonnêtes, et, au lieu de mener une existence gênée, avoir beaucoup d'argent, — par exemple, cinquante mille francs de dettes!

MIQUETTE. — Eh bien, mes enfants!

M^{me} GRANDIER. — Rassure-toi, ces bêtises passent vite... et je ne regrette rien. D'ailleurs, toujours, à ce moment-là, l'orphéon attaque la variation sur *les Huguenots* et je suis bien obligée de m'apercevoir que je suis en province.

MIQUETTE. — Oh! la variation des

MIQUETTE. — Allons, viens, mon vieux! Oui, t'es un bon chien, Tu es laid, tu es vieux, tu es mal peigné; tu es fidèle! Tout ça va très bien ensemble... J'ai remarqué que les gens fidèles étaient toujours mal peignés.

PÉRINE, *ahurie*. — Qu'est-ce qu'elle dit?...

MIQUETTE. — Je m'en vais. Mais vous, madame Grandier, voulez-vous savoir une chose : vous êtes encore bougrement affriolante, nom d'une bique?

Elle sort.

SCÈNE V

MADAME GRANDIER, PERINE,
puis M. LABOURET

M^{me} GRANDIER. — Périne, donne-moi le carton aux timbres. Je vais faire ma balance.

Périne va chercher le carton.

PÉRINE. — Voilà, madame.

Labouret entre.

M^{me} GRANDIER. — Voyez client... ah! c'est M. Labouret. Votre servante, monsieur le sous-préfet.

LABOURET. — Je vous salue, madame Grandier!

M^{me} GRANDIER. — Qu'y a-t-il pour votre service? Cigares, cigarettes?...

LABOURET. — Vous n'y pensez pas, madame Grandier, je ne fume que des cigarettes de contrebande. Donnez-moi plutôt des cartes postales, pour mon petit garçon.

M^{me} GRANDIER. — Voilà la nouvelle collection.

Périne sort.

LABOURET. — Je la prends. Veuillez me faire un paquet. Mais, à vrai dire, ces cartes ne sont qu'un prétexte... Vous savez que je vous suis très attaché; je veux vous donner un conseil, un conseil d'ami, et de sous-préfet. Vous n'ignorez pas quelle est l'orientation politique actuelle. Le gouvernement n'aime pas que ses fonctionnaires fassent montre de tendances cléricales... Or, ma chère madame Grandier, vous êtes fonctionnaire, et l'on vous voit tous les dimanches à la messe au premier rang. Eh bien, il pourrait vous en arriver des désagréments.

M^{me} GRANDIER. — Mais vous-même, monsieur le sous-préfet, j'ai le plaisir de vous apercevoir, chaque dimanche à la grand'messe, et même à vêpres...

LABOURET. — Oh! mais, pardon, moi, je m'y rends pour observer, pour noter les personnes, appartenant à un service public, qui fréquentent les églises. Il me serait pénible de mettre votre nom dans ma liste. Alors, n'est-ce pas, arrangez-vous pour vous faire moins remarquer.

M^{me} GRANDIER. — Je vous remercie, monsieur le sous-préfet... Je vous remer-

cie beaucoup... Au lieu d'aller à la cathédrale, j'irai à Saint-Saturnin...

LABOURET. — C'est tout ce que je vous demande. Au revoir.

M^{me} GRANDIER. — Tous mes compliments à votre dame, et bonjour à votre petit garçon... Il va bien?

LABOURET. — A merveille. Il va faire sa première communion.

M^{me} GRANDIER. — Ah! ce cher petit ange. Et il travaille bien? Vous êtes content de lui?

LABOURET. — Très content! Il est très gentil. Il n'a qu'un petit défaut, ce n'est pas grave, mais c'est une chose que je n'aime pas.

M^{me} GRANDIER. — Quoi donc?

LABOURET. — Il rapporte.

M^{me} GRANDIER. — Oh! que c'est vilain!

LABOURET. — Oui, j'ai horreur de ça!...

Il sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADEMOISELLE POCHE,
MADAME MICHELOT, puis MA-
DAME MAJOUCEL.

Entre M^{me} Poche très agitée.

M^{me} GRANDIER. — Quel brave garçon!

M^{lle} POCHE. — Rebonjour, madame Grandier. Eh bien, ma bonne, qu'est-ce que vous dites de la nouvelle?

M^{me} GRANDIER. — Mais...

M^{lle} POCHE. — Comment! vous ne savez pas?... Je jouais au piquet chez M^{me} Pichet quand la caissière du café du Globe est venue nous raconter la chose.

M^{me} GRANDIER. — Quoi donc? Quoi donc?

M^{lle} POCHE. — Elle la tenait de M^{me} Borier, la pâtissière; ainsi, il n'y a pas de doute...

M^{me} GRANDIER. — Mais dites... dites!

M^{lle} POCHE. — Vous me rendrez cette justice que je ne me mêle jamais des affaires des autres. Il n'y a personne plus que moi pour rester sur son quant-à-soi. Mais cette fois-ci, vraiment... D'ailleurs, si j'en parle, n'est-ce pas, c'est pour en causer... Eh bien, ma bonne, voilà... Vous savez que, tous les dimanches, la voiture du château de la Tour-Mirande

vient commander six bouchées à la reine à M^{me} Borier pour le jeudi?

M^{me} GRANDIER. — Bien sûr. Tout le monde sait ça... Le curé et le notaire disent tous les jeudis au château.

M^{lle} POCHE. — Eh bien, aujourd'hui, on n'a pas commandé les six bouchées.

M^{me} GRANDIER. — Pas possible!

M^{lle} POCHE. — Et savez-vous ce qu'on a commandé à la place?

M^{me} GRANDIER. — Quoi?

M^{lle} POCHE. — Un vol-au-vent, ma bonne!

M^{me} GRANDIER. — Un vol-au-vent?

M^{lle} POCHE. — Oui, un vol-au-vent pour dix personnes!...

M^{me} GRANDIER. — Non!...

M^{lle} POCHE. — Comme je vous le dis.

M^{me} GRANDIER. — Un vol-au-vent!

M^{me} MICHELOT, *entrant*. — Un vol-au-vent! Hein? Croyez-vous! Ça fait un bruit en ville. Et vous ne savez pas le plus beau!...

M^{lle} POCHE. — Quoi donc?

M^{me} MICHELOT. — Ce n'est pas un vol-au-vent ordinaire. C'est un vol-au-vent financière!

M^{lle} POCHE. — Financière!

M^{me} MICHELOT. — Avec des quenelles!

M^{lle} POCHE. — Ces gens-là se ruineront, je l'ai toujours dit.

M^{me} MAJOUCEL, *entrant*. — Vous parlez du vol-au-vent?

M^{lle} POCHE. — Naturellement!

M^{me} MAJOUCEL. — Eh bien, il y a du nouveau.

TOUTES. — Quoi?... Quoi?... Dites... dites...

M^{me} MAJOUCEL. — Pierre, le cocher des La Tour-Mirande est revenu chez la pâtissière... et savez-vous ce qu'il a dit?...

TOUTES. — Non!... Non...

M^{me} MAJOUCEL. — Eh bien, il a dit d'y mettre des truffes!...

M^{lle} POCHE. — Des truffes?

M^{me} MAJOUCEL. — Des truffes!

M^{me} GRANDIER. — Ça cache quelque chose, c'est sûr!

M^{lle} POCHE. — C'est clair!

M^{me} MAJOUCEL. — Qu'est-ce que ça peut être?

M^{me} MICHELOT. — Qu'est-ce qui peut dîner, jeudi, chez les La Tour-Mirande?

M^{me} GRANDIER. — Ah! voilà M. Mongrébin, l'archiviste! Il est tout le temps fourré au château, nous allons tout savoir.

M^{lle} POCHE ET M^{me} MICHELOT. — Quel bonheur!

M^{me} GRANDIER. — Laissez-moi l'interroger adroitement.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MONGRÉBIN.

MONGRÉBIN. — Madame Grandier. Mesdames.

M^{me} GRANDIER. — J'ai préparé votre paquet pour la semaine, monsieur Mongrébin, huit cigares bien choisis.

MONGRÉBIN. — Merci, madame Grandier. Je les fumerai en pensant à vous dans la bibliothèque du château de la Tour-Mirande.

M^{lle} POCHE. — Vous y travaillez en ce moment?

MONGRÉBIN. — Oui, mademoiselle Poche. Les archives y sont très riches. C'est là que j'ai découvert, il y a cinq ans, la charte communale, authentique, de Château-Thierry, ce qui me valut les palmes d'officier d'Académie. L'année suivante, j'eus la chance de démontrer que cette charte était fautive, ce qui me valut la rosette d'officier de l'Instruction publique.

M^{me} GRANDIER. — C'est beau, la science! Mais, dites-moi, monsieur Mongrébin, mon cher monsieur Mongrébin, vous allez tous les jours au château de la Tour-Mirande, en ce moment?

MONGRÉBIN. — Oui, le marquis m'a prié de faire des recherches sur sa famille.

M^{me} GRANDIER. — Alors, vous devez être renseigné sur ce qui se passe dans la maison. Hein! le vol-au-vent?

M^{lle} POCHE. — Financière!

M^{me} MICHELOT. — Aux truffes!

MONGRÉBIN. — Ah! mon Dieu! Que les femmes sont curieuses!

M^{lle} POCHE. — On est fille d'Eve!

MONGRÉBIN. — Permettez-moi de vous le dire, mesdames... Je ne comprends pas ce besoin de potiner. Du reste, c'est là la supériorité des hommes. (*Se rapprochant.*) Dès qu'il a été question de ce dîner au château, j'ai questionné adroitement le jardinier. Il s'est renseigné auprès du cuisinier, qui a couru s'informer auprès du maître d'hôtel. Et j'ai ainsi appris que les invités de jeudi sont M. et M^{me} Mercadier.

M^{me} MAJOUCEL. — Les raffineurs?

M^{me} GRANDIER. — Ceux qui ont acheté la terre de Solneuve? Dites donc, ils n'ont pas très bonne réputation, ces gens-là?

MONGRÉBIN. — Ils ont une réputation de trois cent mille livres de rentes.

M^{me} MICHELOT. — Des Mercadier chez les La Tour-Mirande!... Où allons-nous?



MONGRÉBIN. — OUI, LE MARQUIS M'A PRIÉ DE FAIRE DES RECHERCHES...

M^{lle} POCHE, très agitée. — A la musique, elle ne doit pas être finie. Venez!

M^{me} MICHELOT. — Allons vite!

M^{me} MAJOUCEL. — Ça va en faire une révolution dans la Grande-Rue!

M^{lle} POCHE. — Allons! allons! Au revoir, madame Grandier.

Elles sortent en bavardant.

M^{me} GRANDIER, retrouvant le paquet de cartes postales oublié par le sous-préfet. — Au revoir, mesdames... en voilà une histoire. Tiens, M. le sous-préfet a oublié ses cartes postales!... Bah! il reviendra les chercher!

SCÈNE VIII

MADAME GRANDIER, MONGRÉBIN

MONGRÉBIN, qui a accompagné les dames jusqu'à la porte. — Elles sont parties! Eh bien, madame Grandier, apprenez qu'outre M. et M^{me} Mercadier, il y aura, au dîner de jeudi, M^{lle} Jeanne Mercadier, dix-huit ans, trois millions de dot. Tout porte à croire qu'elle sera assise à côté du comte Urbain. Je vous laisse le soin de conclure.

M^{me} GRANDIER. — Allons donc! Un mariage alors?

MONGRÉBIN. — Un projet, tout au moins.

M^{me} GRANDIER. — C'est curieux, le comte Urbain passe ici très souvent pour nous laisser ses commissions... Je l'ai encore vu hier, et rien, dans son silence habituel, ne laissait deviner...

MONGRÉBIN. — Parbleu! Il n'est au courant de rien.

M^{me} GRANDIER. — Pas possible!

MONGRÉBIN. — Il ne soupçonne même pas que son oncle veut le marier.

M^{me} GRANDIER. — C'est inouï! Pourtant, s'il ne voulait pas?

MONGRÉBIN. — Mais, madame Grandier, est-ce que ce garçon-là est capable de vouloir quelque chose?

M^{me} GRANDIER. — C'est vrai que c'est tout le contraire de son oncle.

MONGRÉBIN. — Exactement.

M^{me} GRANDIER. — Comme c'est drôle!

MONGRÉBIN. — Pas du tout! C'est de l'atavisme!

M^{me} GRANDIER. — De la quoi? monsieur Mongrébin?

MONGRÉBIN. — De l'atavisme, madame Grandier.

M^{me} GRANDIER. — Qu'est-ce que c'est que ça?

MONGRÉBIN. — C'est une théorie ingénieuse qui permet d'avoir tous les vices possibles, de commettre toutes les turpitudes imaginables, en les mettant sur le

dos de ses aïeux ! Comme on est sûr qu'ils ne diront rien, ça va tout seul !

M^{me} GRANDIER. — Oh ! que c'est commode !

MONGRÉBIN. — C'est très commode, madame Grandier. Eh bien, la famille de La Tour-Mirande sort de Hugues-Aldebert qui, en 1120, partit pour la croisade.

M^{me} GRANDIER. — A la suite d'un vœu ?

MONGRÉBIN. — Non. A la suite d'un pari ! C'était un guerrier résolu. Aussitôt débarqué à Saint-Jean-d'Acre, il ne tarda pas à se faire distinguer.

M^{me} GRANDIER. — Par ses chefs ?

MONGRÉBIN. — Non, par une grosse dame... une grosse dame qui tenait des bains, une ancienne almée.

M^{me} GRANDIER. — Des bains ! Comment ! Il y en avait déjà à cette époque ?

MONGRÉBIN. — Il y a toujours eu des hammams, en Orient. Hugues-Aldebert s'enthousiasma pour cet établissement et sa propriétaire, et prit des bains turcs avec une ardeur si répétée et si communicative qu'un enfant en naquit.

M^{me} GRANDIER. — Pas possible !

MONGRÉBIN, *égrillard*. — On naîtrait à moins.

M^{me} GRANDIER, *choquée*. — Monsieur Mongrébin...

MONGRÉBIN. — Ainsi se fonda la famille ; et, depuis lors, à travers les âges, on retrouve, chez tous les La Tour-Mirande, ou bien l'énergie, la grande allure et l'impétueuse volonté de Hugues-Aldebert, ou bien l'indolence passive et la mollesse orientale de la patronne du hammam de Saint-Jean-d'Acre. Le marquis, c'est Hugues-Aldebert. Le comte, c'est la grosse dame des bains.

M^{me} GRANDIER. — C'est tout de même drôle qu'il y ait des histoires comme ça dans les grandes familles...

MONGRÉBIN. — S'il n'y avait pas des histoires comme ça, ce ne seraient pas des grandes familles... Et, là-dessus, M^{me} Grandier, il ne me reste qu'à vous payer mes cigares.

M^{me} GRANDIER. — Ah ! c'est vrai !

Mongrébin paye. M^{me} Grandier lui rend la monnaie.

MONGRÉBIN, *lui rendant une des pièces qu'il vient de recevoir*. — Elle est un peu fausse !

M^{me} GRANDIER. — Oh ! excusez-moi...

MONGRÉBIN. — Je vais présenter mes

devoirs à notre député qui est de passage ici...

M^{me} GRANDIER. — Ah ! je ne savais pas !... Je vais vous accompagner... Justement, voici Miquette qui rentre...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MIQUETTE

MIQUETTE, *tenant Médor en laisse*. — Bonjour, monsieur Mongrébin !

MONGRÉBIN. — Mademoiselle... Mon cœur vous salue !

MIQUETTE. — Ouf ! J'étouffe. Je ne sais pas si vous serez de mon avis, mais il fait vraiment chaud pour une si petite ville.

MONGRÉBIN. — Le temps est à l'orage.

MIQUETTE. — Tu sors, maman ?

M^{me} GRANDIER. — M. le député est de passage ici. Reste au comptoir jusqu'à mon retour...

MONGRÉBIN. — Vous offrirai-je mon bras ?

M^{me} GRANDIER. — Cela n'engage à rien.

MONGRÉBIN. — Exactement.

Ils sortent. Le temps, qui était jusque-là très ensoleillé, s'assombrit. Au bout de quelques instants on entend la pluie.

SCÈNE X

MIQUETTE, seule

Elle installe Médor sur un tabouret, s'assied au comptoir, puis tire une brochure de sa poche.

MIQUETTE, *avec âme*. — *Le Cid*... Oh ! j'aime ça ! Est-il beau, ce Rodrigue ! Est-il chic ! (*Elle descend du comptoir*.) Et pourtant ce n'est pas lui que j'aime... (*Elle s'arrête devant Médor, prend sa tête dans ses deux mains et l'embrasse*.) Tu le sais bien, toi, quel est celui que j'aime. Hein ? dis-moi son nom pour voir. (*Elle met la tête du chien à hauteur de son oreille*.) Oui, c'est lui ! Surtout, pas un mot...

Elle conduit Médor à la cuisine dont elle ouvre la porte. Le chien sort. Pendant ce temps, Urbain est entré, trempé de pluie, son parapluie fermé sous le bras.

SCÈNE XI

MIQUETTE, URBAIN

Miquette, se retournant, l'aperçoit.

MIQUETTE, *réprimant son émotion.* — Ah! monsieur Urbain! Pardon, monsieur le comte...

URBAIN, *très timidement.* — Mademoiselle... Mademoiselle Miquette.

MIQUETTE. — Oh! vous êtes tout mouillé!

URBAIN. — Ah! vous croyez. Oui, c'est vrai, je vous demande pardon... C'est que, voilà, j'avais oublié mon parapluie... voilà.

MIQUETTE. — Comment, vous l'avez sous le bras...

URBAIN. — Ah! oui, je vous demande pardon, seulement voilà, je ne l'ai pas ouvert. Il n'en faut pas davantage.

MIQUETTE, *très intimidée aussi.* — Oui... c'est drôle... comme il suffit de peu de chose... (*Elle le regarde, il la regarde, ils rient, puis Urbain éternue.*) Oh! mon Dieu, vous êtes enrhumé?

URBAIN. — Oui, ce n'est pas d'aujourd'hui. C'est samedi, en venant de Paris, j'étais dans un wagon dont la fenêtre était cassée; l'air m'arrivait de face...

MIQUETTE. — Vous auriez dû changer de place avec quelqu'un!

URBAIN. — Je ne pouvais pas, il n'y avait personne dans le compartiment.

MIQUETTE, *avec gentillesse.* — Ah! voilà!...

URBAIN. — Voilà.

Un temps. Gêne. La pluie redouble au dehors.

MIQUETTE. — Il pleut de plus en plus.

URBAIN. — Oui... quel beau temps.

MIQUETTE. — C'est bon pour la terre...

URBAIN. — Pour les arbres...

MIQUETTE. — Pour les feuilles...

URBAIN. — Il n'y a que pour les fruits que c'est mauvais.

MIQUETTE. — La récolte va être perdue.

URBAIN. — Oui, tant mieux!

Coup de tonnerre.

MIQUETTE. — Quel beau temps!... (*Un silence.*) Et qu'y a-t-il aujourd'hui pour votre service?

URBAIN. — Mais... c'est tout... (*Il fait un grand effort, se lève, et, sans la regarder.*)

der.) Eh bien, non, ce n'est pas tout... Voilà, mademoiselle... j'ai à vous dire une chose que je veux vous dire depuis longtemps, une chose très grave... très sérieuse.

MIQUETTE. — Ah!...

URBAIN. — Je voudrais...

MIQUETTE, *tremblante.* — Quoi?

URBAIN, *rencontre les yeux de Miquette et d'une voix très tendre.* — Une boîte d'allumettes.

MIQUETTE, *décue.* — Ah?

URBAIN, *avec passion.* — Des allumettes-tisons!

MIQUETTE. — Nous n'en avons plus.

URBAIN. — Ah!... Alors donnez-moi dix paquets de tabac. Ça reviendra au même.

MIQUETTE, *prenant les paquets.* — Comme tous les jours... (*Elle compte très nerveusement.*) Un, deux et deux font sept et un font dix. (*Elle lui met les paquets dans son chapeau.*) Vous fumez beaucoup!

URBAIN. — Jamais...

MIQUETTE. — Ah!

URBAIN. — Au revoir, mademoiselle. Comment allez-vous?

Il sort et reste un moment dehors, en vue du public, puis rentre.

MIQUETTE. — C'est encore vous?

URBAIN. — Oui... je suis revenu... parce que j'ai trouvé un moyen...

MIQUETTE. — Vous dites?

URBAIN. — J'ai besoin d'envoyer tout de suite une carte postale... Donnez-m'en une.

MIQUETTE. — Illustrée?

URBAIN. — Parfaitement, illustrée, avec illustration.

MIQUETTE, *lui offrant le choix.* — Eh bien, voyez collection... Laquelle voulez-vous?

URBAIN. — N'importe, une qui vous plaise.

MIQUETTE, *en prenant une.* — Eh bien, justement, voilà une très jolie vue de votre château. Avec une loupe, on aperçoit même à la fenêtre M. le marquis, votre oncle.

URBAIN, *vivement.* — Oh! alors, non. J'aime mieux qu'il ne puisse pas voir ce que j'écris...

MIQUETTE. — Eh bien, je ne sais pas... prenez ce que vous voudrez...

URBAIN, *avisant une carte.* — Oh! celle-là... ce bouquet de marguerites... c'est original.



URBAIN — MADEMOISELLE...
MADEMOISELLE MIQUETTE.

MIQUETTE. — Oui! Par exemple, vous aurez bien peu de place pour écrire.

URBAIN. — Oh! ça ne fait rien. C'est très court ce que j'ai à écrire, quatre ou cinq mots, pas plus.

MIQUETTE. — Alors, il vous suffira de mettre un timbre d'un sou. Aux termes du nouveau règlement, pour un sou on a droit à cinq mots constituant une formule de politesse.

URBAIN. — Ah! tant mieux... tant mieux... Je suis bien content!

MIQUETTE. — Est-ce une formule de politesse que vous avez à écrire, monsieur Urbain?

URBAIN. — Ah! pour sûr que c'est une formule de politesse! Tenez, d'ailleurs, vous pouvez voir.

Il écrit en s'appliquant. Miquette lit par-dessus son épaule.

MIQUETTE, *lisant*. — Mademoiselle... je... vous... aime... follement. (*Avec fureur.*) Oh! c'est trop fort!

URBAIN, *affolé*. — Mais...

MIQUETTE. — Vous écrivez ça! Vous osez écrire ça! Et à une femme! Je suis sûre que c'est à une femme!

URBAIN. — Oui... c'est...

MIQUETTE. — Et c'est ça que vous appelez une formule de politesse?

URBAIN. — Je croyais!...

MIQUETTE. — L'administration ne considère pas une déclaration d'amour comme une formule de politesse, monsieur. Elle a joliment raison, l'administration! Et vous mettez un timbre de deux sous. (*Elle colle le timbre avec rage.*) Evidemment, vous avez le droit d'écrire ce qui vous plaît; seulement, vous auriez pu me dispenser de me faire lire des horreurs pareilles... C'est un manque de tact, voilà tout. Et ça me laisse parfaitement calme. Vous pouvez le voir. La preuve, c'est que je vais la mettre moi-même à la poste, votre sale carte! (*Elle lui arrache la carte.*) Oh! là là! Ce bouquet de marguerites, ce que c'est ridicule!... Comment peut-on acheter ça.

Elle va pour mettre la carte dans la boîte qui est à la devanture.

URBAIN. — Mais... je... oui... non... il n'y a pas d'adresse.

MIQUETTE, *exaspérée*. — Ah! Il faut aussi mettre l'adresse... Ça, c'est un comble! Tenez...

URBAIN, *écrivain*. — Dame! Il faut

bien, puisque vous... moi... je croyais... j'avais pensé. (*Lui tendant la carte.*) Là, voilà l'adresse.

MIQUETTE, *lisant*. — Miquette Grandier... (*Elle s'arrête bouleversée.*) Mais c'est moi, Miquette Grandier... Je crois que c'est moi...

URBAIN. — Moi aussi...

MIQUETTE. — Alors, c'est moi que...

URBAIN, *très bas*. — Oui.

MIQUETTE. — Oh! mon Dieu!

Elle fond en larmes.

URBAIN. — Miquette... oui, je... je n'osais pas vous le dire... parce que j'ai l'air comme ça, entreprenant et hardi... Mais, au fond, je ne le suis pas autant que j'en ai l'air. Oh! mais ne pleurez pas comme ça. Ça vous fait donc de la peine, ce que je vous ai dit. Miquette, Miquette, pourquoi pleurez-vous comme ça?

MIQUETTE, *pleurant toujours*. — Parce que je suis contente!

URBAIN. — Mais, voyons, quand on est content, on ne pleure pas... c'est absurde!

MIQUETTE. — C'est que je suis si heureuse... si heureuse... parce que vous ne savez pas une chose...

URBAIN. — Quoi?

MIQUETTE, *qui vient de cesser de pleurer*. — C'est que je vous aime aussi.

URBAIN. — Oh! mon Dieu!

Il fond en larmes.

MIQUETTE. — Monsieur Urbain... mais ne pleurez pas... ne pleurez pas... Pourquoi pleurez-vous comme ça?

URBAIN. — Parce que je suis content! Mais c'est fini...

MIQUETTE. — Moi aussi, c'est fini.

URBAIN. — Oh! mademoiselle Miquette!

MIQUETTE. — Oh! monsieur Urbain!

URBAIN. — Tout de même, en voilà une histoire!

MIQUETTE. — Ah! oui, une belle histoire!

URBAIN. — On se doutait de rien, et puis...

MIQUETTE. — On s'aimait. Alors, c'est vrai?

URBAIN. — Je vous aime!

MIQUETTE, *regardant la carte*. — Follement... il y a follement, sur la carte... (*Elle reprend la carte.*) Oh! que c'est joli, ce bouquet de marguerites. Ah! vous en

avez un goût ! Mais, du moment que c'était pour moi, il aurait suffi d'un timbre d'un sou au lieu de deux !

URBAIN. — Ça ne fait rien. Les questions d'argent ne comptent plus pour moi, dans un moment pareil. Je vous aime !

MIQUETTE. — Ah !... Et depuis quand ?

URBAIN. — Je ne peux pas savoir quand ça a commencé, puisque je ne sais pas comment ça m'est arrivé.

MIQUETTE. — Moi, je sais !... Je me rappelle !... C'était au passage à niveau de Saint-Saturnin.

URBAIN. — Oh ! je me souviens aussi !... J'allais de Château-Thierry à la Ferté !

MIQUETTE. — Et moi, je revenais de la Ferté à Château-Thierry. Je vous ai aperçu de loin sur la route, et je me suis dit : « Quelle bonne figure il a, M. Urbain ! »

URBAIN. — Et moi, j'ai pensé : « Ce qu'elle a l'air futée, la petite du bureau de tabac ! »

MIQUETTE. — Nous nous approchions l'un de l'autre.

URBAIN. — Nous allions nous croiser...

MIQUETTE. — Quand crac !...

URBAIN. — On a fermé le passage à niveau !

MIQUETTE. — Je me suis accoudée sur la barrière.

URBAIN. — Moi aussi.

MIQUETTE. — Je vous ai regardé.

URBAIN. — On s'est regardé.

MIQUETTE. — Je me suis mise à rire.

Elle rit.

URBAIN. — On s'est mis à rire.

Il rit.

MIQUETTE. — Alors une harmonie délicate a rempli l'air.

URBAIN. — C'était la dame du garde-barrière qui soufflait dans son petit cornet : Pin ! Pin ! Pin !

MIQUETTE. — Puis au loin on a entendu comme un hymne céleste. Ch ! Ch ! Ch ! C'était le train qui s'approchait.

URBAIN. — Et tout à coup on ne s'est plus vu.

MIQUETTE. — Le train passait...

URBAIN. — Il y a eu entre nous une locomotive...

MIQUETTE. — Trois fourgons...

URBAIN. — Deux wagons de première classe, trois de deuxième, cinq de troisième... et deux wagons de bestiaux... Ah ! c'est effrayant, ce que tout de suite il y a eu de choses entre nous.

MIQUETTE. — Le jour d'après, vous êtes venu au bureau de tabac pour acheter quelque chose de pressé, mais vous n'avez jamais pu vous rappeler ce que c'était... Je vous ai regardé, je me suis mise à rire comme la veille. Le lendemain, ç'a été la même chose, les autres fois aussi. Je riais les jours où vous veniez. Les jours où vous ne veniez pas, je ne riais pas. Et, une semaine où vous n'avez pas paru, j'ai pleuré. Alors, j'ai vu que c'était de vous que me venait mon plaisir et mon chagrin. J'ai compris que je vous aimais et voilà...

URBAIN. — Et voilà ! Et moi, après l'aventure du passage à niveau, je suis vite rentré au château, j'ai pris un grand cahier qui me restait du collège et j'ai écrit en tête : « Journal de ma vie. Document secret ».

MIQUETTE. — Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

URBAIN. — Il y a vous.

MIQUETTE. — Oh ! mais c'est très compromettant.

URBAIN. — Ne craignez rien. Le manuscrit est caché au fond de mon cœur. Nul au monde n'en soupçonne l'existence.

MIQUETTE. — Ah ! tant mieux. Car, si jamais votre oncle apprenait... C'est un homme terrible.

URBAIN. — Terrible... mais admirable !

MIQUETTE. — Vous ne lui avez jamais parlé de vos sentiments ?

URBAIN. — Non... C'est-à-dire, une fois, j'ai commencé à lui en parler... Oh ! sans vous nommer.

MIQUETTE. — Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

URBAIN. — Il m'a répondu d'une façon évasive.

MIQUETTE. — Mais, quoi ?

URBAIN. — Il m'a dit : « Fous le camp, idiot. »

MIQUETTE, *effrayée*. — En effet, c'est évasif... C'est rudement évasif... Et s'il voulait nous séparer ?

URBAIN, *fanfaron*. — Non, non ! Maintenant que je sais que vous m'aimez, je suis un autre homme, et, si mon oncle osait se mettre entre nous, il trouverait à qui parler. Ah ! ah ! vous verriez ça ! Je lui dirais : « Je suis un homme, je ne suis plus un enfant. »

Pendant cette réplique, le marquis est entré. Urbain l'aperçoit tout à coup et chancelle.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE MARQUIS

LE MARQUIS. — Urbain ! mon garçon, tu vas me faire le plaisir de prendre ton chapeau (*Urbain hésite, puis le prend.*) ton parapluie... (*Même jeu.*) Ensuite, tu prendras la porte, puis la deuxième rue à droite et la troisième à gauche. Tu enfileiras la route nationale numéro 32 bis, qui te conduira à mon beau château de Tour-Mirande. Tu y rentreras, tu monteras



LE MARQUIS. — URBAIN ! MON GARÇON, TU VAS ME FAIRE LE PLAISIR DE PRENDRE TON CHAPEAU...

dans ta chambre et tu pourras continuer la rédaction du « Journal de ta vie ». Va !... Va !

Urbain terrifié sort.

MIQUETTE, à part. — Il lui a résisté un peu, mais pas beaucoup.

LE MARQUIS, à part. — Elle est très gentille ! (*Haut.*) Mademoiselle Miquette, je viens jouer ici une scène du répertoire. Avez-vous vu *la Dame aux camélias* ? Oui, sans doute, car vous aimez le théâtre.

MIQUETTE. — Oh ! monsieur le marquis, comment savez-vous ?

LE MARQUIS. — Je l'ai lu dans le journal.

MIQUETTE. — Dans le journal ?

LE MARQUIS. — Oui, dans le journal de la vie de mon neveu. Il est, d'ailleurs, parfaitement idiot, son journal, et rempli de fautes d'orthographe.

MIQUETTE. — Comment ! vous le connaissez ?

LE MARQUIS. — Depuis ce matin. Je l'ai trouvé au milieu du billard.

MIQUETTE. — Oh ! il m'avait dit qu'il l'avait caché.

LE MARQUIS. — Eh bien, il l'avait caché au milieu du billard. C'est une mauvaise cachette. Or, en le feuilletant, j'ai découvert que le comte Urbain vous aimait, sans que je l'y aie autorisé. Voilà pourquoi je viens jouer ici le rôle du père Duval, avec cette différence que le père Duval est un caractère bourgeois et sans prestige, tandis que je suis, moi, un nature brillante et corrompue.

MIQUETTE. — Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS. — Bref, je viens, mademoiselle, vous réclamer mon neveu...

MIQUETTE, très troublée. — Je ne comprends pas...

LE MARQUIS. — Mon enfant, regardez-moi. On ne me met pas dedans. J'ai vu trop de gens et trop de choses. Vous ignorez, sans doute, que, quoique bien jeune encore, j'ai joué sous le second Empire un rôle considérable. C'est moi qui ai présenté Hortense Schneider au prince de Galles, j'ai tutoyé Rigolboche, Octave Feuillet et le grand-duc de Bade, j'ai versé du champagne avec le roi de Saxe dans le piano du Grand-Seize. Dans ce temps-là, il nous était encore permis d'être utiles à notre pays ! C'est au cours de ces travaux que j'ai acquis un jugement prodigieux, un bon sens fou et une volonté stupéfiante.

MIQUETTE, à part, terrifiée. — J'ai le trac.

LE MARQUIS. — Or, sachez-le, j'ai décidé, immuablement décidé, d'abord que mon neveu ne ferait jamais qu'un mariage de mon choix, ensuite que ce mariage serait un mariage d'argent. Sachez aussi

que je vous ai comprise en un clin d'œil. Vous êtes une petite roublarde.

MIQUETTE. — Moi ?

LE MARQUIS. — On est jolie, adroite. On s'est dit : ce comte Urbain est une bonne pâte, simple, sans malice, un enfant le monterait. Avec un peu de coquetterie, on le chambrera et l'on deviendra tout doucement comtesse de La Tour-Mirande.

MIQUETTE. — Moi ! faire un calcul pareil ! Oh ! c'est indigne de dire ça. Vous n'avez pas le droit, monsieur le marquis. Non, vous n'avez pas le droit !

LE MARQUIS. — Enfin, ma petite, qu'est-ce que vous voulez que je croie ? Si vous ne pensiez pas à vous faire épouser, comptiez-vous alors devenir la maîtresse de ce garçon ?

MIQUETTE. — Sa maîtresse ! Je suis une honnête fille, monsieur, et il n'est permis à personne d'en douter, vous entendez, à personne. Et ce n'est pas parce que vous avez fait le Jacques sous le premier Empire que je vous laisserai dire des choses pareilles !

LE MARQUIS. — Comment le premier Empire ? Le second ! Le second !... Enfin, quoi, qu'est-ce que vous voulez faire d'Urbain ?

MIQUETTE. — L'aimer.

LE MARQUIS. — Sacrebleu ! Vous n'avez que deux mains, la droite et la gauche, laquelle vouliez-vous lui donner ?

MIQUETTE. — Je ne sais pas, moi... les deux...

LE MARQUIS, à part. — Elle est vraiment gentille ! (*Haut.*) Ecoutez, mon enfant, je vous ai comprise en un clin d'œil. Vous êtes une brave petite fille... une petite provinciale sérieuse, rangée, vous n'êtes pas née pour les aventures, et vous voyez vous-même que cette histoire est sans issue. Coupons-y court. Je me décide à brûler mes vaisseaux.

MIQUETTE. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE MARQUIS. — C'est une expression stupide qui a été évidemment inventée par quelqu'un qui n'avait pas de vaisseaux. Mais enfin, ça se dit.

MIQUETTE. — Eh bien !

LE MARQUIS. — Eh bien. Urbain se marie !

MIQUETTE, *bouleversée*. — Non ?

LE MARQUIS. — C'est arrangé. J'ai tout décidé. J'ai déjà commandé la bague. Le dîner officiel des fiançailles a lieu jeudi. Urbain épouse M^{lle} Mercadier.

MIQUETTE. — Oh ! c'est pas vrai, c'est pas vrai... D'abord elle est affreuse !...

LE MARQUIS. — Elle est assez affreuse, mais elle a trois millions de dot, ou, si vous voulez, de dommages et intérêts !

MIQUETTE. — Et c'est aujourd'hui, trois jours avant son dîner de fiançailles, qu'il a osé... Alors, il se moquait de moi... Et il avait l'air de ne rien savoir... de ne rien savoir du tout.

LE MARQUIS, à part. — Parbleu !

MIQUETTE. — C'est monstrueux ! Voilà, c'est monstrueux !

LE MARQUIS. — Oui, c'est assez monstrueux.

MIQUETTE. — N'est-ce pas, monsieur le marquis ? Vous n'auriez pas fait une chose pareille ? Vous, vous êtes une nature loyale.

LE MARQUIS. — Oui, loyale, brillante et corrompue... Allons, séchez ces yeux, ces jolis yeux... sacrebleu, mais c'est qu'ils sont très jolis, vos yeux, les cheveux aussi... si, si, je m'y connais. (*A part.*) C'est effrayant, ce qu'elle est gentille, cette petite, c'est effrayant !

MIQUETTE. — Oh ! le misérable ! Le misérable ! Mais je me vengerai. D'abord je ne veux plus le revoir.

LE MARQUIS. — Bonne idée !

MIQUETTE. — Et je veux qu'il sache que, moi aussi, je me moquais de lui ! Et puis, je veux surtout qu'il me regrette. Oh ! je donnerais n'importe quoi pour qu'il me regrette. Mais comment faire ?

LE MARQUIS. — Oui, comment faire ? Cherchons.

MIQUETTE. — Cherchons !

LE MARQUIS, *la lorgnant*. — J'ai bien une idée. Mais elle est encore un peu lointaine.

MIQUETTE. — Oh ! dites-là, vous serez gentil.

LE MARQUIS. — Attendez. Elle se rapproche, mon idée. C'est inouï ce qu'elle se rapproche.

MIQUETTE, *s'approchant de lui*. — Quel bonheur !

LE MARQUIS. — Elle arrive ! elle arrive ! La voilà. Je la tiens... (*Il lui prend les deux mains.*) Ecoutez, mon enfant, je vous ai comprise en un clin d'œil.

MIQUETTE. — Encore !

LE MARQUIS. — Vous êtes une petite Parisienne racée, fringante, faite pour la vie, pour le mouvement.

MIQUETTE. — Oui, oui.

LE MARQUIS. — Vous voulez qu'on

vous regrette, il faut faire parler de vous, devenir une personne élégante, célèbre, fêtée.

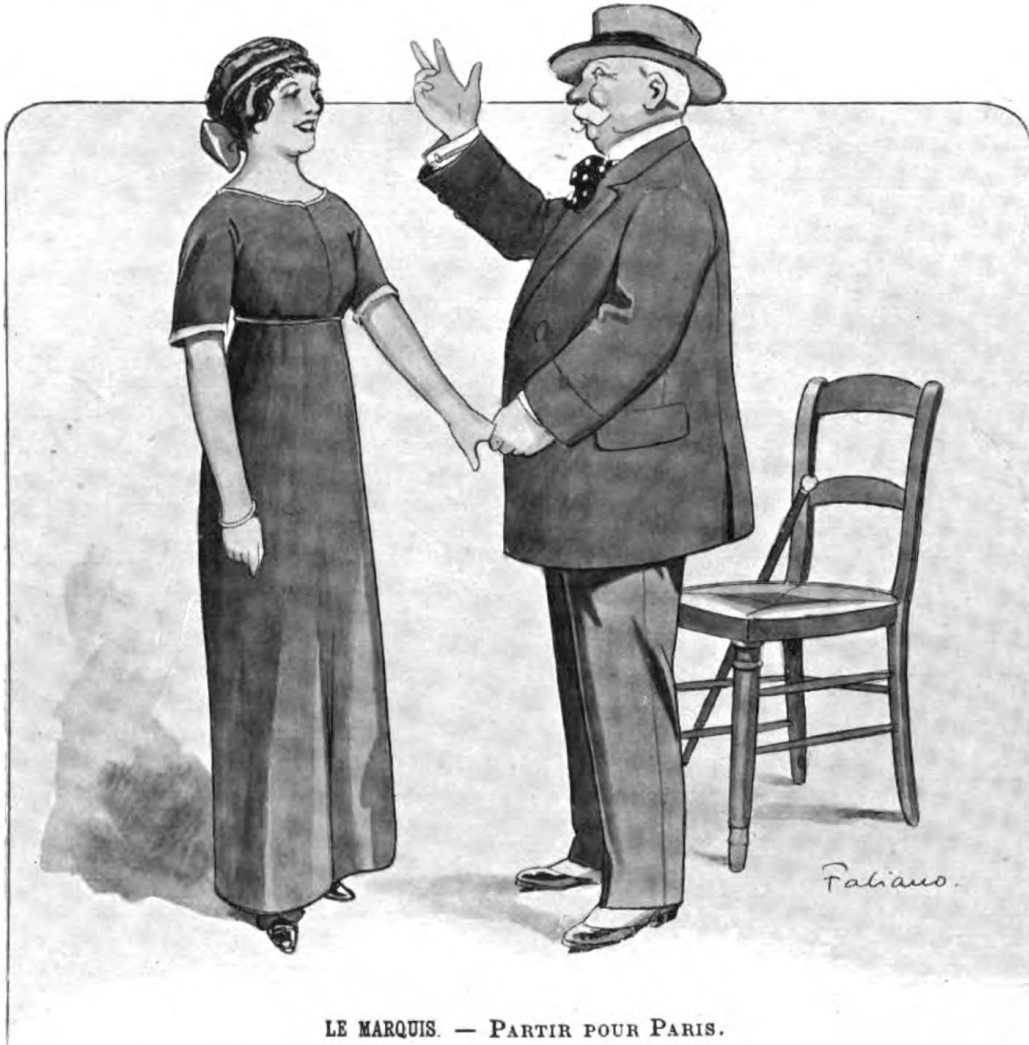
MIQUETTE, *sautant de joie*. — Une grande actrice!

LE MARQUIS. — Bravo! C'est vrai, vous aimez le théâtre?

MIQUETTE. — Si je l'aime!...

MIQUETTE. — Ah! il verra, il verra! Et pleurera bien qui pleurera le dernier! Seulement, voilà, comment arriver? Je ne connais personne.

LE MARQUIS. — Moi, je connais quelqu'un : un homme supérieur, très chic, très lancé, pas très jeune évidemment mais... encore vieux.



LE MARQUIS. — PARTIR POUR PARIS.

LE MARQUIS. — Vous avez des dispositions...

MIQUETTE. — Si j'en ai!

LE MARQUIS. — Alors, il n'y a pas à hésiter!

MIQUETTE. — Oui, vous avez raison. Le théâtre!... Et je deviendrai une femme élégante, séduisante, une femme qu'on regrette, une femme luxueuse qui peut mettre des trente francs à un seul chapeau!

LE MARQUIS. — Sacrebleu! Elle est adorable, je vous dis qu'elle est adorable.

MIQUETTE. — Qui?

LE MARQUIS. — Moi.

MIQUETTE. — Vous!... Vous m'aideriez à me venger de votre neveu?

LE MARQUIS. — Ne parlons plus de mon neveu. Il se conduit avec vous d'une façon écœurante.

MIQUETTE. — Ah! monsieur le marquis, comment vous remercier?

LE MARQUIS. — Je vous le dirai plus tard.

MIQUETTE. — Vous êtes bon! Je me

fié à vous. Qu'est-ce que je dois faire?

LE MARQUIS. — Partir pour Paris.

MIQUETTE. — Quand?

LE MARQUIS. — Par le dernier train, à sept heures vingt-huit.

MIQUETTE. — Mais, je ne peux pas quitter maman.

LE MARQUIS. — Certes non! Vous allez entrer dans une existence où une mère est indispensable. C'est le moment où, si vous n'en aviez pas, il faudrait en prendre une...

MIQUETTE. — Mais alors?

LE MARQUIS. — Vous laisserez un mot à M^{me} Grandier, elle vous rejoindra...

MIQUETTE. — Où cela?

LE MARQUIS. — Voici la clef d'un petit hôtel inoccupé que j'ai, 8, rue de la Bienfaisance. J'ai choisi la rue de la Bienfaisance pour y commettre mes bonnes actions... Vous vous y installerez. J'irai vous retrouver et nous prendrons ensemble une résolution ou deux.

MIQUETTE. — C'est vrai que vous avez une volonté stupéfiante?

LE MARQUIS. — Elle me stupéfie moi-même.

MIQUETTE. — Et puis, avec vous, n'est-ce pas, je ne risque rien. Tout le monde se dira bien que vous ne pourriez être pour moi qu'un père.

LE MARQUIS. — Hein, quoi? C'est admirable!

MIQUETTE, *elle écrit*. — « Maman, je pars. Je t'attends à Paris, 8, rue de la Bienfaisance. Pardonne-moi. Je t'expliquerai ». (*Parlé.*) C'est tout... Là... mon chapeau... Je suis prête.

LE MARQUIS, *mettant la main à son portefeuille*. — Mon enfant!... Voici pour le voyage.

MIQUETTE. — Pour qui me prenez-vous, monsieur le marquis? (*Elle court à un tiroir et prend sa tirelire.*) J'ai ma tirelire!

LE MARQUIS. — Elle a une tirelire. Elle est trop gentille, sacrebleu!... Elle est trop gentille!

MIQUETTE. — Ma pauvre tirelire!.. Je te casse plus tôt que j'avais dit... (*Elle la casse.*) Oh! Comme elle s'est cassée facilement!

LE MARQUIS. — Je n'avais jamais vu casser de tirelire, mais c'est une chose déchirante!... Allons, mon enfant, il est sept heures!...

MIQUETTE. — Oui, je n'ai que le temps!... A demain... (*Elle regarde au-*

tour d'elle comme pour dire adieu à tout ce qui l'entoure.) Adieu!... (*Elle remonte, puis s'arrête.*) Oh! C'est tout de même terrible de s'en aller toute seule... Ah! Juliette.

Elle revient en courant, prend la poupée qui est posée sur un meuble à droite, l'enveloppe d'un châle et l'emporte.

LE MARQUIS. — Elle a une poupée... Moi, je l'adore, cette petite!

Au moment où Miquette sort, elle rencontre un mitron qui entre.

LE MITRON. — Je voudrais un cigare.

MIQUETTE, *au dehors*. — Monsieur va vous servir.

Elle disparaît.

LE MITRON. — Je voudrais un cigare.

LE MARQUIS. — Volontiers.

Il lui tend son porte-cigare. Le mitron étonné hésite, puis en prend un.

LE MITRON. — Qu'est-ce que je vous dois?

LE MARQUIS. — Mais rien du tout.

LE MITRON, *ravi*. — Merci, mon vieux. Quel drôle de bureau de tabac! Je reviendrai.

Il sort

LE MARQUIS. — Comment, son vieux! Je n'avais jamais tenu de bureau de tabac, mais c'est une chose répugnante! (*Il allume un cigare.*) Excellente journée. J'ai remis mon neveu dans la bonne route et je me suis remis dans la mauvaise. C'est ce qu'on appelle agir en bon père de famille.

M^{me} GRANDIER, *entrant et apercevant le marquis*. — Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *à part*. — Ah! la mère! (*Il salue.*) J'ai l'honneur de vous saluer, madame Grandier.

Il sort

SCÈNE XIII

MADAME GRANDIER, MONSIEUR LABOURET

M^{me} GRANDIER, *le regardant avec admiration*. — Le dernier gentilhomme! Où est donc passée Miquette?

LABOURET, *entrant*. — Ah! madame Grandier, j'ai oublié tout à l'heure mes cartes postales.

M^{me} GRANDIER. — Les voici, monsieur le sous-préfet, je vous les aurais envoyées.

UN EMPLOYÉ, *entrant*. — Ah! monsieur le sous-préfet, je vous cherche depuis une heure. Il est arrivé une dépêche officielle.

LABOURET. — Mon avancement, sans doute! Donnez vite... (*Il la décachète.*) « Intérieur à sous-préfet Château-Thierry. Apprenons avec assisté à la messe tous les dimanches depuis trois mois. Regrettons être obligé prononcer votre révocation. » (*Il pousse un cri.*) Oh!

Il s'effondre sur une chaise.

M^{me} GRANDIER, *pendant ce temps, a*

trouvé la lettre de Miquette et l'a lue. — Périne... Périne.

PÉRINE, *entrant*. — Qu'est-ce qu'il y a?

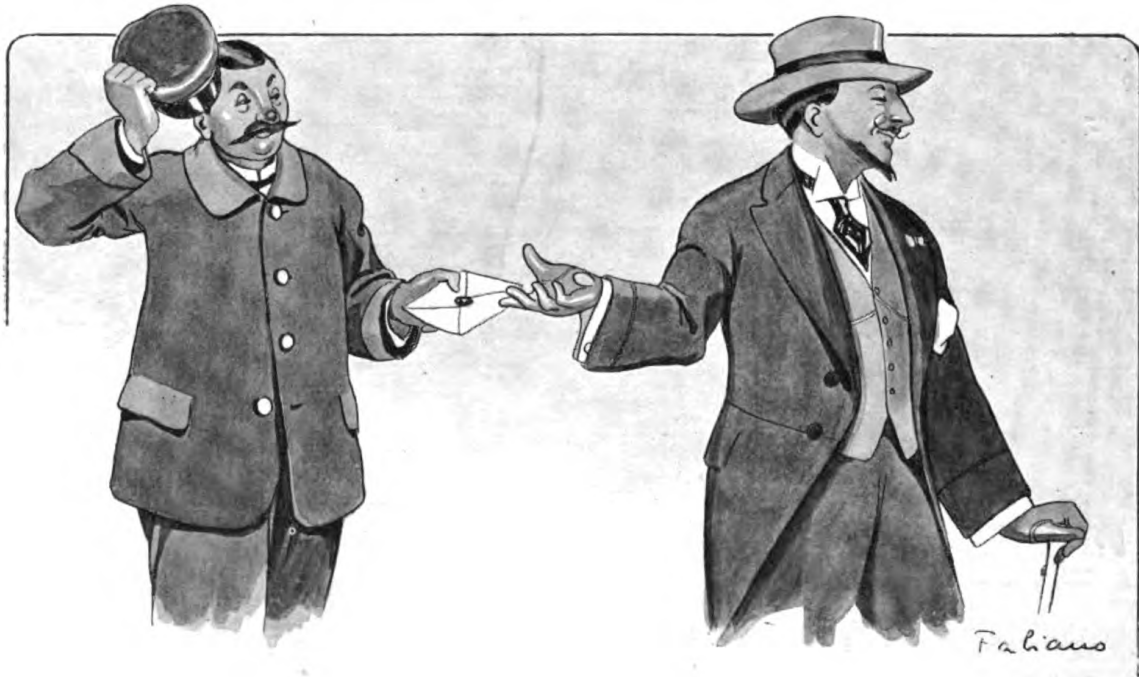
M^{me} GRANDIER, *avec violence*. — Miquette s'est sauvée!... Miquette est partie! Quelle horreur! Vite, mon chapeau... Périne, vite, vite!... Je pars pour Paris!

LABOURET, *bondissant*. — Moi aussi, je pars pour Paris!

M^{me} GRANDIER. — Ah! Seigneur! Il n'y a rien de si ingrat qu'une petite fille!

LABOURET. — Si, madame! Il y a le ministre de l'Intérieur.

Ils s'élançant vers la porte, suivis par Périne et Médor.





MIQUETTE. — « MALHEUREUSE ENFANT. AI MANQUÉ
TRAIN DU SOIR...

ACTE DEUXIÈME



Le salon de l'hôtel du marquis de La Tour-Mirande, à Paris, rue de la Bienfaisance. — Aux murs, portraits et miniatures d'ancêtres. — A droite, porte donnant sur la chambre du marquis. — A gauche, porte donnant sur la chambre occupée par Miquette. — Au fond, porte donnant sur le vestibule. — Tables, chaises, fauteuils XVIII^e siècle. — Meubles de famille.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, puis LE CONCIERGE

Au lever du rideau, la scène est vide et sombre. Les volets sont fermés. Sur une table, en évidence, le chapeau de Miquette et sa voilette. Le domestique entre, va ouvrir les volets. Le jour pénètre. Pierre commence à épousseter et aperçoit le chapeau.

PIERRE. — Oh!

LE CONCIERGE, *entrant, une dépêche à la main.* — Ah! vous voilà, monsieur Pierre!

PIERRE, *lui montrant le chapeau.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

LE CONCIERGE. — Ça, c'est un chapeau.

PIERRE. — Il y a donc une femme ici?

Car il n'y a pas de chapeau sans femme.

LE CONCIERGE. — Mais oui, elle est arrivée, cette nuit, toute seule. M. le marquis m'avait téléphoné; je l'ai installée là!

Il montre la gauche.

PIERRE. — En voilà une histoire! Il y a dix ans que je n'avais pas vu de chapeau ici à neuf heures du matin. Nous avons eu souvent des chapeaux de cinq à sept, et même quelquefois de dix heures à minuit. Mais le matin. Ah! Je n'aime pas ça. Chapeau du matin, chagrin.

LE CONCIERGE. — Et encore, je ne vous ai pas dit le plus fort. Savez-vous ce que cette dame avait dans les bras?

PIERRE. — Non.

LE CONCIERGE. — Un enfant!

PIERRE. — M. le marquis aurait un enfant?

LE CONCIERGE. — Dame!

PIERRE. — Un enfant... De qui peut-il être?

LE CONCIERGE. — Est-ce qu'on sait jamais? En tout cas, voilà une dépêche qui doit être pour la dame du chapeau.

PIERRE, lisant l'adresse. — « Mademoiselle Grandier ». Une jeune fille. Il n'y a plus de doute, c'est la jeune mère.

LE CONCIERGE. — Je retourne dans ma loge. Vous me tiendrez au courant.

Il sort.

SCÈNE II

PIERRE, puis MIQUETTE

PIERRE. — Qu'est-ce que ça peut être que cette femme-là?

Il frappe à la porte de gauche.

MIQUETTE, du dehors. — Qu'est-ce qui est là?

PIERRE. — C'est Pierre, le valet de chambre de M. le marquis.

MIQUETTE. — Bien. Voilà une lettre que vous ferez porter tout de suite à son adresse.

PIERRE. — Où est-elle?

MIQUETTE. — Sous la porte.

PIERRE. — Sous la porte, en voilà une idée... (Il prend la lettre et lit.) « Monsieur Monchablon, rue de la Lune » (Avec dégoût.) Pouah! Quelles relations!... Il vient d'arriver une dépêche pour madame.

MIQUETTE. — Une dépêche! Donnez!

Miquette entre, prend la dépêche et la lit.

PIERRE, regardant Miquette. — Heu! Bien jeune! M. le marquis vieillit.

MIQUETTE, lisant. — « Malheureuse enfant. Ai manqué train du soir. Te maudis. Ne veux plus te revoir. Arriverai dix heures vingt. Viens me chercher à la gare ». Pauvre maman. Quelle heure est-il?

PIERRE. — Neuf heures et demie.

MIQUETTE. — Un fiacre tout de suite, s'il vous plaît.

PIERRE. — Bien, madame.

Il sort un instant.

MIQUETTE. — C'est tout de même raide ce que j'ai fait là. Mais je ne regrette

rien! (Elle regarde autour d'elle.) C'est joli, ici. C'est grand genre. Il y a de beaux portraits. C'est sûrement des ancêtres, puisqu'ils sont déguisés.

PIERRE, rentrant. — Le concierge a été chercher une voiture.

MIQUETTE. — Bien!

PIERRE. — Madame regarde nos portraits de famille. Nous y tenons beaucoup. Madame n'a besoin de rien?...

MIQUETTE. — Non.

PIERRE. — Et le bébé?

MIQUETTE. — Le bébé? (Puis comprenant.) Ah!

PIERRE. — Oui, le ravissant bébé que madame portait hier soir... Un petit garçon ou une petite fille?

MIQUETTE. — Je ne sais pas.

PIERRE. — Comment?

MIQUETTE, découvrant la poupée. — Voilà.

PIERRE. — Une poupée... Ah! qu'est-ce que c'est que cette femme-là? Madame a bien dormi?

MIQUETTE. — Très bien, merci. Je n'ai pas fermé l'œil! Je suis restée là, dans un fauteuil. Elle est jolie, cette chambre!

PIERRE. — Madame a eu tort de ne pas se coucher. Le lit est très bon. C'est celui de M. le comte.

MIQUETTE. — De M. le comte?

PIERRE. — Oui, de M. le comte Urbain.

MIQUETTE. — Comment, c'est chez lui, ici?

PIERRE. — Non, l'hôtel est à M. le marquis. Mais M. Urbain y a son appartement.

MIQUETTE. — Ah! C'est sa chambre! Elle est affreuse! Et il vient souvent ici, M. le comte?

PIERRE. — Oh! Presque jamais en cette saison. L'hiver, de temps en temps, il arrive pour vingt-quatre heures, portant sous un bras un petit sac et, sous l'autre, le journal de sa vie.

MIQUETTE. — Comment vous le connaissez, vous aussi, le journal de sa vie?

PIERRE. — Non, pas moi, mais le concierge l'a lu.

MIQUETTE. — Le concierge?

PIERRE. — On le lui a rapporté une fois que M. Urbain l'avait perdu dans le Métro.

MIQUETTE. — Dans le Métro! Ah! c'est un joli monsieur. Oh! non, je ne regrette rien.

LE CONCIERGE, *entrant*. — La voiture de madame est avancée.

Il sort.

MIQUETTE. — Bien. Je reviendrai tout à l'heure. (*Saluant Pierre.*) Au revoir, monsieur.

Elle sort.

PIERRE, *choqué*. — Monsieur! Ah! qu'elle est mal élevée! Mais qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

Lahirel entre.

SCÈNE III

PIERRE, LAHIREL

PIERRE. — Bonjour, monsieur Lahirel!

LAHIREL. — Le marquis n'est pas là?

PIERRE. — Non, il n'est pas à Paris.

LAHIREL. — J'ai reçu tout à l'heure une dépêche de lui, me priant de passer immédiatement.

PIERRE. — C'est sans doute qu'il va arriver en auto de Château-Thierry.

LAHIREL. — Bien, j'attendrai.

PIERRE. — Monsieur sait?

LAHIREL. — Quoi?

PIERRE. — Il y a du neuf. Nous avons depuis hier soir une dame dans la maison. Une nouvelle.

LAHIREL. — Comment? Le marquis tromperait Hermance?

PIERRE. — M^{me} Hermance d'Etigny, notre bonne amie, une femme du meilleur demi-monde, avec laquelle nous sommes depuis six ans. Eh bien, oui, nous la trompons.

LAHIREL. — Oh! tromper Hermance, une femme qui lui a fait tant de chagrin! Ah! ce n'est pas chic de la part d'Aldebert. Lui, un grand seigneur, un homme d'une si vieille famille! Pas chic! Pas chic.

PIERRE. — Voyez-vous, monsieur Lahirel, nous pouvons dire ça entre nous qui sommes des roturiers...

LAHIREL. — Hein?

PIERRE. — Tout s'en va, monsieur. Depuis trente ans que je sers dans la noblesse, j'assiste à son déclin. Aujourd'hui, il n'y a plus de gens nés. On ne naît plus.

LAHIREL. — Et, ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'on meurt encore.

PIERRE. — De l'héritage des aïeux, il ne reste plus rien.

LAHIREL. — Si, la goutte.

PIERRE. — La goutte, c'est la race!

LAHIREL, *avec un soupir de regret*. — Oui, j'ai tout fait pour l'avoir. J'ai



LAHIREL. — BIEN, J'ATTENDRAI.

même essayé une saison à Aix. Rien n'a réussi.

On entend un bruit de corne d'automobile.

PIERRE. — Tiens, voilà M. le marquis qui arrive. Je reconnais notre olifant.

Il monte à la porte.

LAHIREL. — Oh! tout de même, cette pauvre Hermance! Lâchée! Ah! je suis très ennuyé, très contrarié! Nom d'un chien!

SCÈNE IV

LAHIREL, LE MARQUIS, PIERRE

LE MARQUIS, *entrant, et bas à Pierre*. — Où est-elle?

PIERRE, *bas, au marquis*. — Cette

dame est sortie. Elle a dit qu'elle allait revenir.

LE MARQUIS. — Bien. (*Pierre sort. Allant à Lahirel.*) Bonjour, mon vieux Lahirel. Regarde-moi. Est-ce que tu me trouves changé?

LAHIREL. — Non.

LE MARQUIS. — Imbécile! sais-tu ce que j'ai depuis hier cinq heures?

LAHIREL. — Un an de plus.

LE MARQUIS. — Idiot! Trente ans de moins. Je les ai perdus dans un bureau de tabac.

LAHIREL. — Tu les as perdus. Sois calme, mon vieux! Tu les retrouveras.

LE MARQUIS. — Ne plaisante pas. Je suis fou. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je ne me connais plus. Tout me paraît beau, agréable, spirituel, même toi.

LAHIREL. — Merci!

LE MARQUIS. — Et tout ça, parce que je suis amoureux, comme un collégien, d'une petite femme ingénue, timide, nonnête, pas vingt ans, enfin, une femme de mon âge.

LAHIREL. — Et ça date?

LE MARQUIS. — D'hier.

LAHIREL. — Et ça s'est fait?

LE MARQUIS. — En un clin d'œil. J'ai pris deux résolutions : l'enlever et me faire aimer d'elle. La première est accomplie, et, quant à la seconde... quelle heure est-il?

LAHIREL. — Dix heures.

LE MARQUIS. — À onze heures, elle m'adorera. C'est même pour ça que je t'ai fait venir.

LAHIREL. — Comment?

LE MARQUIS. — Voilà un chèque sur mon banquier, tu passeras le toucher et tu iras ensuite chez Hermance pour rompre de ma part. Ça sera un peu dur. Voilà trois ans qu'elle m'adore et qu'elle m'est fidèle. Enfin, je m'en remets à toi. C'est un grand service que tu me rendras. Je l'oublierai, sans doute, mais c'est un grand service.

LAHIREL. — Je suis désolé... Mais vraiment, je ne peux pas.

LE MARQUIS. — Tu me refuses, toi, mon vieux camarade?

LAHIREL. — Non, je t'assure... je ne peux pas rompre pour toi avec Hermance.

LE MARQUIS. — Voyons...

LAHIREL. — Non, c'est impossible... Demande à un autre. Mais moi, il n'y a pas moyen.

LE MARQUIS. — Pourquoi? Mais pourquoi?

LAHIREL. — Eh bien, parce que... je suis avec elle depuis six mois.

LE MARQUIS. — Non?

LAHIREL. — Si!

LE MARQUIS, *se jetant dans les bras de Lahirel et l'embrassant.* — Merci, mon vieux. Dans ces conditions, tu vas y aller tout de même. Seulement, au lieu de passer chez mon banquier, tu passeras chez le tien.

LAHIREL. — Mais, cette rupture est impossible.

LE MARQUIS. — Pourquoi?

LAHIREL. — Parce que, si tu lâches Hermance en ce moment, nous allons être treize!

LE MARQUIS. — Eh bien, va chercher un quatorzième... Tiens, tu prendras le banquier. — Voilà du monde... Allons, file par le jardin... Allons, ouste!

LAHIREL, *sortant.* — Cet homme a une volonté de fer!

LE MARQUIS. — Soixante-sept ans et encore cocu, tout va bien... Dix heures et quart. Qu'est-ce qu'elle fait, cette petite? Moi, je vieillis pendant ce temps-là... je vieillis. (*La porte s'ouvre.*) C'est elle!

SCÈNE V

LE MARQUIS, puis PIERRE, URBAIN

PIERRE, *entrant.* — Monsieur le marquis, c'est M. Urbain qui arrive en automobile.

Il sort.

LE MARQUIS. — Urbain ici. Sacrebleu! Mais il ne faut pas qu'il voie la petite. Je vais l'expédier. D'ailleurs, il ne dit jamais un mot, ça sera facile!

URBAIN, *apparaît, un sac sous un bras, le journal de sa vie sous l'autre.* — Mon oncle! c'est moi! Me voilà... Enfin... c'est moi!

LE MARQUIS. — Qu'est-ce que ça signifie! Tu sais bien que je t'ai défendu de venir à Paris sans m'avertir.

URBAIN. — J'ai à vous parler. Je vous ai suivi pour vous faire une confidence, grave, urgente...

LE MARQUIS, *regardant sa montre.* — Bigre! dis vite...

URBAIN. — Oui, mais cette confiance a besoin d'être précédée d'un préambule et, ce préambule, c'est l'histoire de ma vie.

Il s'assied.

LE MARQUIS. — Hein ?

URBAIN. — Oui, vous m'avez toujours intimidé. Je ne vous ai jamais parlé. J'ai eu tort.

LE MARQUIS. — Non... non...

URBAIN. — Si... si..

LE MARQUIS. — Ah! non... tu ne vas pas me décrire l'Italie.

URBAIN. — Vous y perdez... enfin... Lorsque j'eus quatorze ans...

Urbain toussé, se verse un verre d'eau et boit.

LE MARQUIS. — Il était assommant quand il ne disait rien; mais, depuis qu'il parle, il est mortel!

URBAIN. — Lorsque j'eus quatorze ans...



LE MARQUIS. — CE QUE TU VAS FAIRE : TU VAS SORTIR D'ICI...

LE MARQUIS. — Mais, nom d'un petit bonhomme, je suis très pressé. J'attends du monde...

URBAIN. — Deux heures me suffiront.

LE MARQUIS. — Oh! sacrebleu de sacrebleu!

URBAIN, *s'installant*. — Mon enfance fut rêveuse. Ma nourrice...

LE MARQUIS. — Ta nourrice! Oh! passons... passons...

URBAIN. — Soit... soit! Vers l'âge de sept ans, mon père, votre frère, m'emmena en Italie. L'Italie... vous le savez...

LE MARQUIS. — Oh! grandis! je t'en prie, grandis!

URBAIN. — Soit! Mon adolescence fut celle d'une sensitive. A la fois naïf et bien élevé, craintif avec des coins de timidité charmants, sentimental dans ce que le sentiment a de plus troublant et de plus délicat...

LE MARQUIS. — Ah! flûte, tu m'embêtes. Je suis pressé. J'attends une visite. Au fait, au fait!...

URBAIN. — Soit. Sachez donc que, si j'entrais dans ces brefs détails, c'était

pour vous préparer à entendre une nouvelle que vous ignorez, une nouvelle incroyable, inouïe. A la suite de la scène d'hier, M^{lle} Miquette Grandier a quitté Château-Thierry pour une destination inconnue!

LE MARQUIS. — Et c'est pour m'apprendre ça que tu remontais jusqu'à ta nourrice!

URBAIN. — Parfaitement! Pour que vous compreniez l'étendue de ma douleur.

LE MARQUIS. — Les grandes douleurs sont muettes. Donc, tais-toi.

URBAIN. — Me taire. Non, mon oncle. Car, je vous le dis en face : je n'oublierai jamais le passage à niveau!

LE MARQUIS. — Le passage à niveau! Il est toqué! Enfin, qu'est-ce que tu veux?

URBAIN. — Je veux Miquette. Vous avez une énergie et des relations stupéfiantes. Il faut la retrouver. Courons, mon oncle, courons.

LE MARQUIS. — Tu m'embêtes! Est-ce que je sais où elle est, moi, cette demoiselle?...

URBAIN. — Mais alors, qu'est-ce que je vais devenir? Qu'est-ce que je vais faire?

LE MARQUIS. — Ce que tu vas faire : tu vas sortir d'ici, remonter dans ton auto, prendre la deuxième rue à droite et la troisième à gauche, enfiler l'avenue de la Grande-Armée et retourner à Château-Thierry, où tu m'attendras. Va.

URBAIN. — Eh bien oui! Je retourne à Château-Thierry, mais de là, je vous préviens que je lancerai sur les traces de Miquette les plus fins limiers de cette sous-préfecture.

LE MARQUIS. — Ce garçon raisonne comme une pioche. (*Au moment où Urbain va sortir, le marquis l'arrête.*) Ah! au fait, cher enfant, j'oubliais de te dire quelque chose.

URBAIN. — Quoi?

LE MARQUIS. — Tu te maries!

URBAIN, *laissant tomber tout ce qu'il porte.* — Hein! Quoi? Moi?

LE MARQUIS. — Tu épouses M^{lle} Mercadier!

URBAIN. — Jamais!

LE MARQUIS. — Tu l'adores!

URBAIN. — Non!

LE MARQUIS. — Elle a trois millions de dot.

URBAIN. — Je m'en fiche!

LE MARQUIS. — Tu as déjà acheté la bague. Un magnifique diamant.

URBAIN. — Je n'en veux pas!

LE MARQUIS. — Le dîner de fiançailles a lieu jeudi au château. Tu seras à sa droite.

URBAIN. — Je n'y serai pas!

LE MARQUIS. — Le vol-au-vent est commandé.

URBAIN. — Je n'en mangerai pas.

LE MARQUIS. — Assez! j'ai arrêté que tu ne ferais jamais qu'un mariage de mon choix et que ce mariage serait un mariage d'argent. Donc, tu feras ce que je veux. Tu mangeras le vol-au-vent, le dîner, la jeune fille et la dot.

URBAIN. — Mais...

LE MARQUIS. — Oui, parce que je suis un homme d'une volonté stupéfiante. Et maintenant fiche-moi le camp!

URBAIN, *anéanti.* — Adieu, mon oncle. Comment allez-vous?

Il sort.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, seul, puis MIQUETTE, puis MADAME GRANDIER

LE MARQUIS, *seul.* — Voilà Urbain marié, établi, bientôt père de famille. C'est une grande joie pour moi et un grand souci de moins. Le tout est de vouloir. J'ai voulu séparer Miquette de mon neveu, ils sont séparés. J'ai voulu que Miquette quittât Château-Thierry et s'installât chez moi, elle y est installée. Je veux qu'elle soit folle de moi, elle le sera. Je veux être beau, séduisant, irrésistible, je le suis. Je veux... mais ça, c'est moins sûr.

MIQUETTE, *entrant.* — Bonjour, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Enfin, vous voilà, ma petite Miquette, je suis radieux de vous voir...

Il lui tend les deux mains.

MIQUETTE. — Et moi aussi, monsieur le marquis, je suis ravie.

LE MARQUIS. — Comme c'est gentil d'être là tous les deux. Comme c'est gentil!

MIQUETTE. — Ah! oui, c'est gentil, et ça va l'être encore plus...

LE MARQUIS. — Vraiment!

MIQUETTE. — Maman vient nous retrouver.

LE MARQUIS, *défrisé*. — Ah!... bientôt?

MIQUETTE. — Oui, bientôt. Elle est en bas, elle paye le cocher.

LE MARQUIS. — Oh! sacrebleu!

MIQUETTE. — Vous n'avez pas l'air content!

LE MARQUIS. — Moi! mais, c'est-à-dire que je suis enivré, positivement enivré. Mais qu'est-ce que vous lui avez dit à votre mère?

MIQUETTE. — La vérité!

LE MARQUIS. — Hein!

MIQUETTE. — Mais oui... Qu'après la conduite de votre neveu, j'aurais mieux aimé mourir que de rester une heure de plus à Château-Thierry, que je vous avais rencontré juste au moment où je m'enfuyais à Paris, et que vous m'aviez offert l'hospitalité avec une bonté toute paternelle.

Elle va au-devant de sa mère qui entre.

LE MARQUIS, *à part*. — Est-ce qu'elle est bête ou bien est-ce moi qui le suis? Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est l'un ou l'autre!

M^{me} GRANDIER, *entrant, affolée*. — Quelle catastrophe! Ah! monsieur le marquis!...

LE MARQUIS. — Madame Grandier... je vous salue!

M^{me} GRANDIER, *tombant sur une chaise*. — Oui, quelle catastrophe!... Ah! mon Dieu, qu'est-ce que son pauvre père aurait dit, lui qui était garde général des forêts, fils d'un colonel de gendarmerie! Ma belle-mère était née Pichon!

LE MARQUIS. — Pichon. Fichtre!

M^{me} GRANDIER. — Et qu'est-ce qu'il serait arrivé si Miquette n'avait pas eu la chance de vous rencontrer hier au soir et si vous n'aviez pas été assez aimable pour nous inviter toutes les deux à passer quelques jours chez vous?

LE MARQUIS. — Moi, je vous ai invitée!...

MIQUETTE, *lui faisant des signes d'intelligence*. — Mais oui.

M^{me} GRANDIER. — Et je vous en suis bien reconnaissante... monsieur le marquis. Mais qu'est-ce qu'on va penser? Je suis si convenable, ma fille est si convenable! Toute ma famille est si convenable!...

MIQUETTE. — Mais, maman, M. le

marquis aussi est très convenable. Dites-le vous-même à maman, que vous êtes très convenable.

LE MARQUIS. — Mais, certainement, certainement, madame Grandier, je suis très convenable.

MIQUETTE. — Et puis, tout le monde sait bien que M. le marquis est un homme respectable, âgé.

LE MARQUIS. — Mais...

MIQUETTE. — Enfin, pas compromettant. Monsieur le marquis, dites-le vous-même à maman que vous n'êtes pas compromettant.

LE MARQUIS, *à part*. — C'est très désagréable.

MIQUETTE. — Je vous en prie.

Elle regarde le marquis qui cède aussitôt.

LE MARQUIS, *à M^{me} Grandier*. — Avec plaisir. Eh bien, soit, madame Grandier, je ne suis pas compromettant. (*À part*) C'est à se tordre...

M^{me} GRANDIER. — Quel cataclysme, tout de même! Ah! tu auras beau dire,



MADAME GRANDIER. — OUI, QUELLE CATASTROPHE!...



LE MARQUIS. — JE NE CONNAIS PAS LES PICHON, MAIS C'EST UNE FAMILLE INSUPPORTABLE.

c'est dur pour le cœur d'une mère de prendre le chemin de fer pour courir après sa fille. Mon Dieu, qu'est-ce que nous allons devenir ?

MIQUETTE. — Ne t'inquiète donc pas, puisque je suis sûre de réussir ! Voyons, naman, tu ne seras pas fière quand je serai célèbre au théâtre ?... Et alors, ce qu'ils rageront les imbéciles qui font le joli-cœur au passage à niveau !

LE MARQUIS, *à part*. — C'est inouï ce que j'entends parler aujourd'hui de passage à niveau.

M^{me} GRANDIER. — Qu'est-ce que tu veux ! Tout ça, moi, ça m'épouvante.

MIQUETTE. — Pense que j'arriverai peut-être à la Comédie-Française !...

M^{me} GRANDIER. — Ah ! si c'était vrai !...

LE MARQUIS, *à part*. — C'est extraordinaire ce que la Comédie-Française ras sure les familles.

MIQUETTE. — Pense que je serai peut-être décorée un jour et que papa n'a jamais pu l'être !... Tu verras. J'ai écrit ce matin à M. Monchablon, tu sais, le grand impresario ? Je lui ai demandé de

venir. Il me fera engager et, après, ça ira tout seul !...

M^{me} GRANDIER. — Ah ! c'est égal... C'est bien terrible ! Et, tout ça parce que cette petite fille s'est amourachée de ce crétin de M. Urbain... (*Se reprenant.*) Oh ! je vous demande pardon...

LE MARQUIS. — Allez donc, vous me faites plaisir.

M^{me} GRANDIER. — J'aurais encore compris si ça avait été un homme comme vous, monsieur le marquis, un homme qui a des grandes manières et des belles façons.

LE MARQUIS. — N'est-ce pas ? (*À Miquette.*) Écoutez votre mère, mon enfant, écoutez votre mère.

M^{me} GRANDIER. — Du reste, je ne comprends plus rien à rien. Moi, du moment qu'on me sort de mon existence convenable, je ne sais plus où j'en suis. Je suis bouleversée, anéantie.

MIQUETTE. — Maman, je t'en supplie, va te reposer une heure ou deux, tu en as besoin.

LE MARQUIS. — C'est ça ! Vous avez une petite figure toute chiffonnée. Ma-

dame Grandier, je vais vous installer. Pierre vous indiquera la chambre.

M^{me} GRANDIER. — Ah! monsieur le marquis, quel mal nous vous donnons!

LE MARQUIS. — Mais non. Vous verrez! Les chambres sont très convenables... la maison a été construite par un architecte très convenable et mon concierge a fait la campagne d'Italie.

M^{me} GRANDIER, *sur le point de sortir*. — Ah! vous me faites du bien, monsieur le marquis, mais vous devez comprendre. Songez que la sœur de mon père a épousé le président du tribunal de Saint-Yrieix.

LE MARQUIS. — Ils n'ont pas eu d'enfants?

M^{me} GRANDIER. — Non.

LE MARQUIS. — Tant mieux!

M^{me} GRANDIER, *bas*. — D'ailleurs, il a mal tourné, le pauvre président, il a enlevé la bonne du vicaire.

LE MARQUIS. — Ah! ça, madame Grandier, ce n'est pas convenable.

MIQUETTE, *sur le seuil*. — Allons, maman, va, va.

M^{me} GRANDIER. — Non, quand je pense que ma belle-mère était née Pichon...

Elle sort.

LE MARQUIS, *à part*. — Je ne connais pas les Pichon, mais c'est une famille insupportable.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, MIQUETTE

LE MARQUIS. — Eh bien, ma petite Miquette?

MIQUETTE. — Eh bien, monsieur le marquis?

LE MARQUIS. — Nous sommes seuls... tranquilles... personne ne viendra nous déranger... causons.

MIQUETTE, *s'asseyant sur le canapé*. — Très volontiers, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Vous vous attendiez, n'est-ce pas, à ce que nous causions, car enfin, il y a une chose certaine, c'est que nous avons à causer.

MIQUETTE. — Certainement.

LE MARQUIS, *à part*. — Ça va. (*Haut*.) Alors, ma petite, vous entrez au théâtre?

MIQUETTE. — Oh! oui... Et je compte

bien sur vous, monsieur le marquis, pour me pousser, pour me lancer.. Ah! vous verrez quelle tragédienne je ferai!

LE MARQUIS. — Ah! oui, la tragédie... c'est drôle! Du reste, je suis enchanté de votre décision... Seulement, avez-vous réfléchi que la vie d'une comédienne n'est pas celle d'une petite bourgeoise?... Elle doit être pleine de fantaisie, d'agrément, de plaisirs...

MIQUETTE. — Oh! ça ne m'effraye pas, monsieur le marquis!

LE MARQUIS, *à part*. — Ça va, ça va. (*Haut*.) Eh bien, je me sens... comment vous dirai-je... très indiqué pour être l'organisateur de ces agréments... de ces plaisirs.

MIQUETTE. — Ah! monsieur le marquis, je suis confuse.

LE MARQUIS. — C'est tout naturel... Vous sentez bien que j'ai pour vous des sentiments...

MIQUETTE. — D'amitié?

LE MARQUIS. — Oui, d'amitié... et quand je dis d'amitié, je veux dire...

MIQUETTE. — D'affection?

LE MARQUIS. — Oui, et quand je dis d'affection, je veux dire... enfin, vous m'entendez bien... vous savez ce que ne pas parler veut dire...

Il veut lui glisser un bras autour de la taille.

MIQUETTE, *avec une surprise affectée*. — Oh!

LE MARQUIS. — Quoi?

MIQUETTE, *se levant*. — Qu'est-ce que c'est que ce terrible cavalier qui me regarde sous son casque?

Elle désigne un portrait.

LE MARQUIS. — C'est notre souche, notre vieille souche. Hugues-Aldebert, premier du nom.

MIQUETTE. — Beaucoup d'allure... vous avez quelque chose de lui.

LE MARQUIS. — Ça, c'est gentil, mais...

MIQUETTE. — Et celui-là?

LE MARQUIS. — Celui-là, c'est un de mes aïeux qui, par une charge héroïque, décida de la défaite de Malplaquet, mais...

MIQUETTE, *s'évadant de nouveau et montrant un portrait d'enfant*. — Et celui-là, le petit rouge?

LE MARQUIS. — Ah! celui-là...

MIQUETTE. — Comment s'appelle-t-il?

LE MARQUIS. — Ne vous occupez pas de ça... et écoutez-moi.

MIQUETTE. — Si, ça m'intéresse... Qui est-ce ?

LE MARQUIS. — Quelle enfant ! Laissez cela.

MIQUETTE. — Si, qui est-ce ? qui est-ce ?

LE MARQUIS. — Eh bien, c'est Chose... c'est Machin... Voyons, c'est...

MIQUETTE. — Vous ne savez pas ?

LE MARQUIS. — Je ne sais pas ! Vous allez voir si je ne sais pas...

Il sonne.

MIQUETTE. — Vous sonnez ?

Pierre entre.

LE MARQUIS. — Rappelez-moi le nom du Nattier.

PIERRE, *récitant*. — Hugues-Aldebert-Christian-Roch, marquis de La Tour-Mirande, maréchal de France, membre de l'Académie française, mort à Fontenoy dans la vingt-troisième année de son âge.

LE MARQUIS. — C'est bien.

Pierre sort.

MIQUETTE. — Il est plus calé que vous, votre domestique.

LE MARQUIS, *avec allure*. — Mon enfant, nous autres, nous sommes l'histoire, nous n'avons pas besoin de la savoir... Mais reprenons... Où en étais-je ?

MIQUETTE, *se rasseyant*. — Vous me disiez que vous m'aimiez comme un père.

LE MARQUIS, *s'asseyant sur le canapé à côté d'elle*. — Mais je n'ai pas dit un mot de ça. Qu'est-ce que vous me faites dire là ?

MIQUETTE, *très innocente*. — Ah ! eh bien, alors, c'est que je n'ai pas compris...

LE MARQUIS. — C'est alors que je me suis mal expliqué... Je vais mieux m'expliquer. (*Miquette se lève, cherche autour d'elle, aperçoit sa poupée et, brusquement, va la prendre.*) Pourquoi allez-vous chercher votre poupée ?

MIQUETTE. — Pour rien, pour m'amuser...

Elle place la poupée entre elle et le marquis.

LE MARQUIS. — Ecoutez-moi, Miquette.

MIQUETTE. — Très volontiers.

LE MARQUIS, *indiquant par des jeux de physionomie que la présence de la poupée le gêne et l'agace*. — Lorsque je suis allé vous voir hier dans votre petit bureau, c'était pour jouer la scène du père Duval.

Eh bien, maintenant, le père Duval, ce coquin de père Duval, voudrait rester pour son compte.

MIQUETTE, *se levant*. — Oh !

LE MARQUIS. — Vous êtes choquée ?

MIQUETTE. — Oh ! moi... Je ne suis pas prude... Mais songez que Juliette est là... (*S'adressant à sa poupée.*) Hein ! ma pauvre Juliette, ce qu'il faut entendre, qu'est-ce que tu penses de ça ?

LE MARQUIS. — Vous voyez bien, elle ne dit rien.

MIQUETTE. — Attendez. A ma place, qu'est-ce que tu répondrais au monsieur ?

Elle tire une ficelle, la poupée dit : Papa.

LE MARQUIS, *vexé*. — Papa !

MIQUETTE. — Vous voyez, je ne lui fais pas dire.

LE MARQUIS. — Ah ! Elle m'embête, Juliette, elle m'embête...

Il s'éloigne, furieux.

MIQUETTE. — Oh ! vous êtes fâché ?

LE MARQUIS, *sans se rapprocher*. — Non.

MIQUETTE, *gentiment*. — Elle disait ça pour rire. Elle ne savait pas qu'elle s'adressait à un homme qui a fait tourner bien des têtes, et qui en fera peut-être tourner encore...

LE MARQUIS. — A la bonne heure. Mais, vous... (*Il se rapproche d'elle.*) Que diable ! Juliette sait bien qu'une petite femme comme vous ne peut pas vivre sans amour...

MIQUETTE. — Oh ! l'amour... quelle horreur !

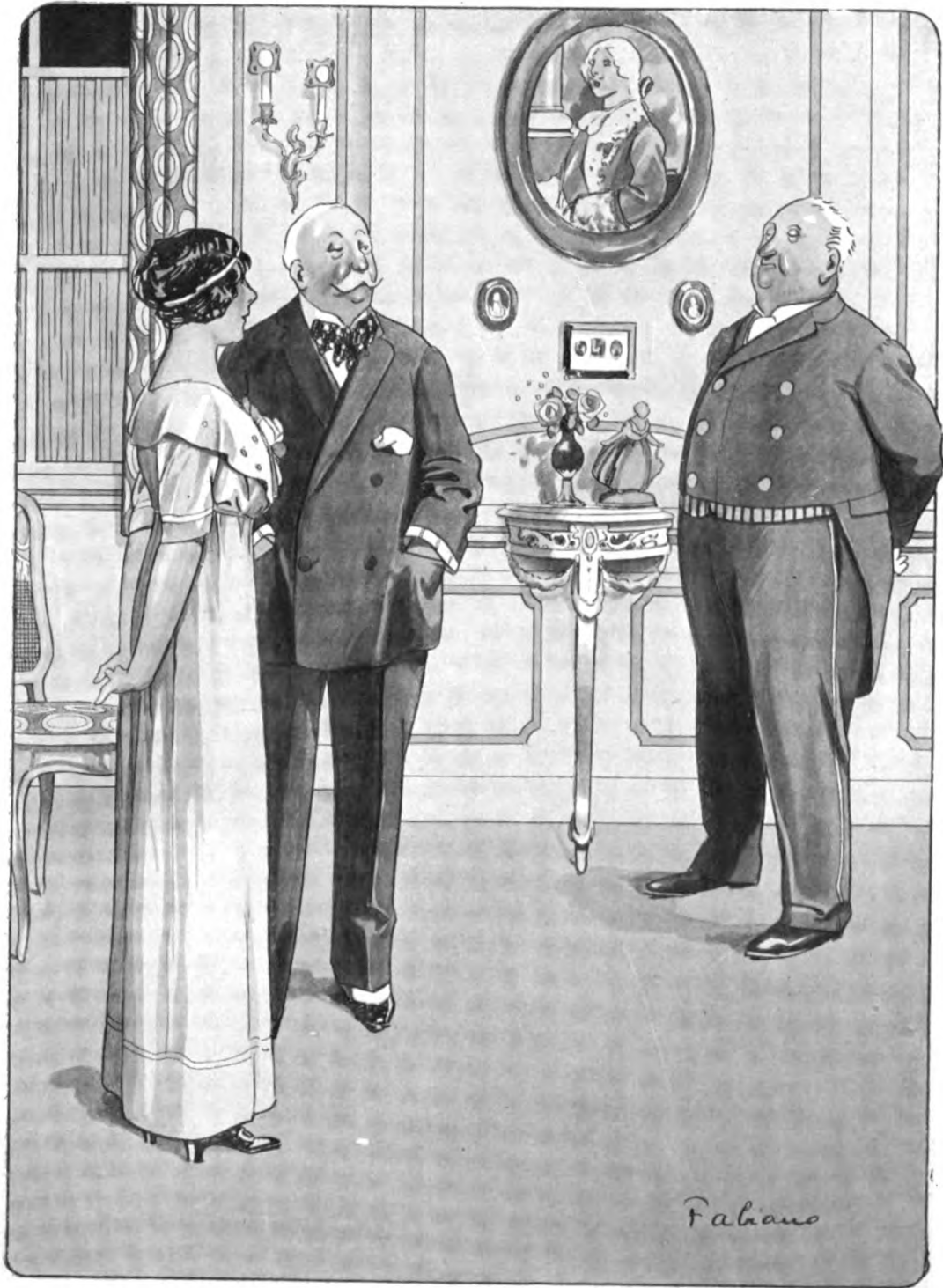
LE MARQUIS. — Mais pas du tout, mais vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. L'amour, à Paris, c'est le collier de perles, la voiture au mois, le joli petit hôtel, la villa à Trouville, l'ombrelle de chantilly, tous les ravissants petits riens très cher. Eh bien, regardez-moi, mon enfant.

MIQUETTE. — Je vous regarde, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. — Je suis le joli petit hôtel, je suis la villa à Trouville, je suis la voiture au mois, je suis le collier de perles, je suis l'ombrelle de chantilly, je suis le ravissant petit rien très cher.

MIQUETTE. — Tout ça ?

LE MARQUIS, *la serrant de près*. — Enfin, je suis fou de vous. Auprès de vous, je me sens tout autre, tout rajeuni... tout



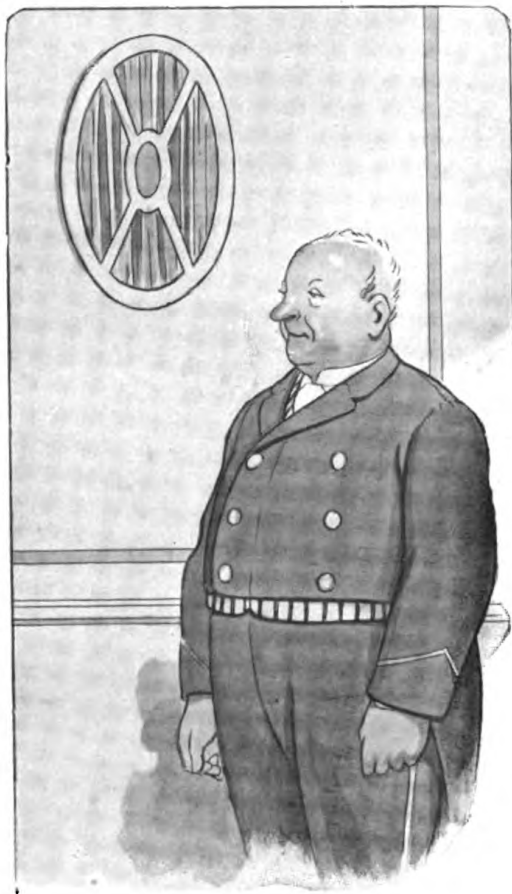
LE MARQUIS. — RAPPELEZ-MOI
LE NOM DU NATTIER.

ragaillard... Ce que je vous demande... ce que je vous demande...

Il lui a pris la main et essaye de lui prendre la taille.

MIQUETTE, *se dégage en poussant un cri*. — Oh!...

LE MARQUIS. — Qu'est-ce qu'il y a?



PIERRE. — MONSIEUR, C'EST...

MIQUETTE, *lui jette la poupée dans les bras*. — Je me suis piquée.

LE MARQUIS. — Oh! Zut!

A ce moment, le domestique entre, tenant un plateau à la main et aperçoit le marquis interdit et qui tient Juliette dans ses bras.

PIERRE. — Monsieur, c'est...

LE MARQUIS, *furieux*. — Toi, je te flanque tes huit jours... Fiche-moi le camp.

Il lui jette la poupée et se promène de long en large avec colère.

MIQUETTE, *gentiment câline*. — Voyons, ne soyez pas fâché... Vous êtes très gentil, très bon pour moi... Mais vous allez un peu vite! Vous voyez déjà quelle place vous avez prise dans ma vie, en vingt-quatre heures! Seulement, de là à... il y a un pas, un grand pas... un faux pas...

LE MARQUIS. — Prenez mon bras... et appelez-moi Aldebert!

MIQUETTE. — Oh! non. Je n'oserai jamais.

LE MARQUIS. — Osez... osez...

MIQUETTE. — Non! Le jour où je vous appellerai Aldebert, monsieur le marquis. Oh! ce jour-là, c'est que je serai décidée à... à... à prendre votre bras.

LE MARQUIS. — Ah! quand, quand m'appellerez-vous Aldebert?

MIQUETTE. — Est-ce qu'on sait... bientôt... dans six mois, par exemple.

LE MARQUIS. — Fichtre! Mais, dans six mois, j'aurai dix ans de plus.

MIQUETTE. — Tenez, pour vous faire prendre patience, je vais tout de suite vous donner... Oh! ma foi... presque une preuve d'amour...

LE MARQUIS. — Vraiment... dites...

MIQUETTE, *avec tendresse*. — Eh bien, vous allez tout de suite chercher un hôtel, pas loin d'ici, l'hôtel Terminus, par exemple, et y retenir votre appartement...

LE MARQUIS. — Comment, mon appartement? J'en ai un ici où je suis très bien.

MIQUETTE. — Mais, puisque vous nous le prêtez à maman et à moi, il faut bien que vous alliez ailleurs.

LE MARQUIS. — Alors, vous me mettez à la porte.

MIQUETTE. — Eh bien, ce n'est pas gentil?

LE MARQUIS. — Non...

MIQUETTE. — Oh! comme vous êtes drôle!

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, PIERRE, MIQUETTE

PIERRE. — Monsieur le marquis, il y a là une vieille Bretonne qui arrive de Château-Thierry et qui demande madame.

MIQUETTE. — Oh! c'est Péline... Quel bonheur! On va l'installer!

PIERRE. — Comment l'installer!

MIQUETTE. — Vous avez bien une chambre de domestique ici.

LE MARQUIS. — Il n'y a que celle de Pierre.

MIQUETTE. — Ça suffit... Périne s'en contentera.

PIERRE. — Eh bien, et moi?

MIQUETTE. — Vous, vous irez à l'hôtel.

PIERRE. — Oh! à l'hôtel!

LE MARQUIS. — Vous n'y serez pas seul, monsieur.

PIERRE. — Et puis, il y a aussi un chien, un chien dégoûtant qui salit tout.

MIQUETTE. — Ah! c'est mon brave Médor... Vous avez une niche en bas...

LE MARQUIS. — Mais j'ai celle de mon colley.

MIQUETTE. — Eh bien, Médor la prendra et vous emmènerez votre colley au Terminus. Pauvre bête... Je vous en prie.

LE MARQUIS, *dompté*. — Avec plaisir! (*A Pierre.*) C'est bien, va retenir les niches... enfin les chambres.

MIQUETTE. — Vous voyez, je fais comme chez moi. Je suis gentille, hein? Je ne vous refuse rien.

LE MARQUIS, *à part*. — Ce que j'adore dans cette petite, c'est que j'en fais tout ce que je veux.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE, *entrant*. — Monsieur le marquis n'oublie pas que ce monsieur est toujours là.

LE MARQUIS. — Quel monsieur?

PIERRE. — Mais celui dont j'ai apporté la carte.

LE MARQUIS. — Quand cela?

PIERRE. — Tout à l'heure. Mais, monsieur le marquis était très occupé... Il promenait l'enfant... la poupée.

MIQUETTE, *qui a trouvé la carte*. — Ah! C'est M. Monchablon. Faites entrer, vite!

Pierre sort.

LE MARQUIS. — Qu'est-ce que c'est que ça?

MIQUETTE. — C'est l'impresario dont je vous ai parlé pour mon engagement... Le voilà... Soyez aimable.

SCÈNE X

LES MÊMES, MONCHABLON, puis MADAME GRANDIER

MONCHABLON. — J'entre par le fond. Ah! c'est vous, mademoiselle.

MIQUETTE. — Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre... On ne m'avait pas dit...

MONCHABLON. — Ne vous excusez pas... J'ai profité de ce court laps pour étudier un rôle que je dois créer à Soissons... Don Juan...

LE MARQUIS. — Don Juan... bigre!...

MONCHABLON. — C'est mon emploi.

MIQUETTE. — Permettez-moi de vous présenter. M. Monchablon... M. de La Tour-Mirande... le marquis de La Tour-Mirande.

MONCHABLON, *saluant, au marquis*. — Marquis... Ah! c'est mon emploi. Mes compliments...

LE MARQUIS. — Pourquoi?

MONCHABLON, *bas*. — Elle est charmante.

LE MARQUIS, *à part*. — Ah! il n'y a pas à dire... C'est agréable.

MIQUETTE. — Comme je vous l'ai écrit, monsieur, j'ai pris depuis hier une résolution considérable.

LE MARQUIS. — Considérable.

MONCHABLON. — En effet, le décor a changé. (*Regardant les portraits de famille.*) Très joli, ces natures mortes.

MIQUETTE. — Je me suis décidée à entrer au théâtre, et, comme vous m'avez offert fort aimablement vos conseils, j'ai pensé...

LE MARQUIS. — Nous avons pensé...

MONCHABLON. — Vous avez eu raison. Ma haute situation me désigne naturellement aux jeunes étoiles désireuses d'ouvrir leurs ailes pour voguer sur l'océan de l'art.

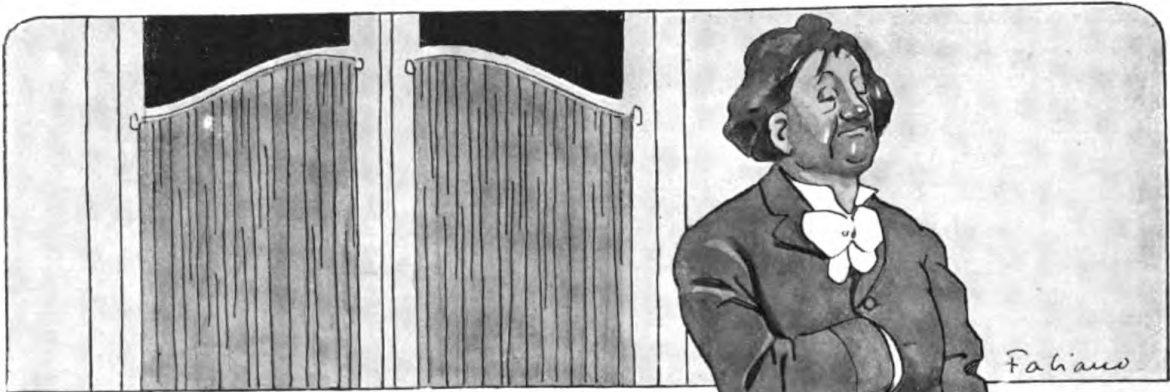
LE MARQUIS, *à part*. — Il s'exprime bougrement bien.

MONCHABLON. — Bon physique de théâtre, de la ligne, bel appartement, un ami décoratif, bref, du talent. Quel est votre genre?

MIQUETTE. — La tragédie, monsieur, le drame.

MONCHABLON. — Vous avez joué déjà?

MIQUETTE. — Oui... à la pension.



MONCHABLON. — Quel rôle?

MIQUETTE. — Le vieil Horace. Et si vous voyez quelque chose pour moi...

MONCHABLON. — Peut-être... j'organise en ce moment une tournée, un petit spectacle de famille composé de *la Dame de chez Maxim's* et d'une pièce inédite... J'ai une dame de chez Maxim's parfaite... un peu triste, mais parfaite... Mais, dans la pièce inédite, le rôle de la baronne est libre.

LE MARQUIS. — Ah! la baronne est libre?

MONCHABLON. — Et si vous pouviez faire l'affaire...

MIQUETTE. — Oh! je pourrai... je pourrai...

LE MARQUIS. — Nous pourrons... nous pourrons... De qui est la pièce?

MONCHABLON. — De moi... de moi seul... Cette fois Corneille n'en est pas...

LE MARQUIS. — Tant mieux.

MONCHABLON. — Il a son mérite. Ma pièce est un drame de salon. J'ai mis là toute mon expérience de la vie et de la haute société.

LE MARQUIS. — Et ça s'appelle?

MONCHABLON, *avec une intonation infiniment montmartroise.* — *Dans le Monde.*

LE MARQUIS. — Hein?

MONCHABLON. — *Dans le Monde.*

LE MARQUIS. — Qu'est-ce qui s'y passe?

MONCHABLON. — Voici... Trois personnages : le mari, la femme et l'amant.

LE MARQUIS. — Sujet original.

MONCHABLON. — Il fallait y penser... Le baron, c'est le mari... homme du plus grand monde. Du linge, doubles manchettes à boutons de corail, membre des grands cercles... enfin, il fait partie du Touring-Club.

LE MARQUIS. — Bigre!

MONCHABLON. — NE VOUS EXCUSEZ PAS...

MONCHABLON. — La baronne — c'est le rôle de femme — est une personne très collet monté, femme difficile. Elle se donne, évidemment... mais pas au premier venu. Il faut lui être présenté. Enfin, le chevalier, — c'est l'amant : gentilhomme breton, chatouilleux sur le point d'honneur. Au lever du rideau, il vient chez sa maîtresse pour lui emprunter trois mille francs.

MIQUETTE. — Oh! que c'est beau!

MONCHABLON. — Il faut vous dire que, quelques jours plus tôt, le baron, rentrant d'une chasse à l'alouette, a surpris le chevalier dans le lit de la baronne sa femme. Depuis ce jour, il a des doutes... Voilà le



LE MARQUIS. — « REPOSEZ-VOUS, MADAME.
ET VOUS L'AI MEZ ENCORE. »

point de départ et après ça va, ça va, ça va.

LE MARQUIS. — C'est d'un vécu...

MIQUETTE. — C'est admirable.

MONCHABLON. — Admirable, le mot est gros, mais enfin il est juste. Seulement tu comprends, ma petite, qu'avant de te confier un rôle pareil, il faut que je t'entende.

LE MARQUIS. — Il la tutoie!...

MIQUETTE. — Il m'a tutoyée... Quel bonheur!

MONCHABLON. — Sais-tu quelque chose?

LE MARQUIS. — Savons-nous quelque chose?

MIQUETTE. — Je sais *le Cid*.

LE MARQUIS. — Nous savons *le Cid*.

MONCHABLON. — Eh bien, je t'écoute.

MIQUETTE, *bas, au marquis*. — La réplique?

LE MARQUIS, *à Monchablon*. — Donnez la réplique.

MONCHABLON, *l'air vexé*. — La réplique?

LE MARQUIS. — Ah! je vous demande pardon si j'ai été indiscret.

MONCHABLON. — Du tout, du tout... Seulement, c'est impossible. Quand je joue, je me livre si complètement, je rends tellement que je ne peux pas écouter... Je n'écoute jamais les gens avec qui je joue, c'est ma force. Du reste, quelle scène vas-tu me dire?

MIQUETTE. — Celle de Chimène et de sa bonne.

MONCHABLON, *au marquis*. — Eh bien, vous ferez la bonne.

LE MARQUIS, *piqué*. — La bonne... Ah! non, je ne veux pas faire la bonne. Je veux bien jouer Chimène, mais pas la bonne.

MONCHABLON. — Ça, c'est d'un artiste!

MIQUETTE. — Je vous en prie...

LE MARQUIS, *maté par le regard de Miquette*. — Avec plaisir.

MONCHABLON. — Tu as la brochure?

MIQUETTE. — Dans mon petit sac.

MONCHABLON. — Allons, mes petits enfants... la mise en état...

Il renverse le canapé et deux fauteuils.

MIQUETTE, *au marquis, lui montrant la page*. — Là... là.

MONCHABLON. — Commencez. (*Le marquis aperçoit le désordre; il est sur le point de se fâcher. Un regard de Miquette le calme.*) Mais non, pas par là... Vous en-

trez par le mur... c'est un mur... Faites le tour.

MIQUETTE, *prenant une pose tragique et poussant le marquis*. — Marchez... marchez...

LE MARQUIS, *lisant d'une haleine*. —

« Reposez-vous, madame. Et vous l'aimez encore... Chimène, c'est peu de dire aimer... »

MIQUETTE, *l'interrompant*. — C'est à moi. Taisez-vous, c'est à moi!

Elle déclame sur un ton à la fois enfantin et pompeux.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore! Ma passion s'oppose à mon ressentiment. Dedans mon ennemi, je trouve... mon amant!

LE MARQUIS, *soufflant*. — Et je sens...

MIQUETTE.

Et je sens qu'en dépit de toute ma colère, Rodrigue, dans mon cœur, combat encor mon

Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend, Tantôt fort, tantôt faible et tantôt triom-

Et, dans ce dur combat de colère et de

Il déchire mon cœur sans partager mon âme!

Monchablon, le front dans ses mains, reste muet.

MIQUETTE, *tremblante*. — Voilà.

LE MARQUIS. — Voilà!

Monchablon relève la tête, se verse un verre d'eau, se lève et relève lentement les meubles renversés, puis vient à Miquette et lui pose la main sur le front.

MONCHABLON. — Très curieux... tout à fait curieux, très remarquable, gros avenir.

MIQUETTE, *folle de joie*. — Vous trouvez?

MONCHABLON. — Seulement, ma petite, tu es une comique.

MIQUETTE, *fondant en larmes*. — Une comique... une comique!

Elle se réfugie dans les bras du marquis.

MONCHABLON. — Hein? Qu'est-ce qu'elle a?... Qu'est-ce que vous lui avez donc dit?

MIQUETTE. — Une comique!...

MONCHABLON. — Pourquoi pleures-tu, petite dinde?

MIQUETTE. — Une comique... si vous croyez que c'est gai!...

LE MARQUIS. — Pauvre petite... Voyons, êtes-vous bien sûr?

MONCHABLON. — Mais, mon cher ami, il n'y a pas de doute possible... on ne se trompe pas sur ces choses-là... Ainsi, vous, vous êtes un tragique.

LE MARQUIS. — Hein?

MONCHABLON. — Mon petit, tu jouerais Théràmène comme personne.

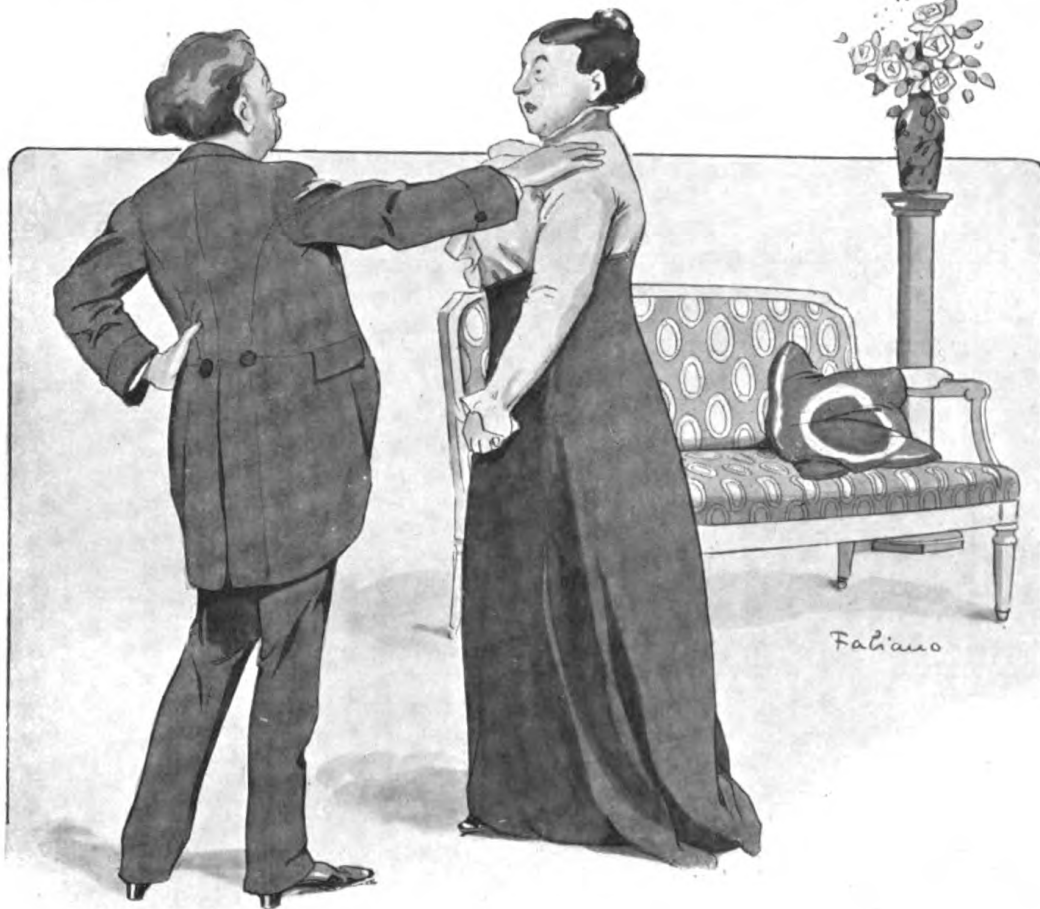
LE MARQUIS. — Théràmène?

triste. Et je te donne le rôle. Avez-vous un guéridon Louis XVI avec de quoi z'écrire?

LE MARQUIS. — J'ai mon bureau.

MONCHABLON. — Ça suffira. Je rédige ton engagement, petite! (*Il s'assied au bureau.*) Un pont d'or : dix francs par jour.

MIQUETTE, *sautant de joie*. — Un pont d'or! Je suis folle.



MONCHABLON. — ET JE T'ENGAGE!

MONCHABLON. — Oui, ce que nous appelons l'emploi des ganaches tragiques.

LE MARQUIS. — Ah! mais c'est très désagréable!

MONCHABLON, *revenant à Miquette*. — Allons, c'est fini, ce déluge?... Tu as du talent, beaucoup de talent. Moi aussi, d'ailleurs. Et la preuve, c'est que je t'engage.

MIQUETTE. — Quel bonheur!

MONCHABLON. — Je résilie ma dame de chez Maxim's. Elle est décidément trop

LE MARQUIS. — Eh bien, vous êtes contente, au moins?

MIQUETTE. — Oh! oui, un engagement. Comprenez-vous? On parlera de moi. Et peut-être, un jour, on vendra mon portrait en cartes postales!

LE MARQUIS. — Dans le bureau de tabac de Château-Thierry.

MIQUETTE. — Et votre neveu l'achètera, et il ragera et il sera obligé de se dire : voilà l'admirable artiste à qui j'ai préféré une demoiselle Mercadier!

LE MARQUIS. — Alors, pas de regrets?

MIQUETTE. — Oh! non, je ne suis plus une sentimentale maintenant, je suis une comique!

MONCHABLON, *se levant*. — Là, voilà le traité. Signe ici et ici. Tu répètes ce soir à huit heures pour le quart.

M^{me} GRANDIER, *qui vient d'entrer*. — Comment, tu répètes! Au Théâtre-Français?

MONCHABLON. — Fi, madame. Votre progéniture fait partie de la tournée Monchablou.

M^{me} GRANDIER, *épouvantée*. — Une tournée! Courir les routes comme des bohémiens!

MONCHABLON. — Tu emmènes donc ta mère, petite?

M^{me} GRANDIER. — Si elle m'emmène!

MIQUETTE. — C'est compris dans l'engagement.

MONCHABLON. — Jamais de la vie.

M^{me} GRANDIER. — Vous voulez me séparer de mon enfant?

MONCHABLON. — Tout ce que je peux faire, c'est de vous autoriser à la suivre à vos frais.

M^{me} GRANDIER. — Mais je n'ai pas les moyens!

LE MARQUIS. — Je vous en prie, madame Grandier, je suis là.

M^{me} GRANDIER. — Monsieur le marquis, nous ne mangeons pas de ce pain-là...

LE MARQUIS. — Ces femmes sont d'une fierté insupportable!

MONCHABLON. — Alors, quoi?

MIQUETTE. — Alors, je ne sais plus. Je ne peux pas partir.

MONCHABLON. — Ah! trop tard, mon petit, tu as signé.

M^{me} GRANDIER. — C'est épouvantable.

LE MARQUIS. — C'est très embêtant.

Tous s'assoient. M^{me} Grandier furieuse, Miquette accablée et pleurant. Un grand temps. Puis Monchablou se lève, examine M^{me} Grandier, tourne autour d'elle.

MONCHABLON. — Attendez, j'entrevois un moyen à l'horizon.

MIQUETTE. — Lequel?

MONCHABLON. — Attendez donc. Marchez un peu. (*Il fait signe à M^{me} Grandier de se lever et de marcher. Elle obéit, stupéfaite et terrifiée.*) Excellent physique de théâtre, de la ligne, une fille ravissante. Bref, du talent. (*Il marche sur M^{me} Grandier.*) Tu as du talent!

M^{me} GRANDIER. — Du talent, moi?

MIQUETTE. — Du talent, toi!

LE MARQUIS. — Elle a du talent!

MONCHABLON. — Et je t'engage!

M^{me} GRANDIER. — Moi, monter sur les planches, quelle horreur!

MONCHABLON. — Alors, lâchez votre fille.

M^{me} GRANDIER. — Jamais!

MONCHABLON. — Alors, acceptez, sacrebleu!

MIQUETTE. — Ah! maman, ce serait si gentil, nous deux. On serait toujours ensemble!

M^{me} GRANDIER. — Malheureuse enfant! Tu forcerais ta mère à se mettre des couleurs sur la figure, des cheveux jaunes, à dire des choses inconvenantes devant le monde, moi, dont le mari était garde général.

MONCHABLON, *se posant*. — Peuh! Moi, madame, je joue l'empereur!

LE MARQUIS. — Et moi, je vous le dis, s'il était là, votre mari, avec ses connaissances agricoles et son expérience des foires, il vous dirait : ma bonne amie, accepte.

MIQUETTE. — Accepte, je t'en supplie.

MONCHABLON. — Songe que tu seras épatante dans le rôle de la duchesse.

LE MARQUIS. — Une duchesse! Vous n'avez plus le droit de refuser.

MONCHABLON. — Allons, il faut se décider... C'est oui ou c'est non?

MIQUETTE. — Ce sera oui.

LE MARQUIS. — C'est oui, je le veux.

M^{me} GRANDIER, *affolée*. — Je ne sais plus, moi... j'ai la tête perdue.

On l'entraîne vers le bureau où Monchablou rédige l'engagement.

MONCHABLON. — Parfait. Voilà l'engagement : un pont d'argent, cinq francs par jour. Signez là et là. Mon enfant, tu répètes ce soir.

M^{me} GRANDIER. — Ce soir?

MONCHABLON. — Et nous partons mardi.

LE MARQUIS. — Nous partons mardi.

MIQUETTE. — Comment? Vous aussi?

LE MARQUIS. — Pensez-vous que je vais manquer vos débuts? Du reste, j'ai affaire par là. Où allez-vous?

MONCHABLON. — A Beauvais, d'abord, j'y suis adoré!

LE MARQUIS. — Bravo. Mon médecin m'a toujours recommandé le climat de Beauvais.

MONCHABLON. — Je vais vous envoyer vos rôles. (A M^{me} Grandier.) Tu sauras vite le tien, il n'a que cinq lignes.

M^{me} GRANDIER. — Seulement!

MONCHABLON. — Ça, c'est d'une artiste. Je sors par le fond.

Il remonte et sort avec majesté.

MIQUETTE. — Et, maintenant, pas un instant à perdre. Vite, monsieur le marquis, vous allez accompagner maman aux contributions indirectes. Il faut que vous obteniez pour elle un congé de six mois.

M^{me} GRANDIER. — C'est vrai! mon bureau de tabac.

LE MARQUIS. — Moi, chez un fonctionnaire de leur République. Jamais!

MIQUETTE. — Je vous en prie...

LE MARQUIS, après un violent effort. — Avec plaisir.

M^{me} GRANDIER. — Es-tu heureuse, au moins?

MIQUETTE. — Oh! ma petite mère.

M^{me} GRANDIER. — Alors, je ne regrette rien. Je me résigne à devenir une grande actrice, à être acclamée par le public! Venez, monsieur le marquis, venez, vous allez me montrer où l'on achète du blanc, du rouge et des pattes de lièvre. Pauvres bêtes! Ce sera bien dur, mais j'offrirai mes rôles au Seigneur! Car savez-vous où j'irai en sortant d'ici?

LE MARQUIS. — Où ça?

M^{me} GRANDIER. — Me confesser.

LE MARQUIS. — Moi aussi, nom de Dieu!





M^{lle} TOTO, M^{lle} LILI, M^{lle} PONETTE.

ACTE TROISIÈME

Le salon de Miquette. — Intérieur élégant et joli. Des fleurs, des coussins, des dentelles, quelques bibelots choisis. Un grand portrait de Miquette au mur. Sur une console, dans des cadres, la photographie de M^{me} Grandier et celle de Monchablon. Une porte au premier plan à gauche. Deux au second plan à droite et à gauche. A droite, au premier plan, la fenêtre. A côté, un petit secrétaire. De quoi écrire. Canapé à droite. Guéridon à gauche entre deux bergères. Sur le guéridon, un téléphone mobile.

SCÈNE PREMIÈRE

PÉRINE, TOTO, PONETTE, LILI

PÉRINE, *les faisant entrer.* — Par ici.
TOTO. — Vous annoncerez à M^{me} Grandier M^{lle} Toto.

LILI. — M^{lle} Lili.

PONETTE. — Et M^{lle} Ponette.

TOTO. — Ses camarades du théâtre de la Comédie-Moderne.

PÉRINE, *à part, ronchonnant.* — Quel malheur! (*Haut.*) Madame n'est point encore rentrée.

PONETTE. — Et Miquette?

PÉRINE. — Elle est à sa répétition. (*Le téléphone sonne.*) Voilà encore cette satanée mécanique. Ah! ce Paris! Je vous demande un peu si c'est des inventions de chrétien. (*Elle prend les récepteurs et fait*

le signe de la croix.) Voilà! Lô! Lô! Oui, c'est chez M^{lle} Grandier. Qu'est-ce qui parle? Ah! c'est du ministère.

TOTO, *sifflant.* — Oh!

Les trois petites femmes se lèvent.

PONETTE. — Oui. Miquette doit y jouer.

LILI. — A la soirée du roi de Norvège.

TOTO. — Ah! oui! le nouveau.

PÉRINE, *au téléphone.* — Lô! Lô! Voilà! Mademoiselle m'a dit de dire... Attendez, je l'ai par écrit. Voilà... qu'elle jouera une scène du *Malade imaginaire*. Quoi? le ministre demande de qui c'est? Oh! on ne m'a pas dit. On lui fera savoir.

Les petites actrices pouffent. Périne sort emportant le téléphone.

PONETTE. — Hein! cette Miquette! Quelle carrière, croyez-vous!

TOTO. — Elle en a une veine, et un succès. En trois mois, la voilà l'étoile de la Comédie-Moderne.

LILI. — La grande vedette, les gros appointements.

TOTO. — Je te crois, elle gagne six mille francs par mois.

PONETTE. — Et le vieux La Tour-Mirande, quel rôle joue-t-il là-dedans ?

TOTO. — Aucun, mes enfants, on n'accepte pas un sou de lui dans la maison.

TOUTES. — Non ?

TOTO. — Mais, en échange, on ne lui accorde rien non plus.

LILI. — Vrai ?

TOTO. — Comme je te le dis. Miquette est sage, Miquette n'a pas d'amant, Miquette est un phénomène.

PONETTE. — Oh ! ce pauvre marquis.

TOTO. — Mais il est très heureux comme ça. Voyez-vous, mes enfants, il y a autant d'espèces d'amour que d'espèces de poires. Eh bien, le marquis c'est la poire platonique.

PONETTE. — Oui, mais, avec tout ça, elle nous fait poser, la mère Grandier.

TOTO. — Vous savez son surnom ? La Duse des pannes... (*Toutes rient.*) Mais, puisqu'elle ne revient pas, on se trotte, on lui enverra un mot. (*On sonne.*) Chut ! la voilà !

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME GRANDIER

M^{me} Grandier entre complètement transformée. Cheveux ondulés et oxygénés. Chapeau très osé. Robe ineffable. Le ton, la voix et l'allure de la plus élégante des Parisiennes.

M^{me} GRANDIER, *ôtant son manteau au fond.* — Bonjour, mes choutes ! Excusez-moi. J'arrive de chez Ritz... c'était d'un mousseux... Comment allez-vous ? Qu'est-ce que vous dites de ma robe ?

TOTO. — Exquise...

M^{me} GRANDIER. — Très aérien, n'est-ce pas ? C'est un petit cinq et quart à six moins vingt. Vous allez prendre une tasse de thé ?

TOTO. — Oh ! non, ma chère, il est tard. Nous venions seulement en passant vous inviter à dîner pour demain. Vous retrouverez des amis.

PONETTE. — Le petit La Huchette !

TOTO. — Et le gros Morin !

LILI. — Vos flirts.

M^{me} GRANDIER, *riant.* — Sont-elles méchantes !

Elle les reconduit en papotant jusqu'au fond. Elles sortent. M^{me} Grandier redescend.

SCÈNE III

MADAME GRANDIER, PERINE, puis MIQUETTE

PÉRINE. — Voilà un bouquet pour Miquette.

M^{me} GRANDIER. — Bien. Posez ça là, miss ! Avez-vous fait descendre le chien ?

PÉRINE. — Pas encore. (*Elle ouvre la porte et appelle.*) Médor ! Médor !

M^{me} GRANDIER. — Je vous ai défendu de lui donner ce nom affreux ! Il s'appelle maintenant Darling.

PÉRINE, *d'un ton grognon.* — Bien. Ici, Darlingue !

Elle referme la porte et redescend.

M^{me} GRANDIER. — Le marquis n'est pas encore venu ?

PÉRINE. — Non.

M^{me} GRANDIER. — C'est curieux. Il est en retard, aujourd'hui.

PÉRINE. — Il a peut-être pris une journée de congé.

On entend au dehors la porte qui se ferme, puis la voix de Miquette.

MIQUETTE, *entrant en coup de vent.* — Bonjour, maman !

M^{me} GRANDIER. — Bonjour, ma chérie ! Te voilà déjà ?

MIQUETTE. — Oui, on a fini tôt. Bonsoir, vieille Péline !

PÉRINE. — Ah ! ce que ça fait du bien de s'entendre appeler par son nom.

M^{me} GRANDIER. — Dis donc, ça a bien marché aujourd'hui, la répétition ?

MIQUETTE. — Oui, mon vieux Monchablon est très content : il m'a trouvée épataante.

M^{me} GRANDIER. — Ce vieux fou...

MIQUETTE. — Oh ! maman, depuis qu'il est régisseur chez nous, je m'aperçois que ce vieux fou, c'est un vieux sage. Et puis, il m'aime bien.

M^{me} GRANDIER. — Oh! il peut. Est-ce que tu as été essayer?

MIQUETTE. — Mais non, tu ne penses plus qu'à ça. Tiens, Périne, emporte tout ça.

Elle lui donne son rôle, son petit sac, ses gants, et s'assied de côté sur le canapé.

PÉRINE. — V'là les lettres.

MIQUETTE, *regardant les lettres*. — Ah! ce courrier... le directeur de Bruxelles... Zut, je n'irai pas... je n'ai pas le



PÉRINE. — V'LA LES LETTRES.

temps. Tiens, pour toi. (*Lisant l'entête.*) Maison Franck Lourtier et Cie, banquiers?

M^{me} GRANDIER, *gênée*. — Ah! oui, c'est le couliissier qui est actionnaire du théâtre. Il est très gentil, très artiste.

MIQUETTE. — Qu'est-ce qu'il veut?

M^{me} GRANDIER. — Donne, donne... c'est pour un petit placement.

MIQUETTE. — Ça, c'est bien, maman, tu fais des économies... J'avais peur du contraire... c'est vrai, quelquefois je m'inquiète... Tu dépenses tant d'argent...

M^{me} GRANDIER. — Ne te tourmente pas, Miquette! Au fait, j'oubliais de te dire : tu ne sais pas qui j'ai rencontré tout à l'heure? Mongrébin!...

MIQUETTE. — Pas possible!

M^{me} GRANDIER. — Il m'a donné des nouvelles de Château-Thierry. Et sais-tu ce qu'il m'a appris? Le contrat de mariage du comte Urbain se signe demain.

MIQUETTE, *très froidement et prenant une autre lettre*. — Tiens, voilà une facture.

M^{me} GRANDIER. — C'est la fleuriste. J'ai répondu à ce vieil imbécile que nous nous en moquions pas mal, que nous n'avions pas revu le comte Urbain depuis que nous avons quitté Château-Thierry, que nous n'avions même plus entendu parler de lui et que tu t'en souciais comme de ça...

MIQUETTE. — Tu as bien fait.

M^{me} GRANDIER. — C'est étonnant tout de même que le marquis ne nous en ait rien dit. Sans doute, il a eu peur...

MIQUETTE. — De quoi?... Qu'est-ce que ça peut faire?... (*Elle jette deux lettres nerveusement.*) Flûte! Flûte!... Oh! ce que ces gens sont embêtants avec leur réclame. (*Elle prend la dernière enveloppe. Sa figure s'adoucit et sa voix change.*) Ah! une lettre de mon ami...

M^{me} GRANDIER. — L'inconnu?

MIQUETTE. — Un homme qui vous aime n'est jamais un inconnu.

M^{me} GRANDIER. — En tout cas, c'est un type, ce bonhomme qui n'a jamais montré le bout de son nez et qui t'adresse régulièrement chaque semaine une lettre et un bouquet. Voilà la lettre et voilà le bouquet.

Elle montre le bouquet que Périne vient d'apporter.

MIQUETTE. — Tiens, je ne l'avais pas vu.

M^{me} GRANDIER. — Comment s'appelle-t-il donc?

MIQUETTE. — Pierre-Marie-Augustin Brion.

M^{me} GRANDIER. — On dirait un nom de vétérinaire!

MIQUETTE, *vivement*. — Ah! ne te moque pas de lui, n'est-ce pas. C'est le seul homme que j'aie senti simple et sincère.

Elle lit la lettre, la relit, puis la glisse dans son corsage.

M^{me} GRANDIER, *qui est remontée à la fenêtre*. — Ah! voilà le marquis!

MIQUETTE. — Je vous laisse ensemble.

M^{me} GRANDIER. — Pourquoi?

MIQUETTE. — Eh bien... je crois qu'il a quelque chose à te dire. Oh!... rien! rien! A tout à l'heure.

M^{me} GRANDIER. — Tiens!

Miquette se sauve.

SCÈNE IV

MADAME GRANDIER, LE MARQUIS

Louis introduit le marquis qui est surchargé de cartons et de petits paquets et qui entre d'un air sombre, le chapeau sur les yeux.

M^{me} GRANDIER. — Enfin, vous voilà, marquis, vous êtes en retard.

LE MARQUIS. — Oui.

M^{me} GRANDIER, *étonnée*. — Vous avez fait toutes mes courses.

LE MARQUIS. — Oui.

M^{me} GRANDIER. — Mais qu'est-ce que vous avez? D'où arrivez-vous donc?

LE MARQUIS. — D'où j'arrive? J'arrive d'un déjeuner mensuel que j'ai fondé : celui des anciens amants de la baronne de Vaucresson. Nous étions trois, tous les autres sont à la campagne.

M^{me} GRANDIER. — Ah! ah!

LE MARQUIS. — Ne riez pas. J'ai retrouvé là un premier jeune homme et un deuxième jeune homme. Le premier jeune homme s'appelle le gros Morin, et le second jeune homme s'appelle le petit La Huchette.

M^{me} GRANDIER, *minaudant*. — Ah! ils sont si gentils!

LE MARQUIS. — Oui, oui. Vos flirts! Et, comme j'en étais chargé par Miquette, je leur ai fait des observations à votre sujet.

M^{me} GRANDIER. — Vous avez fait ça? Oh! mais qu'est-ce que ces messieurs ont dû penser de vous et de moi? Ils ont dû croire que vous étiez jaloux... que...

LE MARQUIS. — Ne craignez rien, madame, mon premier mot a été celui-ci : j'aime M^{me} Grandier comme ma mère.

M^{me} GRANDIER, *indignée*. — Oh!

LE MARQUIS. — Aussi, j'ai le droit de vous dire : madame Grandier, vous n'êtes plus du tout convenable; vous êtes une très honnête femme, soit, mais vous vous tenez comme une petite follette. Vous minaudez, vous coquettez, vous envoyez votre photographie dans tous les sens avec des dédicaces languissantes. Vous écrivez onze lettres par jour; ma parole, vous me rappelez M^{me} de Sévigné.

M^{me} GRANDIER, *très digne*. — Ah! soyez poli!

LE MARQUIS. — Et ça n'est pas d'hier. A peine étions-nous partis en tournée que ça a commencé. Vous faisiez la mignonne avec tous les chefs de gare!

M^{me} GRANDIER. — J'aime les chefs de gare, c'est une carrière si poétique!

LE MARQUIS. — A Carcassonne, vous acceptâtes de dîner avec un ancien capitaine d'habillement, et c'est moi qui ai dû aller vous dégager. Ce galantin m'a traité de muguet flétri. Je lui ai envoyé deux témoins, il leur a placé du vin, du vin imbuvable. Est-ce que vous trouvez ça rigolo?

M^{me} GRANDIER. — Oh! marquis, vous êtes sans pitié. Vous dites des choses... et



je suis là, moi, seule, sans défense. Avez-vous jamais vu une faible femme battue par la tempête?

LE MARQUIS. — Non, madame, car je n'admets pas qu'on batte une femme, même avec une tempête.

M^{me} GRANDIER. — Ah! vous m'avez fait beaucoup de peine, beaucoup!

LE MARQUIS. — Allons, allons... vous serez sage, c'est promis?

M^{me} GRANDIER, *pleurnichant*. — Oui, oui.

LE MARQUIS. — Alors, essayez vos petites larmes, raffermissez vos petits prin-

cipes et faites-moi une petite risette. Là, là, c'est fini.

M^{me} GRANDIER, *faisant des mines et finissant par sourire*. — Oui, c'est fini!

LE MARQUIS. — Et, pour vous consoler tout à fait, regardez si j'ai trotté pour vous.

M^{me} GRANDIER. — Ah! merci! Vous avez bien dit, n'est-ce pas, de m'envoyer les notes?

LE MARQUIS. — Il est donc dit que l'on n'acceptera jamais rien de moi dans cette maison?

M^{me} GRANDIER. — Oh! marquis, vous savez nos conventions. C'est dit. Voyons les paquets. Je vous ai donné une petite liste ce matin : nous avons d'abord trois petites boîtes...

Il remonte prendre les paquets qu'il a apportés et pendant qu'il les apporte à M^{me} Grandier. Lahirel entre.

SCÈNE V

LES MÊMES, LAHIREL

Louis introduit Lahirel.

LAHIREL. — Je ne vous dérange pas, chère madame?

M^{me} GRANDIER. — Pas du tout. Bonjour, Lahirel!

LAHIREL. — Bonjour, mon vieux!

LE MARQUIS, *furieux*. — Bonjour, bonjour.

Le marquis, encombré de paquets, veut lui donner la main et n'y arrive pas.

M^{me} GRANDIER. — Donnez, marquis, donnez donc. Vous permettez. Je vais vérifier si vous n'avez rien oublié.

LAHIREL. — Ah! c'est toi qui?...

LE MARQUIS. — Moi, pas du tout... pas du tout.

LAHIREL. — Qu'est-ce que tu deviens? On ne te voit plus au cercle.

LE MARQUIS. — Depuis quelque temps j'ai été pris... Grosses affaires... préoccupations politiques... La cause!

LAHIREL. — Ah!

M^{me} GRANDIER, *vérifiant un échantillon*. — Oh! marquis, je vous avais demandé de réassortir ce galon. Voilà la sixième fois que vous y allez. Ce n'est pas encore ça, c'est décourageant!

Lahirel pouffe.

LE MARQUIS. — On y repassera. (*A part.*) C'est très désagréable. (*A Lahirel.*) Je te disais donc que l'heure est grave... Monseigneur vient de m'écrire.

M^{me} GRANDIER. — Ah! les petits cheveux sont très bien, très bien... Marquis, mes compliments pour les petits cheveux...

LAHIREL. — Mes compliments pour les petits cheveux.

LE MARQUIS, *furieux*. — Oh! oh!

M^{me} GRANDIER. — Et la houpette, la petite houpette à poudre? Où est-elle?

LE MARQUIS. — Je l'ai oubliée.

M^{me} GRANDIER. — Vous avez oublié la houpette!

LAHIREL. — Tu as oublié la houpette!

LE MARQUIS. — J'ai oublié la houpette!

M^{me} GRANDIER. — Oh! c'était ce qu'il y avait de plus pressé! Oh! vraiment! Vous êtes bien gentil, mon ami, mais vrai, vous n'avez aucune tête.

LAHIREL. — Aucune.

M^{me} GRANDIER. — N'est-ce pas?

LE MARQUIS. — Mais...

LAHIREL. — C'est depuis sa rougeole. Ce pauvre garçon.

M^{me} GRANDIER. — Quand avez-vous eu la rougeole?

LE MARQUIS. — A six ans!

M^{me} GRANDIER. — Allons, je vais moi-même m'occuper des galons et de la houpette... parce que sans ça... Vous m'excusez, Lahirel?

LAHIREL. — Comment donc.

M^{me} GRANDIER, *sèchement*. — Au revoir, marquis!

Elle sort.

SCÈNE VI

LAHIREL, LE MARQUIS

LAHIREL. — Eh bien, mon vieux...

LE MARQUIS. — Quoi?

LAHIREL. — Eh bien, mon vieux, je vois qu'on a raison de te blaguer au cercle.

LE MARQUIS. — Au cercle, qu'est-ce qu'on dit au cercle?

LAHIREL. — Eh bien, on dit que tu t'imagines faire la cour à Miquette, et que tu te bornes à faire les courses de la mère...

LE MARQUIS. — Qui est-ce qui a dit ça?

LAHIREL. — Tous les camarades. Avoue toi-même que c'est ridicule de perdre sa... sa sixième jeunesse auprès d'une femme dont on n'est pas l'amant!

LE MARQUIS. — Alors, les camarades croient que je ne suis pas l'amant de Miquette? Eh bien, les camarades sont des imbéciles.

LAHIREL. — Mais je suis de leur avis.

LE MARQUIS. — Eh bien, toi aussi tu es un imbécile!

LAHIREL. — Hein! dis donc!

LE MARQUIS. — Alors, tu penses que je suis bon à mettre au garage, que je n'ai plus assez de branche, de chic et d'allure pour affoler une femme... que je ne peux être aimé, que je ne peux plus être trompé? Tu crois ça? tu crois ça?

LAHIREL. — Dame!

LE MARQUIS. — Tu crois que je suis, comme toi, un débris croulant?

LAHIREL. — Hein?

LE MARQUIS. — Une ruine lézardée... un pâle souvenir?

LAHIREL. — Ah! mais... Ah! mais!...

LE MARQUIS. — Et puis tiens, puisque tu veux absolument connaître ma pensée intime, tu es trop gros, tu me dégoûtes!

LAHIREL. — Aldebert!...

LE MARQUIS. — Va-t'en! va-t'en! ou je finirai par te dire des choses désagréables.

LAHIREL. — Je m'en vais, mais pas s'en t'avoir répondu par un mot à l'emporte-pièce... Tu n'es pas gentil!

Il sort furieux.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, seul, puis MIQUETTE

LE MARQUIS, *seul*. — Grossier personnage!

MIQUETTE. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE MARQUIS. — C'est cette brute de Lahirel que je viens de flanquer à la porte.

MIQUETTE. — Pourquoi?

LE MARQUIS. — Parce qu'il vous a gravement insultée.

MIQUETTE. — Moi? Qu'est-ce qu'il a dit?

LE MARQUIS. — Il s'est permis de dire que vous n'étiez pas ma maîtresse!

MIQUETTE. — Eh bien, c'est vrai!

LE MARQUIS. — Oui, c'est vrai, mais ce n'est que plus mal élevé d'oser me le dire... Aussi, je l'ai traité... Je suis furieux, furieux...

MIQUETTE. — Pourquoi?

LE MARQUIS. — Eh bien, parce que, jusqu'à présent, je me disais : tout Paris croit que... enfin que Miquette m'appelle Aldebert!... Eh bien, pas du tout... je me trompais... je suis furieux.

MIQUETTE. — Que vous êtes méchant. Vous savez bien que j'ai pour vous beaucoup d'amitié, beaucoup.

LE MARQUIS. — Oui, c'est bien ce qui m'embête! Je suis ridicule. Si vous me laissiez au moins un petit espoir.

MIQUETTE. — Mais je vous en laisse un, mon ami, aussi petit que vous voudrez.

LE MARQUIS. — Vrai?

MIQUETTE. — Mais oui, seulement, il faut que vous fassiez des excuses à Lahirel.

LE MARQUIS. — Jamais!

MIQUETTE. — Je vous en prie...

LE MARQUIS. — Avec plaisir.

MIQUETTE. — Ah! Et puis, j'ai à vous parler d'autre chose.

LE MARQUIS. — Quoi?

MIQUETTE. — Vous ne serez pas ici demain, n'est-ce pas?

LE MARQUIS. — Mais si.

MIQUETTE. — Non! Demain, il faut que vous soyez à Château-Thierry.

LE MARQUIS. — Ah!

MIQUETTE. — Il le faut!

LE MARQUIS. — Vous savez donc?

MIQUETTE. — Oui.

LE MARQUIS. — Comment?

MIQUETTE. — Par Mongrébin, qui nous a annoncé ce qui se passait là-bas demain.

LE MARQUIS. — Mais je n'ai pas besoin d'assister à cette cérémonie. J'ai télégraphié ce matin à mon neveu qu'on se passe de moi au contrat, que j'étais retenu ici par des rhumatismes très urgents.

MIQUETTE. — Elle est jolie, votre excuse.

LE MARQUIS. — C'est une excuse... Enfin, mon parti est pris, je n'irai pas.

MIQUETTE. — Si!

LE MARQUIS. — Non!

MIQUETTE. — Si!

LE MARQUIS. — Pourquoi?

MIQUETTE. — Parce que je le veux.

LE MARQUIS. — Mais...

MIQUETTE. — Je vous en prie...

LE MARQUIS. — Avec plaisir.

MIQUETTE. — Merci. Et maintenant, allez chez Lahirel.

LE MARQUIS. — J'y vais... (*Il prend son chapeau et remonte.*) Ah! Miquette,

si je rencontrais un sage, savez-vous ce qu'il me dirait, ce sage?

MIQUETTE. — Non!

LE MARQUIS. — Il me dirait : renonce à cette petite, vieil imbécile! Mais alors, moi, je lui flanquerais une paire de calottes, à ce sage, et il ne dirait plus rien du tout. Au revoir.

MIQUETTE. — Au revoir. (*Il sort. Miquette va au meuble où sont les lettres de Brion, les tire du tiroir, puis s'approche du bouquet et le respire longtemps.*) Toi, tu es un brave bouquet... ce n'est pas toi qui courrais après la fille d'un raffineur... Tu ne ferais pas ça, toi... Tu es un brave bouquet!...

Elle embrasse les fleurs.

SCÈNE VIII

MIQUETTE, URBAIN

URBAIN, *entre très troublé, mais s'efforçant de se donner l'air crâne. Miquette, l'apercevant, reste bouleversée et muette.* — C'est moi... madame... enfin... c'est moi... voilà... (*Miquette ne répond pas. Un temps. Urbain se raffermi.*) Je viens, madame, pour accomplir auprès de vous une mission dont j'ai été chargé... par moi-même et que j'ai acceptée... enfin, une mission...

MIQUETTE. — Je vous écoute, monsieur.

URBAIN. — Voilà... je viens, madame, vous réclamer mon oncle.

MIQUETTE. — Ah ça! c'est donc une manie, dans votre famille, de réclamer les gens qu'on ne vous a pas pris!

URBAIN. — Enfin, il faut que M. le marquis de La Tour-Mirande renonce à la vie qu'il mène ici, qu'il quitte Paris et qu'il revienne à Château-Thierry. Il y va de mon avenir.

MIQUETTE. — Ah!

URBAIN. — Oui, j'ai reçu une dépêche de mon oncle, m'avertissant qu'il n'assisterait pas au contrat, et qu'il était retenu ici par des rhumatismes urgents... La famille de ma fiancée, qui est très intelligente...

MIQUETTE. — Votre fiancée?

URBAIN. — Non, sa famille... a très bien compris que les rhumatismes urgents c'était vous.

MIQUETTE. — Vous êtes trop aimable.

URBAIN. — Alors, M. Mercadier a déclaré ne pouvoir donner sa fille au neveu d'un oncle qui mène une existence... une existence... surtout lorsque ce neveu est l'unique héritier de cet oncle. Bref, mon mariage ne pourra avoir lieu que le jour où cet état de choses aura cessé. Voilà pourquoi, madame, je viens vous demander de me rendre mon oncle. Mon bonheur en dépend, et c'est pour cela, vous le comprenez, n'est-ce pas... que je suis ému, très ému.

MIQUETTE. — Monsieur, je n'ai pas à rendre à votre oncle une liberté que je ne lui ai pas prise. M. le marquis de La Tour-Mirande n'est pour moi qu'un ami... Vous ne me croirez pas, sans doute.

URBAIN. — Si.

MIQUETTE. — Si facilement?

URBAIN. — Oui.

MIQUETTE. — Pourquoi?

URBAIN. — Parce que vous me le dites.

MIQUETTE. — Ah!... Mais je veux ajouter que M. le marquis a été pour moi si bon, si dévoué, que je ne puis penser à cette affection sans reconnaissance. Et c'est pour cela, vous le comprenez, n'est-ce pas?... que, moi aussi, je suis émue, très émue...

URBAIN. — Ah!

MIQUETTE. — Vous ne trouverez en moi, vous le voyez, aucun obstacle à vos projets. Au contraire.

URBAIN. — Je vous remercie, madame, et je suis heureux de voir que vous avez accueilli ma visite avec un calme qui, d'ailleurs, n'a d'égal que le mien.

MIQUETTE. — Et moi, je suis ravie de constater que le passé, qui nous a réunis un instant, n'a laissé aucune trace.

URBAIN. — Aucune, aucune...

MIQUETTE. — Aucune, aucune... Pour ma part, j'ai tout oublié.

URBAIN. — Moi aussi, j'ai tout oublié.

MIQUETTE. — J'ai oublié nos rencontres, Château-Thierry...

URBAIN. — J'ai oublié les dix paquets de tabac que je venais chercher tous les jours.

MIQUETTE. — J'ai oublié la carte postale...

URBAIN. — J'ai oublié le bouquet de marguerites...

MIQUETTE. — Vous le voyez, j'ai tout oublié!...

URBAIN. — Moi aussi, j'ai tout oublié... D'ailleurs, c'est bien naturel... Je



URBAIN. — PARCE QUE PIERRE-MARIE-AUGUSTIN BRION, C'EST MOI!...

suis heureux. ou plutôt je vais l'être... Dans quelques jours, je conduirai M^{me} Mercadier à la mairie, puis à l'église : on nous bénira, on nous unira, et nous serons mariés... Il n'en faut pas plus.

MIQUETTE, *très énervée*. — Et moi, je suis plus heureuse encore, car je n'ai plus à attendre mon bonheur. Je le possède depuis longtemps déjà.

URBAIN. — Ah! oui, en effet, je sais que vous avez eu de grands succès au théâtre.

URBAIN. — Quoi, vous aimez quelqu'un?

MIQUETTE. — J'en ai le droit, je pense.

URBAIN. — Quelqu'un qui vous aime?

MIQUETTE. — Follement!

URBAIN. — Oh!... Et il est?...

MIQUETTE. — Mon amant? Oui... et voilà son bouquet, et voilà ses lettres... Et ce n'est pas un fourbe comme vous, un menteur comme vous!

URBAIN, *avec défi*. — Allons donc!... Vous dites cela pour m'éprouver... mais



MIQUETTE. — Oh! OUI, TOUT LE TEMPS!

MIQUETTE. — Oh! ce n'est pas cela que je veux dire.

URBAIN. — Ah!

MIQUETTE. — Je veux parler d'un bonheur plus intime, du seul bonheur qui compte.

URBAIN. — Comment!... Mais vous m'avez dit tout à l'heure que mon oncle n'était pour vous qu'un ami...

MIQUETTE. — Il ne s'agit pas de votre oncle.

je vous défie bien de me dire son nom.

MIQUETTE. — Ah! c'est comme ça!... Eh bien, il s'appelle... il s'appelle Pierre-Marie-Augustin Brion.

URBAIN. — Hein?

MIQUETTE. — Et je suis sa maîtresse, entendez-vous?... sa maîtresse... sa maîtresse!...

URBAIN. — Ce n'est pas vrai.

MIQUETTE. — Pourquoi?

URBAIN. — Parce que Pierre-Marie-Augustin Brion, c'est moi!... (*Miquette le regarde avec effarement.*) C'est moi!

MIQUETTE, *très émue, après un silence*. — Alors, cette lettre. Qu'est-ce qu'il y a dedans?

URBAIN. — Il y a : « Mademoiselle, je vous aime. » (*Il tire un papier raturé de sa poche.*) Voilà le brouillon.

MIQUETTE. — C'était vous!... Mais alors, ce mariage?

URBAIN. — Que voulez-vous?... Je suis timide... je laisse aller les événements... J'espérais toujours qu'il surviendrait un incident heureux, que je me casserais la jambe... que mon beau-père serait arrêté... que ma fiancée tomberait malade... J'attendais, et puis rien n'est arrivé... Je n'ai pas eu de chance...

MIQUETTE. — En effet!...

URBAIN. — Mais, quand, hier, M. Mercadier m'a annoncé qu'il reculait le mariage, je lui ai dit : « Oh! merci! merci!... » Et je suis parti, et je suis accouru soi-disant pour réclamer mon oncle; mais, au fond, pour vous revoir, pour vous dire que je vous aime toujours.

MIQUETTE. — Et moi, je vous ai toujours aimé! Si je me suis sauvée, c'est parce que je vous croyais fiancé. C'était pour vous faire souffrir. C'était une preuve d'amour!

URBAIN. — Et moi, si j'ai accepté ce mariage, c'était pour me venger de vous. C'est aussi une preuve d'amour.

MIQUETTE. — Les preuves d'amour, ça consiste toujours à embêter les gens qu'on aime.

URBAIN. — Ah! Miquette, allons-nous être heureux! Nous nous marierons... et nous aurons des enfants.

MIQUETTE. — Oh! oui, tout le temps!

Elle se jette dans ses bras.

URBAIN. — Seulement, il y a ma fiancée...

MIQUETTE. — Et mon théâtre...

URBAIN. — Et mon oncle...

SCÈNE IX

LES MÊMES, PERINE

PÉRINE, *entrant*. — Mademoiselle, c'est M. Monchablon.

MIQUETTE. — A cette heure-ci?

PÉRINE. — Il dit que c'est pressé, très important.

MIQUETTE. — Alors, faites entrer.

URBAIN. — Il faut que je m'en aille?

MIQUETTE. — Un instant... Tenez, entrez dans le petit salon... Vous causerez avec Brion... Vous vous connaissez?

URBAIN. — Oh! oui, je l'aime beaucoup.

MIQUETTE. — Et moi donc!

Elle lui donne sa main à baiser. Urbain sort par la gauche.

SCÈNE X

MONCHABLON, MIQUETTE

MONCHABLON. — Bonjour, mon chou!

MIQUETTE. — Bonjour. Ah! je suis contente de vous voir. Je suis contente que vous soyez venu!

MONCHABLON. — Oui, j'arrive impromptu, sans préparations, mais il le faut bien, j'ai une chose très sérieuse à te dire.

MIQUETTE. — Et moi donc! Tout ce que vous pourrez me dire, c'est rien du tout à côté de ce que, moi, j'ai à vous apprendre.

MONCHABLON. — C'est à savoir.

MIQUETTE. — Flûte! Ecoutez-moi donc! Ecoutez-moi, mon bon vieux... Vous l'aimez votre petite Miquette?

MONCHABLON. — Si je t'aime. Tu es mon orgueil, tu vois que ce n'est pas rien.

MIQUETTE. — Ah! sûr! Eh bien, voilà. Il faut que vous sachiez! Il vient de me tomber sur la tête...

MONCHABLON. — Une tuile?

MIQUETTE. — Non, un pot de fleurs. Oh! ça ne m'a pas fait mal! Enfin, il m'arrive un grand bonheur, un bonheur si grand, qu'il me semble que je suis trop petite pour lui... Et alors, j'ai tant de plaisir de pouvoir vous le dire tout de suite, à vous, pendant que c'est tout neuf. Comme ça c'est gentil, nous ne serons encore que trois à le savoir : vous, moi et lui.

MONCHABLON. — Catastrophe! Tu es amoureuse!

MIQUETTE. — Comment l'avez-vous deviné?

MONCHABLON. — Quand une femme appelle un homme : lui, c'est cuit.

MIQUETTE. — Eh bien, oui, c'est vrai : j'aime! Vous entendez, vous comprenez. Autrefois, vous me reprochiez de ne pas bien savoir le dire, ce mot-là... Eh bien,

maintenant, écoutez comme je le dis bien : j'aime, j'aime, j'aime.

MONCHABLON. — Tu le dis trop bien, petite malheureuse ! Tu aimes, toi, comme une femme qui n'a rien à faire... Tu aimes ! A ton âge... Folie ! Retiens ceci. Une actrice ne doit pas avoir de cœur avant quarante ans. Sans ça, elle est fichue.

MIQUETTE. — Ah ! ce que ça m'est égal !

MONCHABLON. — Mais, heureusement,

Les mariages de théâtre ! Ah ! pitié ! Regarde Molière... et moi.

MIQUETTE. — Mais je le quitterai, votre théâtre !

MONCHABLON, *bouleversé*. — Qu'est-ce que tu dis ? Quitter le théâtre ? Tu sacrifierais ton avenir, tes succès, ta carrière, tout ?

MIQUETTE. — Tout, tout, tout ! C'est mon cadeau !

MONCHABLON. — Et tu gâcherais ta vie.



MIQUETTE. — ALORS, FAITES ENTRER.

Monchablon est là, et il ne te laissera pas te fourrer dans cette aventure.

MIQUETTE. — Rassurez-vous. Ce n'est pas une aventure.

MONCHABLON. — Quoi, alors ?

MIQUETTE. — Un mariage ! un vrai ! un beau !

MONCHABLON. — Un mariage ! Avoir ton talent et accepter cette panne-là !... Ah ! non ! Ça, c'est le bouquet ! Ainsi, voilà une femme qui peut mener la vie normale, la vie régulière, et qui pense à se marier ! ça, c'est la fin de tout. Est-ce que nous sommes faits pour ça, nous autres !

MIQUETTE. — De tout mon cœur.

MONCHABLON. — Et tu gâcherais la sienne !

MIQUETTE. — Quoi ?

MONCHABLON, *avec une émotion croissante*. — Ecoute, mon petit... écoute-moi bien. Ce n'est plus le vieil acteur qui te parle, le pauvre vieil acteur sans talent.

MIQUETTE. — Oh !

MONCHABLON. — Non, je n'ai pas de talent, ou plutôt j'en ai trop... ça revient au même, le public confond... Je vais te parler comme un homme qui t'aime bien, je vais te parler simplement, si je peux...

oui, enfin, simplement. Eh bien, il faut pas faire ça, ma petite, faut pas faire ça. D'abord, à cause de toi.

MIQUETTE. — Oh! moi, ça ne compte pas!

MONCHABLON. — Eh bien, à cause de lui, surtout à cause de lui!

MIQUETTE. — De lui?

MONCHABLON. — Tu auras beau lâcher le théâtre, vois-tu, ton mari restera un mari d'actrice. Les uns lui tourneront le dos, les autres le blagueront. On fera des mots : ce n'est pas lui qui te donnera son nom, c'est toi qui lui donneras le tien. Au bout de huit jours, tout Paris, qui a la manie des surnoms, l'appellera M. Miquette!

MIQUETTE. — M. Miquette... Oh! ça! je ne veux pas! je ne veux pas!

MONCHABLON. — Et je ne te parle pas des vilaines petites histoires qu'on racontera à propos du marquis!

MIQUETTE. — Oh! c'est abominable!

MONCHABLON. — On n'empêche pas l'oiseau de chanter!

MIQUETTE. — Tant pis.

MONCHABLON. — Non! non! pas tant pis! Non, mon chou, tu es une petite nature bien trop fière et bien trop jolie pour consentir à apporter en dot à ton mari les calomnies du public et les dettes de ta mère.

MIQUETTE. — Hein?

MONCHABLON. — Oui, les dettes de ta mère. Le mot est lâché. Et puis, d'ailleurs, c'était de cela que je venais te parler.

MIQUETTE. — Qu'est-ce que vous dites? Les dettes de maman?

MONCHABLON. — Toi, tu ne sais rien, mais on ne parle que de cela au théâtre. Elle s'est laissée bêtement embobiner par Franck Lourtier, le coulissier, tu sais, l'amant de la petite Ponette. Un garçon très parisien, très spirituel, et d'ailleurs très honorable en dehors de ses affaires. Il a engagé ta mère, qui ne se rend compte de rien, sur des valeurs de grands chemins, et, à la liquidation, qui a lieu jeudi, elle se trouvera devoir plus de quarante mille francs.

MIQUETTE, épouvantée. — Qui vous a dit cela, qui, qui?

MONCHABLON. — Le comptable de Lourtier, qui sort du Conservatoire, comme beaucoup de comptables d'ailleurs. Etait-il mauvais dans *Tartufe*, l'animal! Et je sais par lui que vous n'obtiendrez aucun délai.

MIQUETTE. — Mais alors, je deviens folle, moi, qu'est-ce qu'il faut faire?

MONCHABLON. — Je te connais... Tu n'iras pas demander de l'argent à ton jeune homme, n'est-ce pas?

MIQUETTE. — Oh! non, pas ça, pas ça, tout plutôt que ça!



MIQUETTE. — M. MIQUETTE... OH! ÇA, JE NE VEUX PAS! JE NE VEUX PAS!

MONCHABLON. — Alors, tu vois bien que ce n'est pas le moment de quitter le théâtre. Crois-moi, ma fille, il faut creuser un fossé, bousculer ta vie, ne plus regarder en arrière... la coupure franche, comme on dit chez nous.

MIQUETTE. — Oui... oui... C'est vrai... C'est vrai... M. Miquette. Oh! non jamais!

MONCHABLON, *il la prend dans ses bras.* — Ne pleure pas, je t'en prie, ne pleure pas. Dire que c'est moi qui te fais cette peine... A toi, mon œuvre, ma chère petite œuvre, ma plus belle création... la seule... Pleure pas... faut pas pleurer à la ville... Tout ça passera!... tout passe... Je sais bien : quand on est malheureux, on s'imagine qu'on a des chagrins tout neufs que personne n'a jamais eus, et que la vie les

fait exprès pour vous. C'est pas vrai. Les chagrins, vois-tu, c'est toujours des reprises... Allons, tu m'as compris, tu me pardonnes? Embrasse-moi, alors.

MIQUETTE. — Merci, mon vieux.

Elle lui serre la main et lui fait signe de sortir. Monchablon sort.

SCÈNE XI

MIQUETTE, puis PERINE

MIQUETTE, *reste un instant accablée, puis, faisant un grand effort, elle va vers la porte du salon où est Urbain. A mi-chemin elle s'arrête, sans force. Puis elle vient au petit bureau et se met à écrire. Elle sonne. Périne entre.* — Périne, quelle heure est-il?

PÉRINE. — Cinq heures et demie.

MIQUETTE, *d'une voix haletante.* — Bien!... Ecoute... Attends, voici une lettre, tu vas envoyer Louis à la gare de l'Est; sur le quai, il guettera M. Urbain qui partira pour Château-Thierry à six heures et demie, et il la lui remettra, au moment du départ du train... (*Elle donne la lettre.*) Pas avant... tu as bien compris?

PÉRINE. — Mais il est là, M. Urbain, dans le petit salon...

MIQUETTE. — Fais ce que je te dis.

PÉRINE. — Bien.

Périne sort. Miquette se lève, passe la main sur son front, se force à sourire et va ouvrir la porte de droite.

SCÈNE XII

MIQUETTE, URBAIN

MIQUETTE. — Eh bien, venez...

URBAIN, *entrant.* — Il est parti, ce monsieur?... Qu'est-ce qu'il voulait?

MIQUETTE. — Oh! rien!...

URBAIN. — Oh! ma petite Miquette!... (*Il lui tend les deux mains. Elle recule un peu.*) Je vous aime encore plus que tout à l'heure... Savez-vous ce que j'ai fait, en vous attendant?... Je me suis regardé dans la glace, et, quand j'ai pensé que c'était cette tête-là qui vous plaisait... ce garçon-là... Eh bien... vous allez peut-être penser que c'est bête... je me suis trouvé très beau...

MIQUETTE. — Non, ce n'est pas bête!... Ecoutez...

URBAIN. — Et puis, je me suis déjà occupé de nos affaires... J'ai écrit à M^{me} Mercadier...

MIQUETTE. — Comment?

URBAIN. — Dame, il faut bien la prévenir, la malheureuse... Et c'est très difficile d'annoncer à sa fiancée qu'on se marie... surtout quand ce n'est pas avec elle.

MIQUETTE. — Et qu'est-ce que vous lui avez dit?

URBAIN. — Quelque chose de très adroit... que vous étiez délicieuse... que je vous adorais... que, si elle vous voyait, elle vous aimerait aussi... et je lui ai envoyé l'assurance de mes sentiments les plus distingués. C'est bien, n'est-ce pas?

MIQUETTE. — Non, non, mon ami!... Ce n'est pas bien... Il ne faut pas écrire. Il faut aller vous-même à Château-Thierry.

URBAIN. — Pour rompre?

MIQUETTE. — Oui, pour rompre... A moins que quelque chose, en route, ne vous fasse changer d'idée. (*Urbain proteste.*) Est-ce qu'on sait jamais?... Vous prendrez le train de six heures et demie.

URBAIN. — Déjà!... Vous me renvoyez?... Vous ne m'aimez plus?... (*Miquette le regarde.*) Si!... Vous m'aimez encore!... Allons, j'obéis... Je vais prendre le train. Dans une heure, je verrai le passage à niveau, je dirai bonjour au garde-barrière... Il est toujours là avec son petit cornet... Pin, pin, pin!...

MIQUETTE. — Oui, oui...

URBAIN. — Le train passe comme autrefois, à la même heure... ch, ch, ch!...

MIQUETTE, *douloureusement.* — Le train est passé... Allons, partez, partez...

URBAIN, *remontant.* — Oui, je pars; seulement, quand je serai au coin de la rue là-bas, faites-moi un joli sourire, que je voie que vous êtes contente!...

MIQUETTE. — Je vous le promets.

URBAIN. — Alors, à demain!

MIQUETTE. — Oui, à demain.

Urbain sort. Miquette va à la fenêtre. Elle sourit, d'un pauvre sourire tout triste. Elle envoie un baiser de la main, puis elle fond en larmes.

PÉRINE, *entrant.* — Miquette, c'est M. le marquis qui revient. Il demande si tu es encore là?

MIQUETTE. — Oh! non... (*Se ravisant.*) Ah! si... si, qu'il vienne.

SCÈNE XIII

LE MARQUIS, MIQUETTE

LE MARQUIS. — C'est encore moi, je suis passé au cercle pour faire des excuses à Lahirel... Il n'y était pas, je lui ai laissé ma carte. C'est gentil, hein? Dites que je suis gentil.

MIQUETTE, *évitant de le regarder*. — Très gentil, asseyez-vous. (*Un long silence.*) Vous allez bien?

LE MARQUIS, *étonné*. — Très bien.

MIQUETTE. — Cela ne vous a pas dérangé, au moins, de venir?

LE MARQUIS. — Me déranger! Vous savez bien que ce qui me dérange, c'est de ne pas venir.

MIQUETTE, *gênée*. — Vraiment?... Et quel temps fait-il?

LE MARQUIS. — Mais... très beau.

MIQUETTE. — Ah! j'avais cru qu'il pleuvait...

LE MARQUIS. — Mais non... Il ne pleut pas.

MIQUETTE, *se décidant brusquement*. — Tant mieux... Aldebert...

LE MARQUIS. — Quoi! Quoi! Qu'est-ce que vous avez dit?

MIQUETTE. — J'ai dit : tant mieux, Aldebert.

LE MARQUIS, *stupéfait et ravi*. — Ce n'est pas possible... vous oubliez... vous oubliez qu'Aldebert, ça veut dire... enfin... ça veut dire... Aldebert!

MIQUETTE. — Non, mon ami, je n'ai pas oublié.

LE MARQUIS. — Vrai?... Mais alors... Oh! que je suis heureux! Je suis trop heureux! Vous m'avez appelé Aldebert! si gentiment, si simplement, comme ça, tout de suite, au bout de six mois. Ah! oui, je suis content! Que je suis content! Je vais pouvoir vous aimer, vous adorer, vous couvrir de perles, d'automobiles et de petits hôtels... Vous m'avez appelé Aldebert! Je suis fier, je suis heureux... Et vous aussi, ma petite Miquette, vous aussi?

Il lui prend les deux mains et l'attire près de lui.

MIQUETTE, *détournant les yeux*. — Oui...

LE MARQUIS, *avec force*. — Oui?

MIQUETTE, *faiblement*. — Oui...

Elle se contracte, éclate en sanglots et tombe sur son épaule.

LE MARQUIS. — Miquette!

Il se détache brusquement d'elle.

LE MARQUIS. — Allons! ça n'est pas très joli, ce que j'allais faire là! (*Miquette le regarde avec étonnement.*) Miquette, je vous demande pardon.

MIQUETTE. — Pardon?

LE MARQUIS. — Je vous demande pardon d'être une vieille bête...

MIQUETTE, *gentiment*. — Oh! non! pas vieille!

LE MARQUIS. — Oui... enfin une fichue bête... Six mois! J'ai été six mois avant de comprendre comment je vous aimais... Seulement voilà, je me croyais un monsieur chic, un joyeux viveur, un ancien préfet de l'Empire, enfin un vieux farceur... Et ce n'était pas vrai... je m'en aperçois en rougissant, je suis un brave homme — ne le dites pas. — Et c'est vous qui me forcez à l'avouer. Vous en faites de belles! Sacrée petite femme, va...

MIQUETTE, *très émue*. — Mon ami...

LE MARQUIS. — Dire que je ne comprends ça que depuis tout à l'heure, depuis que j'ai vu dans vos yeux...

MIQUETTE. — Ce que je pensais?

LE MARQUIS. — Non, ce que je pensais, moi.

MIQUETTE. — Eh bien, moi, j'ai su tout de suite comment je vous aimais. Ainsi, quand vous étiez simplement bon avec moi, je me disais : qu'il est gentil! Et puis, quand vous me faisiez la cour, j'étais gênée et je pensais : qu'il est embêtant! Voilà, je suis plus maligne que vous...

LE MARQUIS. — Ne vous vantez pas, ma petite. Dans les cœurs de vingt ans, ce n'est pas difficile de voir clair. Tandis que, dans les cœurs de mon âge, il y a toujours quelque chose d'un peu trouble. On ne s'y reconnaît pas toujours. Il faut une petite lumière... celle que j'ai trouvée tout à l'heure au fond de ces yeux-là.

MIQUETTE. — Embrassez-moi...

LE MARQUIS. — De tout mon cœur!

Il l'embrasse.

LE MARQUIS. — Et maintenant?

MIQUETTE. — Quoi?

LE MARQUIS. — Ça n'est pourtant pas

pour nous apercevoir de tout cela que vous m'avez reçu ?

MIQUETTE. — Hélas non !

LE MARQUIS. — Alors, pourquoi ?

MIQUETTE. — C'était pour des choses que je voulais vous dire... Mais maintenant je... je ne sais plus... je ne peux plus...

LE MARQUIS. — J'exige, moi, que vous me les disiez. Voyons, vous ne serez pas

vous avez joliment bien fait, puisque ça vous amusait. Ça vous a amusée ?

MIQUETTE. — Oh ! pas beaucoup.

LE MARQUIS. — Mais alors, pourquoi ?

MIQUETTE. — Il vaut mieux vous le dire... Ce n'est pas moi, mon ami... c'est maman. Oh ! dans une bonne intention.

LE MARQUIS. — Votre mère ! Ça ne m'étonne pas ! Elle est charmante, cette femme-là, dépensière, frivole, coquette.



LE MARQUIS. — J'EXIGE, MOI, QUE VOUS ME LES DISIEZ.

assez méchante pour me cacher vos peines. C'est un ennui ?

MIQUETTE. — Oui.

LE MARQUIS. — Pour une femme, pour toutes les femmes, depuis qu'il y a des hommes, il n'y a que deux sortes d'ennuis : les ennuis d'argent... Ce n'est pas ça ?

MIQUETTE, *bas*. — Si.

LE MARQUIS. — Ce n'est que ça ! Ouf ! Votre couturière ?

MIQUETTE. — Non... j'ai été entraînée... figurez-vous, j'ai joué à la Bourse... J'ai perdu. Je dois quarante mille francs à M. Lourtier. C'est abominable.

LE MARQUIS. — C'est délicieux ! Et

Elle a toutes les qualités qui vous manquent.

MIQUETTE. — Oh ! maintenant, elle sera raisonnable !

LE MARQUIS. — Tant pis !

MIQUETTE. — Alors, vous voudrez bien, vous serez assez bon pour nous prêter...

LE MARQUIS. — Allons, je vous en prie, ne vous occupez plus de ça.

MIQUETTE. — Ah ! mon ami, que je vous suis reconnaissante !

LE MARQUIS. — Nous sommes contents ?

MIQUETTE. — Oui...

LE MARQUIS. — Tout à fait ?

MIQUETTE, *hésitante*. — Tout à fait.
LE MARQUIS. — Miquette, il y a autre chose.

MIQUETTE. — Mais non. Quelle idée!

LE MARQUIS. — Il y a autre chose.

MIQUETTE. — Peut-être.

LE MARQUIS. — Vous voyez bien.

MIQUETTE. — Oui, mais ça ne regarde que moi.

LE MARQUIS. — Ah! Alors, ne dites rien, ce n'est pas la peine, je devine.

MIQUETTE. — Vous devinez?

LE MARQUIS. — Pardi, une peine de cœur, une peine d'amour. (*Miquette ne répond rien.*) C'est évident, parbleu. Ça crève les yeux. Une peine d'amour. Et d'ailleurs, c'est très naturel. Vous êtes jeune, vous, c'est de votre âge. J'aurais dû m'y attendre. C'est très naturel.

MIQUETTE. — Vous avez l'air fâché.

LE MARQUIS, *rageant*. — Moi, pourquoi aurais-je l'air fâché? Qu'est-ce que vous voulez bien que ça me fasse?

MIQUETTE. — Si, si! Je vous assure!

LE MARQUIS. — Eh bien, oui, vous avez raison, je suis furieux. Ça m'exaspère que vous aimiez quelqu'un... Quelqu'un que je ne connais pas.

MIQUETTE. — Eh bien, vous le connaissez!

LE MARQUIS. — Ah! Eh bien, c'est agréable. Alors, ça, c'est complet! Ah! je le connais? Eh bien, il ne manquait plus que ça!

MIQUETTE. — Mais, vous disiez tout à l'heure...

LE MARQUIS. — Je disais... Est-ce que je sais ce que je disais... Enfin, ce qui m'exaspère, c'est que vous aimiez quelqu'un que je n'ai pas choisi. J'aurais voulu vous le donner moi-même, le chercher pendant quelque temps... enfin, pendant une vingtaine d'années.

MIQUETTE. — Mon ami...

LE MARQUIS. — Et ce quelqu'un vous aime?

MIQUETTE. — Oui, mais ne craignez rien. Je lui ai dit adieu. Je ne le reverrai jamais... jamais...

LE MARQUIS, *furieux*. — Et vous croyez que je permettrai ça? Et pourquoi ne le reverriez-vous pas?

MIQUETTE. — Parce que je ne peux pas l'épouser. Si vous saviez son nom, vous seriez de mon avis.

LE MARQUIS. — Qui est-ce enfin?

MIQUETTE, *prenant brusquement son parti*. — C'est votre neveu.

LE MARQUIS. — Urbain! Ah! nom d'un chien!

MIQUETTE. — Vous voyez bien.

LE MARQUIS. — Ah! nom d'un chien, que je suis content!

MIQUETTE. — Comment!

LE MARQUIS. — Parbleu! Cet imbécile, c'est un peu de moi-même, c'est mon nom, c'est mon beau château, enfin c'est presque



LE MARQUIS. — URBAIN! AH! NOM D'UN CHIEN!

moi que vous épousez. C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux. Ah! que je suis content!

MIQUETTE. — Ah! vous êtes toujours content, vous; c'est odieux à la fin!

LE MARQUIS. — Oh! cet Urbain! Heureux les simples d'esprit! Ils ont le royaume des cieux. Et ça n'est rien! Ils ont les femmes!

Périne entre.

MIQUETTE. — Qu'est-ce que c'est?

PÉRINE. — C'est le gros de tout à l'heure qui revient. On lui a dit chez M. le marquis, que M. le marquis était ici.

LE MARQUIS. — C'est Lahirel ! Ah ! zut !
Qu'il s'en aille.

MIQUETTE. — Pas du tout. Vous
m'aviez promis de le recevoir. (*A la
bonne.*) Faites entrer ce monsieur.

Elle va pour sortir.

LE MARQUIS. — Oui, mais dites donc,
nous n'avons pas fini de causer tous les
deux.

MIQUETTE. — Faites-lui d'abord des
excuses.

LE MARQUIS. — Sacrée petite femme !

Miquette sort.

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, LAHIREL

LAHIREL, *l'air très pincé.* — J'ai
trouvé ta carte, j'arrive de chez toi.

LE MARQUIS. — Mon vieux, ne sois pas
pointu. Tu ne peux pas être pointu, tu
ne seras jamais pointu. Et d'ailleurs, je
te fais toutes mes
excuses.



LAHIREL. — JE NE REVIEU-
DRAIS PAS.

lauréat. Tout ça ne s'oublie pas. Je t'aime
bien, mon vieux.

LAHIREL. — Moi aussi.

LE MARQUIS. — D'ailleurs, si on ne
fichait pas des sottises aux gens qu'on
aime, à qui en ficherait-on ?

LAHIREL. — C'est vrai.

LE MARQUIS. — Alors, une bonne poi-
gnée de main ?

LAHIREL. — De tout mon cœur. (*Ils se
serrent la main.*) Et, maintenant que tout
est oublié, je tiens à te dire que c'est moi
qui avais tort.

LE MARQUIS. — En quoi ?

LAHIREL. — En te soutenant stupide-
ment que je ne croyais pas à ta liaison avec
Miquette.

LE MARQUIS. — Hein ?

LAHIREL. — Je suis tout à fait revenu
sur ma première opinion. Tu n'es pas un
gaillard à perdre ton temps auprès d'une
femme. Elle est ta maîtresse, c'est évi-
dent, et je t'en félicite, car elle est char-
mante.

LE MARQUIS, *se montant.* — Alors, tu
crois que je suis l'amant de cette petite ?

LAHIREL. — Mais, je n'en doute pas.
Je n'en doute plus. Et, la preuve, c'est
que je viens de le déclarer au cercle.

LE MARQUIS, *avec éclat.* — Eh bien, tu
es un joli saligaud !

LAHIREL. — Hein ?

LE MARQUIS. — Ainsi tu penses qu'à
mon âge, qu'à notre âge, avec tes soixante
ans, j'aurais pu commettre l'infamie de
séduire ce délicieux petit être, si loyal, si
honnête !

LAHIREL. — Mais, puisque...

LE MARQUIS. — Tu me prêtes une âme
aussi malpropre que la tienne, des senti-
ments aussi fangeux que les tiens.

LAHIREL. — C'est ça que tu appelles
me faire des excuses ?

LE MARQUIS. — Parfaitement ! Et je
ne suis pas fâché de te le dire en face !
Tu es un pignouf ! Un paltoquet !

LAHIREL. — Ah ! mais ! Ah ! mais !

LE MARQUIS. — Un pantin, un vieux
polisson, un sale individu !

LAHIREL. — Aldebert !

LE MARQUIS. — Et puis, je t'ai assez
vu. Fiche-moi le camp.

LAHIREL. — Mais...

LE MARQUIS. — Ouste !

Il le flanque à la porte.

LE MARQUIS, *seul.* — Ouf !

LAHIREL, *rentrant avec dignité.* — Je
tiens à te dire une chose. Il est inutile de
m'écrire pour me prier une seconde fois
de venir recevoir tes excuses. Je ne re-
viendrais pas.

Il sort.

LE MARQUIS, *seul.* — J'y compte bien.

SCÈNE XV

LE MARQUIS, MIQUETTE

MIQUETTE, *rentrant*. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MARQUIS. — Il y a que je viens de reflanquer à la porte cet imbécile de Lahirel.

MIQUETTE. — Encore ? Pourquoi ?

LE MARQUIS. — Parce qu'il vous a gravement offensée.

MIQUETTE. — Moi ?

LE MARQUIS. — Oui, vous... Il a osé dire que vous étiez...

MIQUETTE. — Votre maîtresse...

LE MARQUIS. — Oui.

MIQUETTE. — Oh ! Décidément, il n'a pas de chance, ce pauvre Lahirel. Et vous, vous avez eu tort de vous fâcher.

LE MARQUIS. — Comment ! J'ai eu tort ?

MIQUETTE. — Oui, parce que, ce que Lahirel croit, il a le droit de le croire, et tout le monde a le droit de le croire. Et, si ce n'était pas à votre sujet, ce serait au sujet d'un autre, de dix autres. Je ne pourrai m'en étonner, ni m'en fâcher. Et voilà pourquoi je ne peux pas épouser Urbain. Vous le savez maintenant...

LE MARQUIS, *exaspéré*. — Je ne sais qu'une chose, c'est qu'un homme comme moi ne plie pas devant l'opinion publique, c'est-à-dire devant l'opinion de vingt-cinq imbéciles ! Et même, cette fois-ci, il n'y en a que vingt-quatre, puisque je n'en suis pas. Je m'en moque de l'opinion publique.

MIQUETTE. — Moi aussi, je m'en moquerais, s'il n'était question que de moi, mais il s'agit d'un homme supérieur, d'un caractère admirable, d'une nature d'élite.

LE MARQUIS, *croquant qu'il s'agit de lui*. — Oh ! Je ne mérite pas...

MIQUETTE. — Mais ce n'est pas de vous que je parle, c'est d'Urbain.

LE MARQUIS. — Ah !

MIQUETTE. — Voyez-vous Urbain dans une situation gênée ?

LE MARQUIS. — Oui.

MIQUETTE. — Pouvez-vous un instant concevoir Urbain ridicule ?

LE MARQUIS. — Oui. Très bien.

MIQUETTE. — Et ce serait moi, qui l'aime de toutes mes forces et de tout mon cœur, qui l'exposerais à la moquerie, à l'humiliation ? C'est à cause de moi qu'on

l'appellerait : « Monsieur Miquette ! » Non, non ! Jamais... Jamais !...

LE MARQUIS, *furieux*. — Eh bien, et moi ?

MIQUETTE. — Vous ?...

LE MARQUIS. — Vous n'y pensez pas, à moi ! Vous êtes vraiment par trop égoïste à la fin. J'ai besoin d'être heureux, moi, c'est nécessaire à mon bonheur. Et j'ai besoin de vous. Je ne peux plus me passer de vous. Sacrebleu, je vous ai déjà perdue pour moi, je ne vous perdrai pas pour Urbain. J'en ai assez ! Quand je veux une chose, elle arrive. Vous ne me connaissez pas !

MIQUETTE. — Vous non plus, vous ne me connaissez pas. Je suis une femme d'une volonté stupéfiante !

LE MARQUIS. — Oh ! elle me prend mes mots ! Et moi, je vous dis que vous épouserez Urbain.

MIQUETTE. — Je ne l'épouserai pas.

LE MARQUIS. — Je le veux !

MIQUETTE. — Ça m'est égal.

LE MARQUIS. — Je vous l'ordonne !

MIQUETTE. — De quel droit ? C'est très gentil de m'aimer comme votre fille. J'en suis très touchée, je vous remercie. Mais vous n'êtes tout de même pas mon père, n'est-ce pas ? Et puis, j'en ai assez. Au revoir.

Elle se sauve à gauche.

LE MARQUIS. — Oh ! Quelle est embêtante ! Mais je vous ferai plier, ma petite !

MIQUETTE, *rentrant en scène*. — Moi !... Ah ? Ah ! Je vous en défie !

Elle sort en faisant claquer la porte.

SCÈNE XVI

LE MARQUIS, puis MADAME GRANDIER

LE MARQUIS. — Vous me défiez ! Elle me défie ! Moi ! Oh ! Je la materai, cette petite, ou j'y perdrai mon latin. Je n'en sais plus un mot, mais je le perdrai tout de même. (*Il bouscule les cartons et les paquets restés sur la table.*) On ne m'a jamais défié en vain. (*Il aperçoit M^{me} Grandier qui entre.*) Non, madame Grandier, on ne m'a jamais défié en vain.

M^{me} GRANDIER. — Qu'est-ce qu'il y a, marquis ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous avez bu ?

LE MARQUIS. — Ecoutez-moi, madame Grandier. Vous avez du bon sens, de l'énergie, du sang-froid.

M^{me} GRANDIER. — Certainement, qu'est-ce que vous voulez en faire ?

LE MARQUIS. — Eh bien, voilà. Urbain et Miquette se sont revus.

M^{me} GRANDIER. — Ah ! mon Dieu !

LE MARQUIS. — Ils s'adorent.

M^{me} GRANDIER. — Qu'est-ce que vous me dites-là ?

LE MARQUIS. — Et c'est Miquette qui refuse d'épouser Urbain.

M^{me} GRANDIER. — Mais, vous m'affolez... Miquette épouser Urbain... Est-ce que je ne rêve pas ? La tête me tourne... mes vapeurs... Des sels, vite, des sels !

Elle défaille. Le marquis la soutient.

LE MARQUIS. — Revenez à vous ! Nous n'avons pas de temps à perdre... Elle n'a aucun sang-froid, cette femme-là. Elle n'a aucun sang-froid, mais de beaux bras, sacrebleu, de beaux bras !...

Il lui caresse les bras.

M^{me} GRANDIER. — Ça va mieux !... Expliquez-vous ?... Mais, je vous en prie, ménagez une femme fragile. Soyez doux, très doux.

LE MARQUIS, *continuant à lui taper dans les mains*. — Voyons, c'est bien simple. Miquette refuse, à cause de cette brute de Lahirel.

M^{me} GRANDIER. — Lahirel ?

LE MARQUIS. — Tout ça à cause de l'opinion de vingt-quatre imbéciles.

M^{me} GRANDIER. — Imbéciles ?

LE MARQUIS. — Oui... c'est clair... C'est inouï ! Vous n'avez pas l'air de comprendre ?

M^{me} GRANDIER. — Si, si... je ne comprends rien du tout.

LE MARQUIS. — Enfin, voyons, je vous dis que je veux les marier, que Miquette ne veut pas. On n'a pas idée de préjugés pareils !

M^{me} GRANDIER. — Comment ! des préjugés !

LE MARQUIS. — Parfaitement ! Il n'y en a plus chez nous, de préjugés, ils sont passés de la noblesse dans la bourgeoisie et de la bourgeoisie dans le monde des théâtres. C'est admirable ! Ils sont tous chez Miquette, les préjugés ! Mais, sacrebleu ! j'aurai le dernier mot. Vous allez intervenir, madame Grandier. Vous êtes

sa mère, après tout. Et vous avez le droit de lui imposer ma volonté.

M^{me} GRANDIER. — Moi, évidemment... je suis touchée... très émue... Un pareil mariage !... Mais Miquette sait ce qu'elle veut, elle est seule juge, je ne peux pas.

LE MARQUIS. — Sacrebleu ! C'est fou ! Voyons, on n'a pas idée de faire le malheur de tout le monde par une obstination aussi absurde. Ce n'est pas vous qui feriez ça, madame Grandier !

M^{me} GRANDIER. — Moi ! Je ne suis pas Miquette !

LE MARQUIS. — Eh bien, mettez-vous à sa place. Supposez qu'Urbain vous aime, il vous demande votre main... Qu'est-ce que vous lui répondriez ?

M^{me} GRANDIER. — Je lui répondrais que... non ! Vraiment !... Entre nous, il y a une trop grande différence d'âge !

LE MARQUIS. — Mais ce n'est pas ça !... Tenez... simplifions... vous êtes à la place de Miquette, je me mets à la place d'Urbain.

M^{me} GRANDIER. — Ah ! oui, vous êtes Miquette et moi je suis Urbain.

LE MARQUIS. — Nom d'un chien ! Elle ne comprend rien, cette femme-là... Tenez, simplifions encore. Il n'est plus question de Miquette ni d'Urbain. Supposons qu'il s'agit de vous et de moi. Si je vous disais : « Madame Grandier, vous me plaisez infiniment, je vous plais beaucoup... Moi, le marquis de La Tour-Mirande, je vous demande votre main... nous vivrons très heureux et nous n'aurons pas du tout d'enfants... » Qu'est-ce que vous répondriez ?

M^{me} GRANDIER. — Mais...

LE MARQUIS. — Vous répondriez oui...

M^{me} GRANDIER. — Non ; je refuserais.

LE MARQUIS. — Oh ! mais, sacrebleu ! Ces femmes sont décidément d'une fierté intolérable !

M^{me} GRANDIER. — Ce n'est pas de la fierté, monsieur le marquis, c'est de l'honnêteté.

LE MARQUIS. — Refusé, moi ! Et pourquoi, je vous le demande ! Pourquoi ! Au nom de scrupules idiots ! Vous êtes une brave femme ! Parfaitement digne de nous. Vous valez beaucoup mieux que plusieurs de mes aïeules. Je ne parle pas de Marie-Victoire-Cyprienne, celle-là a couché avec le roi, c'est sacré. Mais il y en a d'autres... Fichtre ! Alors quoi ? Quelle raison avez-vous ? Vous êtes d'excellente famille...

M^{me} GRANDIER. — Ma belle-mère était née Pichon.

LE MARQUIS. — Pichon! C'est épantant!... sans compter que vous avez beaucoup d'allure, de branche, des bras superbes!

M^{me} GRANDIER. — Oh!...

LE MARQUIS. — Superbes, je les ai appréciés tout à l'heure.

M^{me} GRANDIER. — Mais, marquis, qu'est-ce que vous dites? Qu'est-ce que vous dites?

LE MARQUIS. — Je dis que vous feriez une figure magnifique à la Tour-Mirande! Je vous vois au coin de la cheminée, dans la grande bergère, sous le portrait en pied d'Hugues-Aldebert, dans cette robe-là...

M^{me} GRANDIER. — Dans cette robe-là?

LE MARQUIS. — Plus je vous regarde, plus vous me plaisez. Vous êtes charmante. Mais, sacrebleu, c'est que c'est parfaitement vrai ce que je vous dis là?

M^{me} GRANDIER. — Mais, alors?

LE MARQUIS. — Alors, pour être marquise, il ne vous manque plus que de m'épouser, de vous faire faire des cartes de visite et de vous brouiller avec des israélites.

M^{me} GRANDIER. — Je n'en connais pas.

LE MARQUIS. — Il faudra en connaître pour vous brouiller avec eux. Allons, madame Grandier, vous serez ma femme, je le veux.

M^{me} GRANDIER. — Votre femme, moi?

LE MARQUIS. — Et Miquette sera ma fille, et tout le monde sera heureux. Et, si vous hésitez encore, vous seriez un monstre, madame Grandier. Etes-vous un monstre?

M^{me} GRANDIER. — Non.

LE MARQUIS. — Alors, embrassez-moi, Herminie?

M^{me} GRANDIER, *se jetant dans les bras du marquis*. — Herminie! Vous m'avez rendu mon petit nom. Il y a quinze ans qu'il était perdu.

LE MARQUIS. — Et moi, vous m'avez rendu bien mieux que ça.

M^{me} GRANDIER. — Quoi donc?

LE MARQUIS. — Hier, j'étais trop jeune. Il y a une heure, j'étais trop vieux. Maintenant, j'ai mon âge.

M^{me} GRANDIER. — Ah! mon ami!

LE MARQUIS. — Herminie, appelez-moi Aldebert.

M^{me} GRANDIER, *baissant les yeux*. — Aldebert!...

LE MARQUIS. — Elle l'a très bien dit... Vous l'avez très bien dit.

M^{me} GRANDIER. — Je suis éblouie. Mon cerveau se vide d'idées...

LE MARQUIS. — C'est la race qui vient... Marquise!

M^{me} GRANDIER. — Marquise... Oh! quel malheur que mon pauvre mari ne soit pas là! Il prendrait part à ma joie!

LE MARQUIS, *l'embrassant*. — S'il était là, votre mari!... Je préfère d'ailleurs qu'il n'y soit pas, mais s'il était là, avec ses grandes connaissances agricoles et son expérience des forêts, il vous dirait : « Tu vas appeler Miquette, et lui ordonner d'épouser Urbain. »

M^{me} GRANDIER. — Bien, mon ami... (*Elle va à la porte et appelle :*) Miquette! Miquette!...

Le Marquis s'assied. M^{me} Grandier vient se placer debout à côté de lui.

SCÈNE XVII

LE MARQUIS, MIQUETTE, MADAME GRANDIER

Miquette entre.

MIQUETTE. — Qu'est-ce qu'il y a, maman?

M^{me} GRANDIER, *avec dignité*. — J'ai à te parler, Miquette.

MIQUETTE. — Quel air solennel! Qu'est-ce que vous avez, tous les deux?

M^{me} GRANDIER. — M. le marquis vient de m'apprendre que tu refusais d'épouser le comte Urbain, et je veux te dire, ma fille...

MIQUETTE. — Oh! maman, je t'en prie, mais ce n'est pas à toi de me donner des conseils!

M^{me} GRANDIER. — Oui, mon enfant, tu as raison... Mais, ce mariage, ce n'est pas moi qui l'exige, c'est ton père.

Elle désigne le marquis.

MIQUETTE, *stupéfaite*. — Mon père! Qu'est-ce que ça veut dire?

LE MARQUIS. — Cela veut dire, mon enfant, que votre mère vient de m'accorder sa main.

MIQUETTE. — Ce n'est pas possible!

M^{me} GRANDIER. — Non, mais c'est vrai.

MIQUETTE. — Eh bien, les Pichon...

LE MARQUIS. — C'est comme ça. Et, maintenant que tu es ma fille, j'ai le droit, je pense, de t'ordonner de devenir ma nièce!

MIQUETTE. — Ah! ça! Trop tard!

LE MARQUIS. — Comment, trop tard?

MIQUETTE. — Oui, j'ai écrit à Urbain que...

LE MARQUIS. — Que tu l'aimais! Il sera ici demain.

MIQUETTE. — Non, non... Que je ne l'aimais plus.

LE MARQUIS. — Bravo! Il sera ici ce soir.

MIQUETTE. — Oh! non! Je suis sûre que je ne le reverrai jamais!...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, URBAIN

LE MARQUIS. — En effet, le voilà!

Urbain entre. Il a les yeux rouges, son mouchoir à la main.

MIQUETTE. — Lui.

LE MARQUIS, *allant sur Urbain qui recule effaré jusqu'au fond de la pièce.* — Ah ça! mon petit, pour qui me prends-tu!

Alors, tu as cru que je te laisserais faire ce mariage scandaleux, que je te permettrais d'entrer dans une famille Mercadier?

URBAIN. — Moi!...

M^{me} GRANDIER, *très majestueuse.* — Une Mercadier... Quelle mésalliance!

LE MARQUIS. — Demande vite pardon à ta tante.

URBAIN. — Oh!

LE MARQUIS. — Et embrasse ta femme!

URBAIN, *se jetant dans les bras de Miquette et l'embrassant.* — Miquette!

MIQUETTE. — Urbain...

M^{me} GRANDIER. — Aldebert, je vous admire.

LE MARQUIS. — J'avais dit qu'il ne prendrait qu'une femme de mon choix, il la prend. J'avais dit qu'il ne ferait qu'un mariage d'argent, il le fait!

M^{me} GRANDIER. — Comment?

LE MARQUIS. — Bien sûr. Je le déshérite et je donne à Miquette cent mille livres de rentes! C'est un parti inespéré pour lui! (*A Miquette.*) Eh bien, Miquette, qu'est-ce que tu as à me répondre?

MIQUETTE. — Moi! Ce qu'aurait répondu Juliette! (*Imitant la voix de la poupée.*) Papa! (*Puis avec sa voix naturelle.*) Papa.

Elle lui saute au cou.



A GASTON CALMETTE

Hommage reconnaissant et dévoué

R. de F. G. A. de C.

LES
SENTIERS DE LA VERTU

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée au Théâtre des Nouveautés, le 7 décembre 1903.

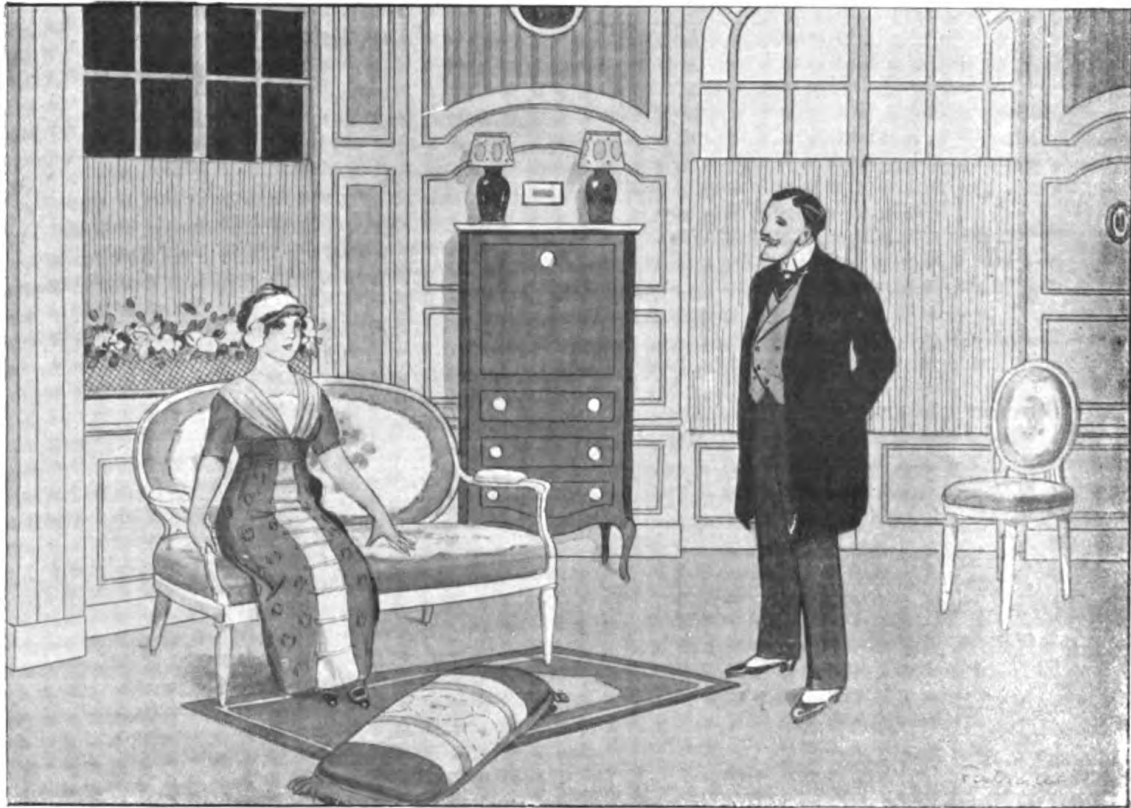
PERSONNAGES

M^{mes}

CECILE GERBIER.....	MARCELLE LENDER.
SIMONE.....	SUZANNE CARLIX.
GINETTE.....	BURKEL.
SUZANNE FANTIN.....	DENÈGE.
PHÉMIE.....	GENSE.

MM.

CHAUMETTE.....	NOBLET.
BARGELIN.....	TORIN.
GERBIER.....	LANDRIN.
CHEVRIÈRE.....	GORBY.
ESSEN.....	VICTOR HENRY.
BRION.....	LAURET.
DE LA MORINIÈRE.....	GAILLARD.
VARENNE.....	LORRAIN.
UN DOMESTIQUE.....	ROBIN.



CÉCILE. — Vous êtes encourageant !

ACTE PREMIER

Un salon très élégant, d'une élégance un peu parvenue.

SCÈNE PREMIÈRE

CECILE, GERBIER

Ils sortent de la salle à manger et entrent en scène en continuant une discussion commencée.

CÉCILE. — C'est votre dernier mot ?

GERBIER. — Oui.

CÉCILE. — Vous êtes odieux...

GERBIER. — C'est possible, mais je ne veux pas que vous vous exhibiez sur un coach à côté de ce Bargelin, même si c'est pour aller visiter vos patronages du Pecq. Bargelin est un garçon compromettant et dangereux.

CÉCILE. — Pas pour moi. D'ailleurs, il ne me plaît aucunement. C'est un homme sans mœurs et sans morale, mais très chic, très bien posé. Il est de votre cercle. Il est même, je crois, président de

la commission des fêtes. Il est reçu partout. Il a une situation unique.

GERBIER. — Qu'il doit à ses bonnes fortunes.

CÉCILE. — Oui, je sais. C'est un homme facile.

GERBIER. — Il me déplaît et je tiens à ce qu'il n'entre pas dans notre intimité.

CÉCILE. — Ni moi, certes. Je n'ai aucune sympathie pour ce genre d'homme. Vous ne craignez pas que j'en tombe amoureuse, n'est-ce pas ? Seriez-vous jaloux ?

GERBIER. — Jaloux ? Moi ?... Ma chère, vous oubliez qu'à Paris, quand on a plus de cent mille livres de rentes, on ne doute pas de sa femme.

CÉCILE. — Vous devriez bien aussi comprendre, mon cher, que je suis une femme inattaquable. Je me suis fait, dans le monde de la bienfaisance, une situation qui me met au-dessus de tout soupçon.

Ma vertu, je puis le dire, est connue et reconnue.

GERBIER. — Mais la vertu, c'est une qualité négative. Ça ne se voit pas. Ça ne se sait pas. Ça ne représente rien. On sait qu'une femme a un amant, on ne sait pas qu'une femme n'en a pas. Quand une femme se conduit mal, on ne peut pas la soupçonner de se conduire bien; tandis que lorsqu'elle se conduit bien, on peut la soupçonner de se conduire mal. La vertu, ça n'a aucune publicité. Prenons un exemple : on remarque qu'un homme a une chemise sale, on ne remarque pas qu'il a une chemise propre. C'est évident.

CÉCILE. — Vous êtes encourageant! Heureusement que la vertu se passe d'approbations. Je ne me soucie pas de la vôtre ; j'aime la vertu, avec tendresse, avec sincérité, c'est mon goût, ma vocation.

GERBIER. — Votre vice !

CÉCILE. — Presque, mes œuvres ont partout le plus vif succès.

GERBIER. — Vous en parlez comme d'une pièce.

CÉCILE. — J'ai le droit d'en être fière.

GERBIER. — Peuh! de la vanité.

CÉCILE. — Je vous engage à parler de vanité. Ce n'est pas moi qui aurais jamais eu l'idée de nous affubler d'un titre de comte du pape. Cette pensée ne pouvait venir qu'à vous dont le père a fait fortune dans les installations hydrothérapeutiques.

GERBIER. — Peuh ! La nécessité de mettre sur vos cartes « Madame la comtesse Gerbier » ne vous a pas paru si désagréable. Quant à moi, permettez-moi de vous dire que le titre que je porte et auquel je me suis habitué tout de suite, très simplement, je ne l'ai pas seulement acheté, je l'ai mérité.

CÉCILE. — En installant l'eau chaude dans les salles de bains du Vatican.

GERBIER. — J'ai d'ailleurs eu le tact, après cette commande aussi flatteuse pour moi que pour mon pays, de liquider ma maison et de me retirer des affaires.

CÉCILE. — Vous avez brisé votre carrière.

GERBIER. — Enfin, je crois avoir agi en gentilhomme.

CÉCILE. — Tenez : vous n'avez pas le sentiment du ridicule.

GERBIER, *se levant, exaspéré*. — Ridicule! Moi, ridicule! C'est à pouffer. C'est à-dire que je suis tout, sauf ridicule. Ma vie est toute de tact et de convenance. J'ai une très belle fortune et je la dépense

royalement. Je suis ce qu'on appelle un amateur éclairé, puisqu'en fait de meubles et de bibelots je n'achète que des choses très chères. Mon salon est recherché. On y cause de toutes choses et librement, sans que je manifeste jamais une opinion personnelle. D'ailleurs, pour plus de sûreté, je n'en ai pas. Je suis un des membres les plus écoutés du plus grand cercle de Paris. On m'estime pour la modération et la franchise de mes convictions. Je suis très loyalement réactionnaire, ce qui ne m'empêche pas d'être fermement républicain. Je respecte les lois de mon pays, tout en les considérant généralement comme stupides. En un mot, je réalise le type très rare de l'homme du monde intelligent.

CÉCILE. — Et c'est à ce titre que vous me défendez d'aller demain au Pecq ?

GERBIER. — En coach ? Absolument.

CÉCILE. — Il me sera alors impossible d'assister au comité de notre œuvre de la Neurasthénie populaire.

GERBIER. — Joli titre. Alors la neurasthénie est devenue populaire ?

CÉCILE. — Pourquoi le peuple n'y aurait-il pas droit ? Oh ! vous m'agacez ! D'ailleurs, il est deux heures et j'attends Suzanne Fantin qui a quelques conseils à me demander.

GERBIER. — C'est inouï ce qu'elle en consomme. Voilà une personne que vous ferez bien de semer. Une femme sans conduite... Le divorce même n'a pas pu la rendre sérieuse.

CÉCILE. — Suzanne est une pauvre fille. Elle n'a pas été heureuse dans la vie. Nous avons été au couvent ensemble ; elle se conduit mal, c'est vrai, mais quand elle avait onze ans, elle était exemplaire ! Je l'aime beaucoup. Il n'y a personne à qui j'aie donné autant de bons avis. Et je l'avoue, lorsque je parviens à empêcher une amie de faire une folie, une bêtise, j'ai presque autant de plaisir que si je la faisais moi-même.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. — M^{me} Fantin demande si madame peut la recevoir ?

CÉCILE. — Faites entrer.

GERBIER. — Je vous laisse. Morigénez votre pénitente, mais ne soyez pas trop convaincante ; si vous la ramenez tout à fait au bien, je crois qu'il vous manquerait quelque chose... Bonsoir !

CÉCILE. — Bonjour.

SCÈNE II

SUZANNE, CECILE

SUZANNE *entre et embrasse Cécile.* — Ma chérie...

CÉCILE. — Eh bien, qu'y a-t-il encore ? Tu n'as pas d'ennuis, au moins ?

SUZANNE, *baisant la tête.* — Non... au contraire.

CÉCILE. — Ah ! je comprends ! Petite malheureuse !... Encore !... Tu veux donc décidément donner raison à celles de mes amis qui me reprochent de te voir.

SUZANNE. — On te le reproche ? Ça ne m'étonne pas. On est si méchant dans le monde de la charité !

CÉCILE. — Et dire qu'au couvent c'est toi qu'on nous proposait en exemple à toutes ! Je ne te comprends pas...

SUZANNE. — C'est parce qu'il y a une chose que tu ne vois pas, que tu ne veux pas voir et qui me justifie et qui explique tout. C'est...

CÉCILE. — C'est ?

SUZANNE. — Eh bien... je suis amoureuse.

CÉCILE. — De qui ?

SUZANNE. — Mais de personne. C'est ce qu'il y a de terrible. Je suis amoureuse... Voilà.

CÉCILE. — Tu te moques de moi !

SUZANNE. — Tu ne comprends pas. Ça ne m'étonne pas. Il paraît que c'est très rare...

CÉCILE. — Allons donc, tu es tout simplement faible, légère, et ce sont les hommes qui t'ont perdue.

SUZANNE. — Mais pas du tout, je ne les aime pas, les hommes. Je les déteste. Ce que j'aime, ce n'est pas les hommes, c'est l'amour.

CÉCILE. — Ma pauvre Suzanne, ça revient au même.

SUZANNE. — Voilà le malheur. Ah ! plains-moi ! Je suis bien à plaindre. Je suis d'une faiblesse qui me dégoûte.

CÉCILE. — Mais, sapsristi, on résiste !

SUZANNE. — Tu en parles à ton aise. Résister, c'est toute une affaire. (*Cécile hausse les épaules.*) Je t'assure, c'est un don. Moi, je ne l'ai pas. Je fais tout ce que je peux, mais je ne peux pas. Je prends toujours fermement la résolution de ne rien accorder à un homme, mais alors ça m'énerve tellement que je lui cède tout de suite.

CÉCILE. — Ah ! c'est du propre ! tu mènes une jolie existence ! Et ce qui me vexe le plus, c'est que tu es plus pieuse que moi. C'est raide ! Ah ! tu peux pleurer !

SUZANNE. — Mais je regrette toujours mes fautes.

CÉCILE. — Il ne faut jamais regretter ses fautes. Ça les rappelle. C'est très dan-



SUZANNE. — MAIS JE REGRETTE TOUJOURS MES FAUTES.

gereux. Il faut les oublier. Dis-moi plutôt pourquoi tu es venue me voir.

SUZANNE. — On dirait que ça t'amuse ?

CÉCILE. — Non, ça me révolte, mais ça m'intéresse.

SUZANNE. — Eh bien, j'ai un conseil à te demander.

CÉCILE. — C'est-à-dire que tu es décidée à faire une bêtise ?

SUZANNE. — Oui, c'est ça.

CÉCILE. — Je t'en empêcherai bien, par exemple.

SUZANNE. — Tâche. Moi, je ne demande pas mieux.

CÉCILE. — De qui t'es-tu encore entichée ?

SUZANNE. — Eh bien, tu sais que mon oncle, M. Morier, chez qui j'habite depuis mon divorce, est notaire... ce qui l'oblige à avoir un premier clerc.

CÉCILE. — Ah ! le premier clerc ! Je sais, je sais. Tu me l'as déjà avoué, il y a deux ans. Alors, c'est un revenez-y ?

SUZANNE. — Non... enfin... si tu veux. Oh ! c'est un garçon de très bonne famille. Son père est décoré. Pauvre Jacques !

CÉCILE. — Comment, Jacques?... mais il s'appelait Gaston... Gaston Durieu, tu m'en as parlé avec assez d'ivresse ?

SUZANNE. — Non, non, Jacques, Jacques Bellay.

CÉCILE. — Mais, alors !...

SUZANNE. — Gaston, c'est l'ancien. Il n'est plus à l'étude. Il s'est marié en province avec une jeune fille délicieuse.

CÉCILE, *se levant*. — Petite malheureuse !... Alors, c'est un autre ?

SUZANNE. — Oui... mais enfin c'est toujours le premier clerc de l'étude !

CÉCILE. — Oh ! tu es épouvantable ! Voyons, qu'est-ce qu'il y a entre vous ? Où en es-tu ?

SUZANNE. — Eh bien, nous avons aujourd'hui notre premier rendez-vous.

CÉCILE. — Le premier ? Vrai ?

SUZANNE. — Oh ! je te le jure ! Le pauvre garçon ! Tous ces temps-ci, il n'a pas eu une heure de liberté...

CÉCILE. — Enfin, tu n'es pas encore sa maîtresse ?

SUZANNE. — Oh ! non... Mais moralement, c'est fait...

CÉCILE. — Tu n'iras pas à ce rendez-vous !

SUZANNE. — Oh ! ce ne serait pas honnête.

CÉCILE. — Oh !

SUZANNE. — Puisque j'ai promis...

CÉCILE. — Écoute, si tu ne me jures pas que tu vas renoncer à cette aventure, je ne te revois de ma vie.

SUZANNE. — Cécile !

CÉCILE. — Oh ! je suis décidée.

SUZANNE. — Oh ! c'est mal ce que tu veux me faire faire. Pauvre garçon ! Mon oncle est si content de lui.

CÉCILE. — Mais, petit chiffon, je ne

pourrai donc pas te faire comprendre qu'il n'y a de bonheur possible que dans la vie honnête et régulière !

SUZANNE. — Oh ! le bonheur, c'est trop pour moi. Je n'en demande pas tant.

CÉCILE. — Qu'est-ce que tu demandes, alors ?

SUZANNE, *gentiment*. — Des petites satisfactions...

CÉCILE. — Tais-toi et écoute-moi : je ne veux pas me mettre en avant, mais enfin, tu sais si j'aime la vertu, si je la pratique, si je la prêche...

SUZANNE. — Oh ! la vertu ! Je vais te dire, la vertu, ça me fait l'effet de la Bretagne. C'est beau, mais c'est triste.

CÉCILE. — Quelle bêtise ! Enfin, suis-je si rébarbative ? si austère ? si repoussante ? Est-ce que ma vertu m'empêche de m'amuser, d'aller à toutes les premières, d'avoir une jolie taille, d'être courtisée, aimée même ? Mais la vertu, ça n'empêche rien.

SUZANNE. — Vrai ?

CÉCILE. — Enfin, rien, rien d'intéressant.

SUZANNE. — C'est qu'il y a des choses qui ne t'intéressent pas et qui m'intéressent, moi...

Elle l'embrasse et pleurniche.

CÉCILE. — Tu pleures, tu te repens déjà. C'est bien.

SUZANNE. — Ce n'est pas ça. Je pense à ce pauvre Jacques.

CÉCILE. — Suzanne !

LE DOMESTIQUE, *entrant*. — Monsieur et madame Varenne.

SUZANNE. — Oh ! je me sauve. J'ai les yeux rouges. Je m'en vais par ta chambre.

Elle remonte.

CÉCILE. — Mais c'est promis.

SUZANNE. — Hélas ! c'est promis ! Adieu !

Elle sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, VARENNE, GINETTE

VARENNE. — Chère madame...

CÉCILE. — Bonjour, mes amis. Eh bien, vous avez reçu mon petit mot ? C'est entendu ? Vous venez nous rejoindre à Rocheplate dans trois semaines ?

GINETTE. — Avec joie ! Qui aurez-vous ?

CÉCILE. — Vous d'abord, puis Chevrrière. Dès qu'il aura fait sa cure à Royat, il viendra nous rejoindre avec sa fille, notre petite Simone.

GINETTE. — Elle est ravissante. Je l'ai aperçue tout à l'heure au mariage de Rachel Arnheim.

CÉCILE. — Je suis contente de vous réunir à Simone... Je l'aime tant. Depuis qu'elle a perdu sa mère je l'ai un peu adoptée.

GINETTE. — Elle ne se marie pas ?

CÉCILE. — Pas encore. Elle est trop jolie pour avoir une si grosse dot, ça la met dans une situation fausse. Et puis son père ne s'occupe guère d'elle ; sa danseuse lui laisse peu de loisirs.

VARENNE. — Storini ?

CÉCILE. — Oui... (*Elle prend une boîte de dragées sur la table.*) A propos, vous n'avez pas donné récemment le jour à un petit Marcel ?

GINETTE. — Je ne crois pas. (*A son mari.*) Est-ce que tu te rappelles ça, toi ?

VARENNE. — Ma foi non ! Pourquoi ?

CÉCILE. — Parce que je viens de recevoir cette boîte de dragées et je ne sais pas d'où elle me tombe. Les dragées sont d'ailleurs détestables. Enfin, tant pis. J'espère que vous vous amuserez à Rocheplate. Nous avons des voisins très agréables, Salomon Essen, le fils de la grosse maison de banque.

GINETTE. — Celui qui vient de se convertir ?

CÉCILE. — Et puis vous retrouverez aussi M. Clément Chaumette.

VARENNE. — L'ancien ministre ?

CÉCILE. — Oui. Il est député de notre arrondissement.

VARENNE. — Il a une très grosse situation politique, Chaumette ; il est très recherché dans les combinaisons ministérielles. Personne ne sait, comme lui, donner de l'insignifiance à une question. Beaucoup de talent.

GINETTE. — Et honnête ?

VARENNE. — Comme tout le monde.

CÉCILE. — N'en dites pas de mal. C'est un homme exquis, très fin et très sûr.

VARENNE. — Un adorateur à vous.

CÉCILE. — Croyez-vous ! Oh ! tout au plus un admirateur. Vous le verrez peut-être tout à l'heure. Il doit m'apporter des billets que je lui ai demandés pour la

conférence qu'il va faire sur « l'Équité en matière de persécution ».

VARENNE. — Vous comptez y aller ?

CÉCILE. — Non, mais c'était poli de lui demander des billets.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ESSEN

ESSEN. — Chère madame.

CÉCILE. — Tiens, bonjour, mon cher Essen ! Comment, vous n'êtes pas au mariage de la petite Arnheim ?

ESSEN. — Non, je n'ai aucune relation israélite. J'ai bien regretté, chère madame, de ne pas vous voir l'autre jour. C'était bien réussi.

CÉCILE. — Quoi donc ?

ESSEN. — Mon baptême. Vous savez ? J'ai été baptisé samedi.

VARENNE. — C'est vrai ! qui vous a tenu sur les fonts ?



ESSEN. — MAIS NON... POURQUOI ?



GINETTE. — IL PARAÎT QUE L'ÉGLISE ÉTAIT ADMIRABLEMENT DÉCORÉE.

ESSEN. — M^{me} la baronne d'Espalion.
 VARENNE. — Diable ! C'est une forte femme. Et quel était le parrain ?
 ESSEN. — Le petit comte de Valneyre.
 CÉCILE. — Mais il a sept ans.
 ESSEN. — Non, non, sept ans et demi.
 CÉCILE. — Et vous avez été sage ? Vous n'avez pas crié ? pas pleuré ?
 ESSEN. — Mais non... pourquoi ?
 CÉCILE. — Eh bien, parce que généralement, l'eau, le sel les enfants... mes compliments, vous êtes avancé, pour votre âge !
 GINETTE. — Il paraît que l'église était admirablement décorée.
 ESSEN. — Oui, c'était très bien. Je m'étais arrangé pour que mon baptême coïncidât avec un grand mariage. Ce qui m'a permis d'avoir des fleurs dans d'excellentes conditions. Mais j'ai eu un ennui. On craignait la pluie, et j'ai cru convenable de faire mettre une tente à cause

du nonce qui devait venir. J'ai eu un mécompte.

GINETTE. — Il n'est pas venu ?

ESSEN. — Si, il est venu, mais il n'a pas plu. Alors, la tente était inutile.

CÉCILE. — Le mariage en a profité, comme vous de ses fleurs.

ESSEN. — Ah ! non, par exemple. Je l'ai fait enlever avant. Elle m'avait coûté assez cher pour que je sois seul à en profiter. Enfin, ça a été très bien.

VARENNE. — Oui, vous avez eu l'avantage de pouvoir vous occuper de tout vous-même, ce que les autres nouveau-nés ne peuvent généralement pas faire.

ESSEN. — Oui, c'est ça.

GINETTE. — Mes compliments, mon cher Salomon.

ESSEN. — Je vous en prie, ne me donnez plus ce nom. Je m'appelle désormais Marcel.

CÉCILE. — Marcel ? Oh ! mais alors, c'est vous qui m'avez envoyé ça ?

ESSEN. — Oui, mes dragées.

GINETTE. — Elles sont délicieuses.

VARENNE. — D'ailleurs, la boîte vient de chez Boissier.

CÉCILE. — C'est vous le petit Marcel ! est-il gentil !

VARENNE et GINETTE. — C'est lui le petit Marcel !

ESSEN. — C'est moi le petit Marcel !

CÉCILE. — Merci, petit Marcel !

SCÈNE V

LES MÊMES, CHAUMETTE

CÉCILE. — Cher monsieur Chaumette, vous arrivez à propos. (*Elle offre des dragées.*) Encore une !

VARENNE. — Non !

GINETTE. — Non.

ESSEN. — Oh ! non !

CHAUMETTE. — Merci, madame. Cher ami... (*Poignées de main.*) Je vous apporte, madame, les billets que vous avez bien voulu me demander, et mon obole pour les petits bâtards.

GINETTE. — Permettez-moi, ma chère, d'y joindre la mienne.

Essen se lève et va regarder un tableau.

CÉCILE. — Merci, ma chérie, mais j'exige autre chose. Je veux vous enrôler

dans mes patronages. Nous ferons de vous une personne sérieuse.

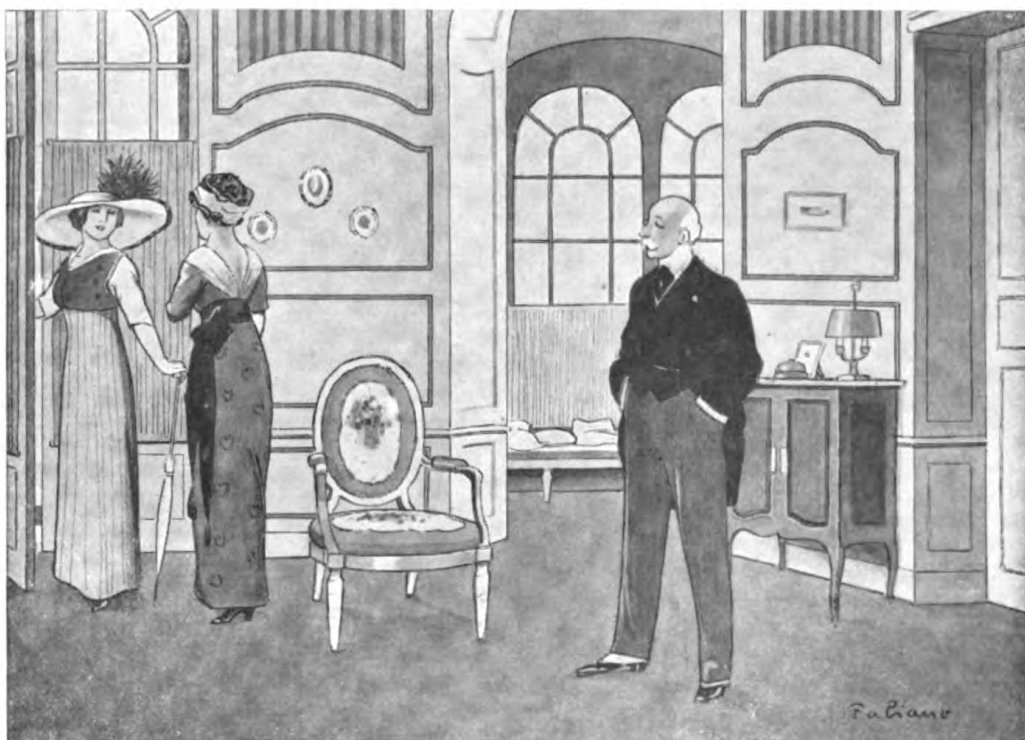
GINETTE. — Moi, sérieuse ? Ça me ferait trop rire, pas Jacquot ?

VARENNE. — Seigneur, préservez-moi d'une femme sérieuse !

CÉCILE. — Alors, vous vous méfiez de mes entreprises charitables ?

VARENNE. — Que voulez-vous, chère madame, la charité mondaine, c'est surtout d'elle qu'on peut dire que c'est l'argent des autres.

les parfumez comme vos dessous. Je suis sûr même que vous avez un parfum spécial pour chaque œuvre. L'iris est pour les pauvres honteux, l'amarillis du Japon pour les petits Chinois et vous réservez aux filles repenties le Jardin de mon curé. Vous ne vous rendez pas compte de ce que votre charité a de caressant, de voluptueux, presque de sensuel. Il faut offrir de jolis regards, des sourires, un peu de vous-même à des gens qui en voudraient beaucoup. Cet argent que vous



GINETTE. — ENTENDU, A TOUT A L'HEURE !

ESSEN. — Oh ! comme c'est juste !

CÉCILE. — Varenne, voilà un mot que je ne passerais pas à un autre qu'à vous.

CHAUMETTE. — Et puis, pour pratiquer vos vertus avec succès, il manque quelque chose à M^{me} Varenne.

CÉCILE. — Quoi donc ?

CHAUMETTE. — Elle n'est pas assez coquette.

CÉCILE. — Qu'est-ce que vous dites ?

CHAUMETTE. — Mais oui, il y a la coquetterie de la bienfaisance. Tenez, voyez plutôt votre dernière lettre de quête. J'en ai toujours une sur moi. Elle embaume un indéfinissable iris. Je suis sûr que vous

donnez aux pauvres, ce sont des mendiants qui vous le donnent à vous. Quand, derrière vos comptoirs, vous offrez si gentiment un tas de petites horreurs, funestes ouvrages de dames, innombrables écrans, honteux vide-poches, répugnants abat-jour, le tout décoré par des amateurs avec un mauvais goût très sûr, croyez-vous, madame, que ce soient ces infamies que vous vendez ? Mais non, c'est vous-même, c'est votre charme, c'est votre grâce, et comme vous êtes très honnête, vous en donnez d'autant plus que l'offrande est plus généreuse. Et voilà pourquoi Varenne est un sage de vouloir rester le seul pauvre de sa femme.

CÉCILE. — C'est un paradoxe charmant mais tout gratuit.

VARENNE. — Il plaira à Essen !

ESSEN. — Allez ! et ne quêtez plus, dit l'Écriture.

CHAUMETTE. — Il a juré, madame, de renoncer à Satan, à ses pompes et à vos œuvres.

ESSEN. — Au revoir, chère madame ; il faut que j'aille faire une visite à M^{me} votre belle-mère. Elle reçoit bien aujourd'hui ?

CÉCILE. — Oui, comme nous habitons la même maison, nous avons pris le même jour, c'est plus commode.

ESSEN. — Oui, cela fait toujours une économie de temps !

GINETTE. — Nous aussi, nous devons monter chez elle.

CÉCILE. — Promettez-moi au moins de revenir en descendant prendre le thé avec moi ?

GINETTE. — Entendu. A tout à l'heure !

Ils remontent.

SCÈNE VI

CECILE, CHAUMETTE

CHAUMETTE. — Quand partez-vous pour la Normandie ?

CÉCILE. — Dans une huitaine. Et vous ?

CHAUMETTE. — Ce soir. J'ai beaucoup à faire, là-bas, des tas de gens à voir... des comices déplorablement agricoles. Il faut même que je cause avec votre mari au sujet d'une affaire de chemins vicinaux.

CÉCILE. — Vous le trouverez dans son cabinet tout à l'heure.

CHAUMETTE. — Je pars sans regret, le pays me plaît. Votre voisinage l'embellit. Vous semez un peu de grâce le long des routes... Ça fait bien dans le paysage, j'y suis heureux, je m'y repose.

CÉCILE. — C'est hygiénique. L'hiver de Paris ne vous a pas trop éprouvé cette année ? J'ai entendu dire que vous étiez traîné tous les soirs au théâtre par une dame de fort mauvais ton. Comment pouvez-vous aimer des femmes pareilles ?

CHAUMETTE. — Que voulez-vous, chère madame, il ne faut pas les mépriser. C'est peu de chose, évidemment, mais elles ont

une conscience, un zèle... La façon de se donner vaut mieux que ce qu'on donne.

CÉCILE. — Oh !

CHAUMETTE. — Et puis enfin, si je m'en contente, ce n'est pas ma faute ni la leur... C'est la vôtre. Ah ! sapristi, oui, c'est bien la vôtre.

CÉCILE. — Voyons, Chaumette...

CHAUMETTE. — Oh ! je dis ça... pour mémoire. Je sais combien mes chances sont minimes de vous intéresser à moi. Je ne suis, en effet, ni orpheline, ni petite repentie, ni fille-mère. Je ne puis donc tenir dans votre vie qu'une toute petite place.

CÉCILE, *riant*. — Ne le prenez pas comme ça. Vous finiriez par m'attendrir : je suis la femme la plus charitable qui soit.

CHAUMETTE. — Ce n'est pas vrai. J'en ai connu une autre bien plus charitable que vous.

CÉCILE. — Ah !

CHAUMETTE. — Rassurez-vous, elle n'était pas de votre monde. Elle s'appelait modestement Rose Torchon et vivait avec simplicité dans un petit appartement de douze cents francs. Elle y dépensait des trésors de grâce, de tendresse et d'ingéniosité. Elle jetait l'amour par les fenêtres. Il suffisait qu'un homme témoignât quelque chagrin de sa résistance pour qu'elle s'en départît aussitôt. Car la bonne Rose n'était qu'une touchante incarnation de la Charité elle-même qui empruntait seulement de temps en temps pour se distraire la tenue de la Vérité, sa cousine.

CÉCILE. — Eh bien, vous avez un certain toupet de me comparer à votre demoiselle Torchon.

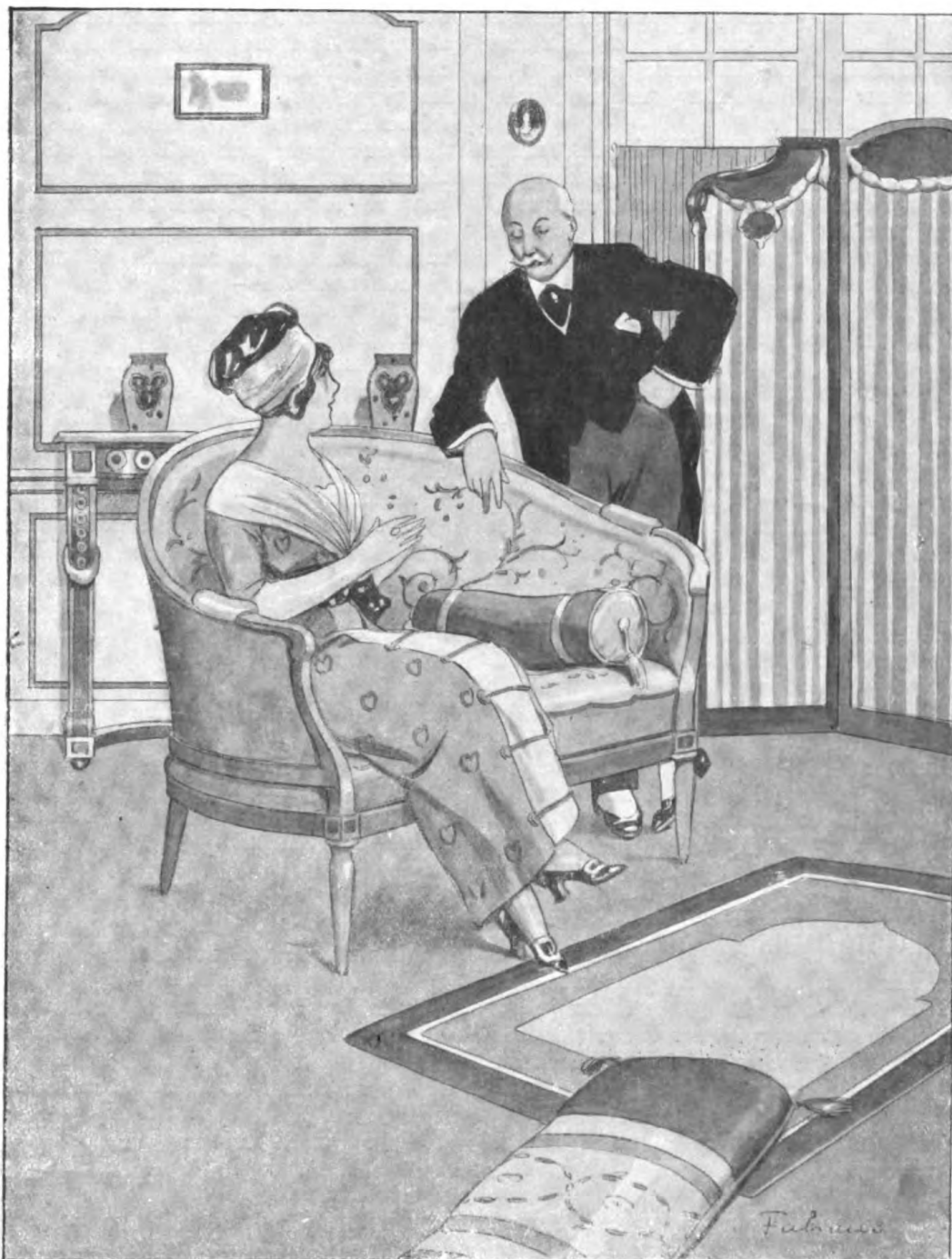
CHAUMETTE. — Je ne vous la compare pas du tout, car elle vous dépasse de beaucoup par la qualité de sa bienfaisance. Elle faisait une chose dont je doute que vous soyez jamais capable : elle payait de sa personne.

CÉCILE. — Mais vous êtes d'une impertinence...

CHAUMETTE. — Soit, je vous la sacrifie, cette bonne Rose ! Mais que pensez-vous de cette petite bergère des bords du Nil qui, pour partir en pèlerinage, offrit aux bateliers de payer son passage en leur abandonnant son petit corps ambré ?

CÉCILE. — Vous me racontez des histoires abominables !

CHAUMETTE. — Comment ! La petite bergère dont je vous parlais est aujourd'hui



CHAUMETTE. — TOUT SIMPLEMENT, CHÈRE MADAME, POUR VOUS MONTRER LES DANGERS DE LA CARRIÈRE QUE VOUS SUIVEZ.

d'hui vénérée sous le nom de Marie l'Égyptienne et je ne sais pas d'histoire plus touchante et plus exemplaire.

CÉCILE. — Mais enfin pourquoi me racontez-vous tout ça ?

CHAUMETTE. — Tout simplement, chère madame, pour vous montrer les dangers de la carrière que vous suivez et pour vous crier casse-cou.

CÉCILE. — Quoi ?

CHAUMETTE. — Mais parfaitement, les sentiers de la vertu, on n'a pas idée où ça peut mener une femme. Sapristi, il n'y a pas que les bonnes actions dans la vie, il y a les mauvaises qui ont leur intérêt : le bien, c'est très bien ; mais le mal... c'est bien mieux.

CÉCILE. — Oh !

CHAUMETTE. — Et puis laissez-moi vous le dire, ce que vous faites n'est pas loyal. Il faut avoir le physique de son emploi. Quand on veut être le devoir, il ne faut pas avoir la frimousse du péché. Quand on veut prêcher le renoncement, il ne faut pas être la tentation. Ça ne peut pas marcher comme ça. Ça finira mal. Ça finira très mal.

CÉCILE. — Alors ?

CHAUMETTE. — Alors, je ne désespère pas tout à fait, j'attendrai mon heure... ou plutôt la vôtre.

CÉCILE. — Enfin, vous n'admettez pas que j'aie la volonté de me bien conduire ?

CHAUMETTE. — Vous bien conduire... Vous bien conduire... Vous vous imaginez qu'il n'y a que vous qui vous conduisiez bien. Moi aussi, je me suis bien conduit... très souvent. Quelquefois je me suis bien conduit par intérêt, par amour-propre. D'autres fois, je me suis bien conduit par négligence, par roserie, par hygiène. Enfin, très souvent, je me suis bien conduit. D'ailleurs, je l'ai presque toujours regretté après, mais il était trop tard.

CÉCILE. — Il n'y a pas à discuter ! Vous ne voulez pas comprendre ce que c'est qu'une honnête femme.

CHAUMETTE. — Mais je le comprends mieux que vous. Je les connais, les honnêtes femmes, j'en ai eu plusieurs pour maîtresses...

CÉCILE. — Ah ! Et le monde continuait à les considérer comme honnêtes ?

CHAUMETTE. — Parfaitement. Elles n'ont pas perdu pour ça une miette de considération. Elles tenaient compte de l'opinion du monde. Mais vous ne savez

donc pas que le monde ne demande qu'une chose, de l'adresse, une respectable hypocrisie et surtout pas de scandale, comme les gouvernements ne veulent pas d'histoires. Et vous qui tenez à la considération du monde plus qu'à tout, car vous y tenez plus qu'à tout, vous ne comprenez pas ça. Ça vous jouera un mauvais tour.

CÉCILE. — En tout cas, ce n'est pas vous qui me le jouerez !

CHAUMETTE. — Oh ! moi... Qu'est-ce que je vous demande, moi... ? De m'aimer... à peine.

CÉCILE. — Vous savez bien que j'ai pour vous beaucoup d'amitié.

CHAUMETTE. — Mais l'amitié, ce n'est que la moitié de ce que je veux. L'amitié et l'amour, c'est le jour et la nuit...

CÉCILE. — Quoi ?

CHAUMETTE. — Si vous voulez me remettre dans la bonne route, l'amitié suffira pour le jour... Le jour, je serai exemplaire, gentil, le bon Toto ! Mais la nuit... Pensez-vous à ce que je serai la nuit ? C'est effrayant...

CÉCILE. — Mon ami, ne soyez pas trop exigeant. Je vous assure que je vous donne tout ce que je peux vous donner... et même un peu plus... Et puis, au fait, je puis bien vous le dire, puisque je suis sûre de moi : Je vous aime...

CHAUMETTE. — Hein ?

CÉCILE. — ... Beaucoup !

CHAUMETTE. — Zut !

CÉCILE. — Et vous n'êtes pas content ? Mais c'est incroyable ! Qu'est-ce que vous avez donc tous ?

CHAUMETTE. — Pourquoi tous ?

CÉCILE. — Parce que tout à l'heure, j'ai reçu une amie aussi déraisonnable que vous. C'est inouï cette manie de ne penser qu'à l'amour. Je n'y pense pas, moi, je vous le jure !

CHAUMETTE. — Pauvre femme...

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. — M^{lle} Chevière.

CÉCILE. — Ma fileule ! Faites-la entrer. Ça va me faire du bien de causer avec elle. En voilà une, tenez, que l'amour ne préoccupe guère !

SIMONE, *entrant*. — Bonjour, marraine ! Bonjour, monsieur Chaumette !

CHAUMETTE. — Bonjour, mademoiselle Simone. — Je vous laisse. (*A Cécile.*) Je vais régler avec votre mari nos petites affaires locales. A tout à l'heure...

Il sort.

SCÈNE VII

SIMONE, CECILE

SIMONE. — Marraine, ma petite marraine, que je suis heureuse de vous voir, laissez-moi vous embrasser bien fort...

CÉCILE. — Embrasse-moi, ma chérie. Comme tu parais gaie!

SIMONE, *lugubre*. — Oui, je parais très gaie, n'est-ce pas?

CÉCILE. — Comme tu dis ça!

SIMONE. — C'est que je ne le suis pas, petite marraine. Oh! mais pas du tout... Je pense à mourir.

CÉCILE. — Comment donc? Raconte-moi ça!

SIMONE. — La preuve, c'est que je n'irai pas au bal ce soir, et qu'avant-hier au lieu de mettre ma robe rose qui me va très bien, j'ai mis ma robe bleue qui me va très mal. Vous voyez bien que je ne tiens plus à la vie.

CÉCILE. — Non! Et tu as dit ça à ton père?

SIMONE. — Oh! non, papa n'est pas assez sérieux pour comprendre ça. Je l'aime bien. C'est un grand enfant. Je le gêne tant que je peux, mais il y a bien des choses qu'il n'est pas d'âge à savoir; alors, je les lui cache.

CÉCILE. — Voyez-vous ça!

SIMONE. — Et puis il est trop amoureux pour s'intéresser beaucoup à moi.

CÉCILE. — Et de qui, mon Dieu?

SIMONE. — Mais de vous d'abord. Figurez-vous que l'autre jour, j'entre dans son cabinet et je l'aperçois qui marchait de long en large (*Elle l'imité.*) les mains derrière le dos; il mâchait son cigare, il donnait des coups de pied dans le tapis. Et, allez donc! Et, allez donc! Il était tout rouge. De temps en temps, il s'arrêtait devant la glace, il retroussait sa moustache et il se redressait d'un air vainqueur. Il était drôle, drôle! Tout à coup, il s'est jeté furieusement sur son canapé en disant : « Nom de nom, cette sacrée Cécile, il n'y aura donc jamais moyen de la décrocher! »

CÉCILE. — Simone!

SIMONE. — Vous pensez bien que je n'ai pas compris, ma petite marraine, mais je me suis mise à rire si fort que j'ai

été obligée de me sauver à toutes jambes pour qu'il ne m'entende pas.

Elle rit aux éclats.

CÉCILE. — Quelle petite toquée tu fais!

SIMONE. — Mais, voyez-vous, malgré tout ça, ma petite marraine, vous ne m'empêcherez pas de vouloir mourir...



CÉCILE. — COMME TU DIS ÇA!

oui, je mourrai si je n'obtiens pas ce que je veux!

CÉCILE. — Et la cause de ce grand chagrin?

SIMONE. — Je vais vous le dire, ma petite marraine, j'aime. Voilà. C'est court, mais c'est terrible. J'aime d'un amour définitif.

CÉCILE. — Toi aussi! Oh! ça devient assommant à la fin! Et qui aimes-tu? Qui?

SIMONE. — Ah!... voilà. Malheureusement, je suis bien mal tombée.

CÉCILE. — Hein? tu m'effrayes.

SIMONE. — J'aime M. Raymond Bargin.

CÉCILE. — Bargelin! C'est une idée impossible.

SIMONE. — Oui, c'est une idée impossible, mais qui m'est venue tout naturellement.

CÉCILE. — Comment ça?

SIMONE. — Au bal chez les Vaugenel, je l'ai vu. Il avait un succès fou! Il avait l'air si épanoui, si content! J'ai senti tout de suite qu'il n'était pas excessivement fort. Je lui ai rivé trois clous en cinq minutes, ça m'a donné de la sympathie pour lui. J'ai demandé des renseignements à Françoise, une de mes amies qui sait toujours des tas de potins par le catéchisme de persévérance, et j'ai appris que c'était le séducteur à la mode. J'ai été remplie de fierté. Alors, moi, une petite fille de rien du tout, j'avais remis à sa place un pareil monsieur! J'ai senti que je l'aimais un peu. Françoise a ajouté : « N'y pense pas, ma fille, ce garçon-là n'est pas pour notre nez. » — « Pas pour notre nez, me suis-je dit, pourquoi donc qu'il ne serait pas pour notre nez? » Le lendemain, je l'ai trouvé au bal des Baigemont, j'ai attendu qu'il vienne m'inviter; il n'est pas venu. J'étais furieuse, alors, c'est moi qui ai été l'inviter. Il m'a répondu avec un sourire... oh! un sourire idiot : « Excusez-moi, mademoiselle, mais je n'ai plus une seule valse de libre. » Ça y était! Je l'aimais! Je l'aime, et si je ne l'épouse pas, je mourrai ou, en tout cas, je n'irai pas aux bains de mer cette année.

CÉCILE. — Voyons, voyons, ma petite Monette.

SIMONE. — Alors, je suis venue vous trouver, ma petite marraine, pour que vous m'aidiez. Il faut que vous le voyiez, que vous lui parliez, vous si bonne, si charitable, si jolie, il vous écouterait. Oh! je vous en prie, tâchez de me le décrocher, comme dit papa.

CÉCILE. — Mais tu l'aimes donc vraiment?

SIMONE. — Si vous en doutez, ma chère marraine, je n'ai plus qu'à me retirer.

CÉCILE. — Eh bien, non, ma petite, je n'en doute pas.

SIMONE. — Alors, il n'y a pas de temps à perdre. Papa et moi, nous partons après-demain pour Royat. M. Bargelin va à Trouville : si vous ne le voyez pas avant, tout peut être perdu. Voyez-le, voyez-le : il faut que vous le voyiez.

CÉCILE. — Eh bien, oui, je le verrai, je te le promets.

SIMONE. — Quand cela? Vous êtes si prise par vos œuvres... D'abord, j'en suis une.

CÉCILE. — C'est vrai. Eh bien, je vais écrire à Bargelin en le priant de passer me voir cet après-midi. (*Elle s'installe à son secrétaire et écrit un mot.*) J'ai justement à lui dire que je n'irai pas sur son coach.

SIMONE. — Donnez, donnez-moi la lettre, je la porterai moi-même. C'est à deux pas.

CÉCILE. — Seulement, je te prévient, ma chérie. Avant tout, je veux voir un peu ce que c'est que ton monsieur, l'étudier, l'observer. Je le connais à peine, et je ne pousserai les choses que si je suis bien sûre qu'il peut faire ton bonheur.

Elle lui donne la lettre.

SIMONE, brandissant la lettre. — Et maintenant à nous deux, monsieur Raymond Bargelin. Nous verrons bien si toute votre vie, vous n'aurez pas une valse de libre! Au revoir, ma petite marraine chérie.

Elle remonte.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHEVRIÈRE puis GINETTE, VARENNE et CHAUMETTE.

CHEVRIÈRE. — Tiens, Simone! Où vas-tu?

SIMONE. — Papa, d'où viens-tu?

CHEVRIÈRE. — Impertinente petite fille!

SIMONE. — Scélérat de petit père! (*Bas à Cécile.*) Surtout pas un mot à papa. (*Appelant.*) Fraülein!

Elle sort. On apporte le thé.

CÉCILE. — Elle est gentille. Il faut la marier.

CHEVRIÈRE. — Je ne demande pas mieux, mais pas à un godelureau qui l'épousera pour mon argent!... Je veux un gendre qui ait une occupation... Je n'ai pas envie de le rencontrer chez toutes les grues.

CÉCILE. — Vous y allez donc?

CHEVRIÈRE. — Non, mais je n'ai pas envie de l'y rencontrer. C'est d'ailleurs la seule chose que j'exige du mari de Simone, car je ne tiens pas à la fortune.

CÉCILE. — Mais ce n'est pas une condition absolue.

CHEVRIÈRE. — Oh! absolue!

CÉCILE. — Ah!...

Les Varenne rentrent.

GINETTE. — Nous voilà! nous n'avons pas été longs! Bonjour, monsieur Chevreière. Mes compliments. Nous étions à l'Opéra hier, M^{lle} Storini a été exquise.

VARENNE. — Oui, vous êtes très en progrès.

GINETTE. — Vous avez dansé le pizzicato de Sylvia avec une grâce...

CHEVRIÈRE. — Vous êtes trop aimable! Mais je ne suis pas content d'elle, elle trompe son amant.

CÉCILE. — Je croyais que vous étiez résigné!

CHEVRIÈRE. — Mais il ne s'agit pas de moi! Je parle de son petit ami, vous savez, d'Esteuil. Il est très gentil. Elle le rend jaloux de tout le monde, même de moi... ce pauvre petit.

GINETTE. — Vous êtes très chic, monsieur Chevreière.

CÉCILE. — Mais si vous n'y tenez pas plus que ça, pourquoi ne la quittez-vous pas?

CHEVRIÈRE. — Oh! ça ferait trop de peine à sa mère. Et puis une rupture ferait du bruit, un petit scandale. J'ai une fille à marier.

CÉCILE. — Vous avez raison.

CHAUMETTE, *entrant*. — Bonjour Chevreière.

CÉCILE. — Thé ou porto?

CHAUMETTE. — Porto. Je quitte votre mari, chère madame, il est admirable; il s'occupe de la question des pommes avec une curiosité! Il me rappelle Adam.

CÉCILE, à *Chaumette*. — Dites-moi, mon cher ami, vous qui connaissez tout le monde, que pensez-vous de M. Bargelin?

CHAUMETTE. — Hé! Hé!

CHEVRIÈRE. — Oh! Oh!

VARENNE. — Hum! Hum!

GINETTE. — Ah! ah!

CÉCILE. — Etes-vous bêtes!

CHAUMETTE. — Ça vous intéresse?

CÉCILE. — Beaucoup.

VARENNE. — Vous, la vertu même?

CHEVRIÈRE. — Eh bien, c'est un homme qui a toutes les femmes.

CÉCILE. — Tous les hommes en sont jaloux.

VARENNE. — Moi, j'en meurs.

CHEVRIÈRE. — L'autre soir, au cercle,

il m'a raconté son aventure avec la petite Ribère. Elle avait juré qu'elle ne lui céderait que le jour où il aurait fait la conquête de ses deux belles-sœurs.

CHAUMETTE. — Elle a l'esprit de famille.

CHEVRIÈRE. — Eh bien, dans la semaine, ça y a été. Il est épatant!

CHAUMETTE. — C'est un très bon garçon. Et si je ne craignais de m'élever à des considérations bien générales pour un tel particulier, je vous dirais qu'il répond à un besoin. Il est le héros de roman d'une époque où il n'y a plus de roman. Il démocratise le personnage du séducteur, accaparé jusqu'ici par une classe favorisée. Il marque clairement que, même en matière de galanterie, il n'y a plus de privilèges. C'est le Richelieu de la bourgeoisie, le pe-



CHEVRIÈRE. — IMPERTINENTE PETITE FILLE!



CHAUMETTE. — JE QUITTE VOTRE MARI, CHÈRE MADAME.

tit Lovelace des familles. En un mot, il réalise exactement le don Juan qui convient au règne de M. Loubet.

CÉCILE. — Je le déplore, mais je le reconnais, il a une situation unique.

GINETTE. — Et pourquoi ? Car enfin, il n'est pas très beau.

CÉCILE. — Il n'est pas très riche.

VARENNE. — Il n'est pas très intelligent. Qu'est-ce qu'il a ?

CHEVRIÈRE. — Le prestige.

CÉCILE. — Mais comment ? Depuis quand ?

CHEVRIÈRE. — Depuis le wagon.

CÉCILE. — Qu'est-ce que c'est ?

CHEVRIÈRE. — Comment, vous ne savez pas l'histoire ?

CÉCILE. — Mais non, je le connais depuis très peu de temps.

CHAUMETTE. — Eh bien, voilà. Raymond Bargelin, fils de Bargelin, honorable négociant lyonnais, venait de sortir de l'École commerciale et se destinait à reprendre le fonds paternel, lorsqu'un jour, dans un wagon à couloir, il vit brusquement s'ouvrir la porte du compartiment et se trouva seul en face d'une dame opulente, impétueuse et congestionnée. Ayant dépassé l'âge d'inspirer des passions, elle ne les ressentait que plus vigoureusement. Bargelin ne faisait pas attention à la grosse dame. La grosse dame fit attention à Bargelin. Elle le trouva bien portant et désira lui témoigner immédiatement toute la satisfaction qu'elle en éprouvait. Elle commença par lui lancer des regards, puis des gestes. Bargelin crut tout d'abord à un accès de folie, mais un certain esprit de suite dans les intentions de la grosse dame lui fit comprendre qu'elle n'était que trop raisonnable. Alors, il ne songea plus qu'au salut. Il pensa à tirer la sonnette d'alarme, mais il réfléchit que les voyageurs qui tirent la sonnette d'alarme sans motif suffisant sont passibles d'une amende de seize à deux mille francs et d'un emprisonnement d'un jour à trois mois. Le motif ne lui parut pas suffisant, il comprit alors que rien ne pourrait détourner le cours des événements. Il posa modestement son chapeau dans le filet, tira le petit store bleu de la lampe, murmura : « Fatalité », et s'abandonna à sa destinée. Lorsqu'il revint à lui, le train stoppait. En un tour de main, il reprit son chapeau dans le filet, il délivra la lumière de la lampe et murmura : « Nom de Dieu. » On entra en gare ; des orphéons entonnaient un hymne national. Un fonctionnaire galonné, ouvrant la portière, s'inclina profondément et s'adressant à la grosse dame : « Votre Majesté est arrivée. » Avec un sourire empreint à la fois de dignité et de reconnaissance, elle se tourna vers Bargelin et lui dit : « Au revoir, marquis ! » Et un instant plus tard notre ami apprit qu'il venait de combler les vœux momentanés de la reine des Baléares.

Tout le monde rit.

CHEVRIÈRE. — Il est étonnant, cet animal-là.

CÉCILE. — Oh ! je ne pourrai plus jamais le regarder sans rire.

CHAUMETTE. — L'histoire fut répandue.

CÉCILE. — Par qui ?

CHAUMETTE. — Par lui. Les journaux

la racontèrent. Huit jours après, Bargelin était célèbre ; son règne commençait. Il fut aimé d'abord par curiosité, puis par snobisme, puis par habitude. Sa carrière était faite. Vous savez le reste.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BARGELIN, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. — M. Raymond Bargelin.

Mouvement.

BARGELIN, *entrant*. — Chère madame... (*Bas et avec fatuité.*) J'ai reçu votre mot, je suis venu tout de suite.

Il lui baise la main. Poignées de mains.

CÉCILE. — Oui, j'ai à vous parler.

BARGELIN. — Parfaitement.

CHAUMETTE, *à Cécile*. — Chère madame, je profite de cette entrée sensationnelle pour m'enfuir.

CÉCILE. — Déjà ?

CHAUMETTE. — Oui. Je vois que ce n'est pas encore pour aujourd'hui.

CÉCILE. — Quoi ?

CHAUMETTE. — Votre châtiment. Ça viendra. Je vous assure. On n'est plus irréprochable. Ça ne se fait plus. Ce n'est pas convenable et ça n'est pas pratique. Vous vous ferez mal juger. Au revoir, Cécile l'Égyptienne.

Il lui baise la main.

CÉCILE. — Vous êtes un monstre.

CHAUMETTE. — Mais non, c'est vous. Pauvre femme...

Il sort.

SCÈNE X

CÉCILE, BARGELIN, CHEVRIÈRE, LES VARENNE

CÉCILE, *redescendant*. — Nous parlions de vous, monsieur Bargelin.

GINETTE. — Ah ! oui, on en a dit des choses !

BARGELIN. — Je suis sûr qu'on n'en a pas dit de mal.

CÉCILE. — M. Chaumette nous racontait vos débuts. Ils sont glorieux. Ah !

vous êtes un homme intrépide. Comment n'avez-vous pas résisté à cette reine de sleeping-car ?

BARGELIN. — Comment aurais-je pu lui résister ? Elle ne comprenait pas un mot de français.

GINETTE. — Alors...

BARGELIN. — Mais je vous en prie, ne parlons plus de ça. C'est vieux. C'est historique. Passons.

CÉCILE. — Il est vrai que depuis, vos innombrables succès...

BARGELIN. — Mais pas du tout, madame, pas innombrables. J'en sais le compte exactement.

GINETTE. — Oh ! dites ! dites !

CÉCILE. — Oui, dites !

BARGELIN. — Non... j'aime mieux ne pas vous le dire... parce que c'est fou !

CHEVRIÈRE. — C'est bien simple... Il a toutes les femmes.

BARGELIN. — Mais non, mais non, n'exagérez pas, je ne les ai pas toutes. J'en ai beaucoup, j'ai la plupart. Mais enfin, je ne les ai pas toutes, je ne peux pas prendre des femmes quelconques, des femmes dont je ne connais pas le mari ou l'amant. Je suis un homme du monde.

VARENNE. — C'est clair.

CÉCILE, *à Ginette, en riant*. — Il est admirable. (*Un domestique entre et lui parle bas.*) Oh ! excusez-moi, messieurs, quelqu'un me demande pour une chose tout à fait sérieuse... C'est l'affaire de quelques minutes... (*Bas à Ginette.*) C'est ma couturière.

Elle remonte.

GINETTE. — Attends-moi, Jacquot.

Elles sortent.

SCÈNE XI

BARGELIN, CHEVRIÈRE, VARENNE

VARENNE, *frappant sur l'épaule de Bargelin*. — Bargelin, je vous aime. Vous m'allez. Vous avez un gros charme et aussi un petit bon sens. Allez-y, suivez votre voie, poussez votre pointe, ne perdez pas de temps ! Les modes changent. L'année prochaine peut-être qu'on ne vous portera plus du tout.

CHEVRIÈRE. — Bargelin ! Allons donc ! Il est éternel.

BARGELIN. — Mais non, vous avez tort. Ne me gobez pas tant que ça... Moi, je ne me gobe pas, je vous assure. Je sais très bien que je ne suis pas éblouissant. Je ne suis pas mal. J'ai de l'esprit, au cercle, ce n'est pas ma faute. Aussi je ne me vante de rien, je constate. J'ai une belle série. J'abats tout le temps. Jamais une bûche. C'est la veine.

CHEVRIÈRE. — Il arrive toujours au bon moment.

BARGELIN. — Parbleu! Le bon moment, c'est celui où j'arrive.

CHEVRIÈRE. — Il a toutes les chances ; ainsi moi, j'ai beau afficher mes petites amies, ça ne se sait pas, tandis que Bargelin, dès qu'il a une femme, on le sait, on en parle. Comment le sait-on ?

BARGELIN. — Parce que je le dis.

CHEVRIÈRE. — Il est étonnant !

BARGELIN. — Non pas que je sois indiscret, mais je suis sincère.

VARENNE. — Ecoutez, Bargelin, il faut que vous nous révéliez votre procédé !

BARGELIN. — Mais je n'en ai pas !

CHEVRIÈRE. — Il n'en a pas besoin ! Il refuse du monde.

VARENNE. — Enfin, vous avez bien une marche, un guide-âne ? Initiez-nous. Je vous en prie.

BARGELIN. — Mon Dieu ! J'ai tout simplement autant de cordes à mon arc qu'il y a de genres de femmes. Il n'y en a guère plus de trois.

VARENNE. — Trois cordes, mais ce n'est plus un arc, c'est une guitare...

CHEVRIÈRE. — Détaillez ! détaillez !

BARGELIN. — Non, ça me gêne. Moi, au fond, j'ai des coins de timidité charmants.

VARENNE. — Allons, dites vos manières et n'en faites pas.

BARGELIN. — Eh bien, voilà. C'est bien simple. Les trois quarts des femmes sont des petites rosses. La seule chose qui les amuse c'est d'embêter leur prochaine. Il ne faut pas leur donner l'impression qu'elles vous prennent, mais qu'elles vous prennent à quelqu'un.

VARENNE. — Voilà la première corde.

CHEVRIÈRE. — C'est la grosse ficelle... la jalousie. Bien usé.

BARGELIN. — Oui, c'est le petit train-train... Oh ! c'est bien facile. On murmure à l'oreille de la petite rosse : « J'ai en ce moment une maîtresse adorable ! » Elle est très excitée. « Ah ! vraiment, qui est-ce ? — Une de vos amies intimes. » Le coup est porté, l'affaire en train. Et dans les huit

jours la petite rosse cesse d'être rosse au moins pour une heure, pour un monsieur et pour une fois !

CHEVRIÈRE. — Et ça réussit ?

BARGELIN. — Ça donne environ du 60 pour 100.

CHEVRIÈRE. — Et le reste, alors, ce sont des honnêtes femmes ?

BARGELIN. — Non, ce ne sont pas des honnêtes femmes, ce sont des femmes de la deuxième catégorie.

CHEVRIÈRE. — C'est-à-dire ?

BARGELIN. — Des romanesques, des femmes d'imagination. Je flanque pour elles du piment dans mon azur.

VARENNE. — Deuxième corde.

BARGELIN. — Elles ont la curiosité des abîmes, je leur tends un petit fossé.

VARENNE. — 6, rue Saint-Florentin.

CHEVRIÈRE. — Ça doit donner 30 pour 100.

BARGELIN. — A peu près. Mais en ce moment ça augmente un peu.

CHEVRIÈRE. — Et les dix dernières ?

BARGELIN. — C'est le troisième genre : les sentimentales, les pudiques, celles qui se donnent en fermant les yeux pour ne pas assister à leur chute.

VARENNE. — Bien joli sentiment !

BARGELIN. — Ce sont les langoureuses, les musiciennes. Pour leur plaire, il faut ouvrir son cœur, en tirer au bon moment une mandoline et un clair de lune, et leur promettre qu'on n'a pas l'électricité. La question lumière a une immense importance dans la chute.

VARENNE. — Ah ! n'éclairez jamais une femme qui tombe !

BARGELIN. — Ces femmes-là, ce sont d'ailleurs les moins amusantes ! Il faut leur dire des choses impossibles...

CHEVRIÈRE. — Quoi ?

BARGELIN. — Il faut leur dire qu'on les aime... c'est très ennuyeux !

CHEVRIÈRE. — Enfin, il y a pourtant des femmes inaccessibles.

BARGELIN. — Oh, ça ! citez-m'en une !

VARENNE. — Citez-lui-en une.

CHEVRIÈRE. — Eh bien, parbleu, je ne sais pas, moi... Mais... Tenez, sans aller plus loin, Cécile, Cécile Gerbier, voilà une femme sans défaillances.

VARENNE. — Vous ne le savez que trop.

CHEVRIÈRE. — Parfaitement, je ne le sais que trop. Elle n'est certainement pas dans votre répertoire, celle-là.

BARGELIN. — Non !

VARENNE. — Est-ce bien sûr ?

BARGELIN. — Voyons, je vous le dirais.
 VARENNE. — Parbleu!
 CHEVRIÈRE. — Vous voyez bien.
 BARGELIN, *avec un clin d'œil*. — Oui, je vois...
 VARENNE. — Hein?
 CHEVRIÈRE. — Quoi?
 BARGELIN. — Rien. Vous avez raison, c'est une inaccessible!
 CHEVRIÈRE. — Croyez-moi, ne vous emballez pas sur Cécile! la vertu même! Une femme à qui j'ai fait la cour pendant cinq ans pour le roi de Prusse.
 BARGELIN. — Ah! vous avez... Ça devient intéressant...
 VARENNE. — Prenez garde, Bargelin. Ce serait une grosse bêtise de votre part. Soyez prudent! Vous plaisez par la vitesse acquise. Un seul échec vous ficherait par terre. Une fois le charme rompu, rien ne va plus.
 BARGELIN. — Ne craignez rien.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GINETTE, CECILE

GINETTE. — Jacquot, sauvons-nous, nous sommes en retard.
 CÉCILE, *à Varenne*. — Au revoir, cher ami.
 VARENNE. — Au revoir, la vertu même.
 GINETTE, *sortant*. — Au revoir, Bargelin. Dites donc, il faudra penser à moi un de ces jours?
 VARENNE. — Oui, vous finiriez par me vexer.
 CHEVRIÈRE. — Cinq heures, fichtre! J'ai un rendez-vous avec Gailhard.

Poignées de main. Ils sortent.

SCÈNE XIII

BARGELIN, CECILE

CÉCILE. — Monsieur Bargelin, je suis ravie de vous voir.
 BARGELIN. — Chère madame, trop aimable. Vous m'avez écrit d'ailleurs un mot exquis... je dirai même... exquis!
 CÉCILE. — Je suis curieuse de vous mieux connaître.

BARGELIN. — Ah! ah! eh bien, moi aussi. (*À part.*) Ça va, ça va.
 CÉCILE. — En vérité, cher monsieur, j'ai scrupule à vous enlever un moment à vos victimes. Vous devez être follement occupé.
 BARGELIN. — Pas mal, en ce moment surtout.
 CÉCILE. — Oui, la fin de saison, il y a des soldes.
 BARGELIN. — Des tas... des tas...
 CÉCILE. — Vous êtes un grand amateur d'amour.
 BARGELIN. — Qu'est-ce que vous dites? d'amour? Jamais de la vie. J'ai horreur de l'amour. Ce que j'aime, ce sont les femmes.
 CÉCILE. — C'est la même chose.
 BARGELIN. — Pas du tout. Ça n'a aucun rapport. C'est presque le contraire. Les femmes, c'est gentil, ça sautille, ça passe, ça change, ça amuse, ça ne préoccupe pas. Tandis que l'amour, ça grogne, ça pleure, ça obsède. Oh! la la, ne me parlez pas de ça.
 CÉCILE. — Et ça vous réussit?
 BARGELIN. — Mais certainement. Les femmes sont très fières d'être préférées à l'amour.
 CÉCILE. — Oh! oh! Vous raisonnez donc votre petite affaire?
 BARGELIN. — Moi? Dieu m'en garde!... Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, chère madame, je ne suis pas très intelligent.
 CÉCILE, *riant*. — Oh! oh!
 BARGELIN, *à part*. — Ça va, ça va. (*Haut.*) Non, madame, je ne suis pas très intelligent et je m'en félicite. Si j'étais très intelligent, je n'aurais aucun succès auprès des femmes. Elles ont horreur de ça.
 CÉCILE. — En tout cas, vous êtes très sympathique.
 BARGELIN, *à part*. — Ça va, ça va... (*Haut.*) J'ai en ce moment une maîtresse... Eh bien, eh bien!
 CÉCILE. — Heureux Bargelin!
 BARGELIN. — Ça vous intrigue... Vous aussi vous avez envie de savoir son nom.
 CÉCILE. — Moi!
 BARGELIN. — Si, si. Vous avez envie de savoir son nom. C'est toujours comme ça!
 CÉCILE. — Hein?
 BARGELIN. — Je veux dire qu'au fond vous êtes un tout petit peu rosse!
 CÉCILE. — Moi?

BARGELIN. — Mais n'insistez pas. Je ne vous dirai pas son nom.

CÉCILE. — Je l'espère bien.

BARGELIN. — Non, non, n'espérez rien. Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est une de vos amies.

CÉCILE. — Ah!

BARGELIN. — Intimes. Une de vos amies intimes!

CÉCILE. — Ah!

seille de réparer sa faute en l'aimant beaucoup.

BARGELIN, *désorienté*. — Il n'est pas question de ça. Voyons donc, voyons donc. Quelle drôle de femme vous êtes!

CÉCILE, *riant*. — Et vous, vous êtes bien amusant. C'est curieux, vous êtes le genre d'homme qui devrait m'être le plus odieux, mais je ne peux pas me défendre d'une faiblesse pour vous.



BARGELIN. — CHÈRE MADAME, TROP AIMABLE.

BARGELIN. — Et puisque ça ne suffit pas... j'ajouterai que je ne la quitterais pas pour un empire. Là!

CÉCILE. — Pourquoi la quitteriez-vous? Vous auriez grand tort. Elle doit beaucoup vous aimer. Il ne faut jamais faire de peine à une femme. Ce serait très mal.

BARGELIN. — Allons, allons, qu'est-ce que c'est que tout ça? Vous me donnez des conseils à présent?

CÉCILE. — Parfaitement. Je vous con-

BARGELIN, *à part*. — Ah! ça va, ça va. (*Haut*.) Au fond! je vois que vous me comprenez très bien. Eh bien, moi aussi, je vous comprends très bien. Je vais vous le dire ce que vous êtes, je vais vous le dire. Vous êtes une femme de la deuxième catégorie.

CÉCILE. — Hein!

BARGELIN, *se reprenant*. — Non! je veux dire que vous êtes une femme d'imagination.

CÉCILE. — Tiens! tiens!

BARGELIN. — Vous voyez, j'ai deviné! J'en étais sûr? D'ailleurs vous avez bien raison. Moi non plus je ne conçois pas l'amour sans un jeu de raffinements originaux... de perversités inédites... C'est un devoir de rajeunir, de varier, d'enjoliver ce geste banal!

CÉCILE. — Mais vous êtes abominable!

BARGELIN, *épanoui*. — Oui, je suis abominable. Vous aussi. Vous avez la curiosité de l'abîme.

CÉCILE. — Moi?

BARGELIN. — Vous l'avez.

CÉCILE, *riant*. — Mais non.

BARGELIN. — Si.

CÉCILE. — Non!!

BARGELIN. — Vous êtes sûre. Ah! ça m'ennuie, ça m'ennuie beaucoup.

CÉCILE. — Pourquoi?

BARGELIN. — Parce qu'alors il n'y a plus de choix. Et je vais vous le dire, ce que vous êtes.

CÉCILE. — Encore?

BARGELIN. — Il n'y a plus de doute possible. Vous êtes une sentimentale, une pudique.

CÉCILE. — Je crois que vous brûlez.

BARGELIN. — Oui, je brûle. (*A part.*) Ça va, ça va. (*Haut.*) Vous êtes une de ces femmes exquisées qui ferment les yeux. Vous avez besoin que la musique des mandolines se mêle à celle des baisers, qu'un rayon de lune mélancolise le paysage. Et vous avez bien raison. Je n'ai jamais compris l'amour autrement... 6, rue Saint-Florentin, au premier, à gauche. Le bonheur est dans la poésie, dans l'extase. Et c'est avec tristesse que je pense aux hommes assez grossiers pour installer l'électricité dans le petit appartement où ils exercent sans discrétion leur métier d'amant... Pour moi, je le dis avec fierté, je ne puis goûter l'ivresse des intimités qu'à la lueur décente des bougies timides, que tamisent encore de très jolis petits abat-jour rose-thé. Je me suis toujours efforcé de conserver à la femme aimée comme à moi-même la griserie de l'illusion, la grâce du rêve qui ennoblit et qui élève, à gauche, au premier, 6, rue Saint-Florentin...

CÉCILE. — Vous êtes fou, complètement fou! Qu'est-ce que ça signifie?

BARGELIN. — Ça signifie, madame. que je vous aime! (*A part.*) Là!

CÉCILE. — Hein?

BARGELIN. — Je vous aime!

CÉCILE, *riant*. — Eh bien! Vous êtes

prodigieusement comique, prodigieusement.

BARGELIN, *furieux*. — Comique! Moi, comique! Jamais on ne m'a parlé comme ça! Comique! ça ne se passera pas comme ça!

CÉCILE. — Qu'est-ce que vous dites?

BARGELIN. — Je dis : Ça ne se passera pas comme ça. Il serait scandaleux que ça se passât comme ça. Comment, je vous ai fait des avances, moi, et vous n'avez pas même l'air de vous en apercevoir! C'est inouï. Alors, mon prestige, ma situation, ce n'est rien pour vous! Alors, j'aurais mené en vain toute une existence de dissipation et d'inconduite pour qu'une femme, une petite femme, vienne me narguer avec son petit nez en l'air et se fiche de moi!

CÉCILE. — Une petite femme, moi!

BARGELIN. — Oui, madame, oui, moralement vous êtes une petite femme, une petite femme comme les autres, et vous allez être bien forcée de vous en apercevoir. Car moi, Bargelin, je vais vous prendre dans mes bras, vous serrer sur mon cœur, plonger mes regards dans les vôtres. Alors, vous le baisserez, votre petit nez, c'est moi qui vous le dis, vous le baisserez et vous me direz d'une voix émue, d'une voix que j'entends déjà : « C'est vrai, je suis une petite femme, une toute petite femme », et vous me supplierez de vous pardonner, et je vous pardonnerai parce que je suis un bon garçon et que je ne veux pas vous faire de peine. Voilà!

CÉCILE. — Vous feriez ça! vous!

BARGELIN. — Et tout de suite! (*Il s'avance vers elle, veut l'embrasser. Elle le giflé.*) Giflé, moi! Ce n'est pas vrai... (*Gerbière entre, les aperçoit, comprend ce qui s'est passé.*) Ah! nom d'un chien!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, GERBIÈRE

CÉCILE. — Ah! vous arrivez à propos.

GERBIÈRE. — Monsieur!!!

BARGELIN, *très correct*. — Je suis beau joueur, monsieur, je viens de me conduire comme un goujat. Comme je ne suis pas un goujat, je le reconnais.

GERBIÈRE. — Monsieur!!!

BARGELIN. — Si vous désirez me passer votre épée au travers du corps ou que

je passe la mienne au travers du vôtre, ce qui revient au même au point de vue de l'honneur, je suis à votre disposition.



CÉCILE. — MON AMI...

Raymond Bargelin, 6, rue Saint-Florentin, au premier, à gauche.

GERBIER. — Monsieur...

BARGELIN. — A moins que vous ne préféreriez recevoir mes excuses?

GERBIER. — Monsieur.

BARGELIN. — Mes excuses et mes félicitations.

GERBIER. — Monsieur.

BARGELIN. — Parfaitement, mes félicitations. Je croyais, il n'y a qu'un instant, qu'il n'y avait pas d'honnêtes femmes. Je reste persuadé qu'il n'y en a guère. Mais je suis forcé de reconnaître qu'il y en a une. N'est-il pas naturel, monsieur, que je vous félicite d'être son mari?

GERBIER. — Ah! monsieur! (*Il regarde sa femme.*) Cécile!...

BARGELIN, à part. — Suis-je très chic ou ridicule? Je crois plutôt que je suis très chic. (*Haut à Gerbier.*) Qu'avez-vous décidé, monsieur?

GERBIER. — Votre main, monsieur?

BARGELIN. — Voici.

Ils se serrent la main.

CÉCILE, à Bargelin. — C'est très bien ce que vous venez de faire là.

BARGELIN. — Oui, c'est très bien.

GERBIER. — Vous êtes un gentilhomme.

BARGELIN. — Moi?

GERBIER. — Oui, vous, et moi aussi. J'avais d'ailleurs toujours senti pour vous une vive sympathie. Je suis heureux que vous m'ayez fourni cette bonne occasion de vous l'exprimer.

CÉCILE, gênée. — Mon ami...

GERBIER. — Asseyez-vous donc, je vous en prie...

BARGELIN. — Je suis confus, cher monsieur, véritablement confus... Mais je vous demande pardon, il est tard. Je ne veux pas être indiscret...

GERBIER. — Il ne faut pas que ce soit moi qui vous renvoie...

Il le force de s'asseoir. Un temps.

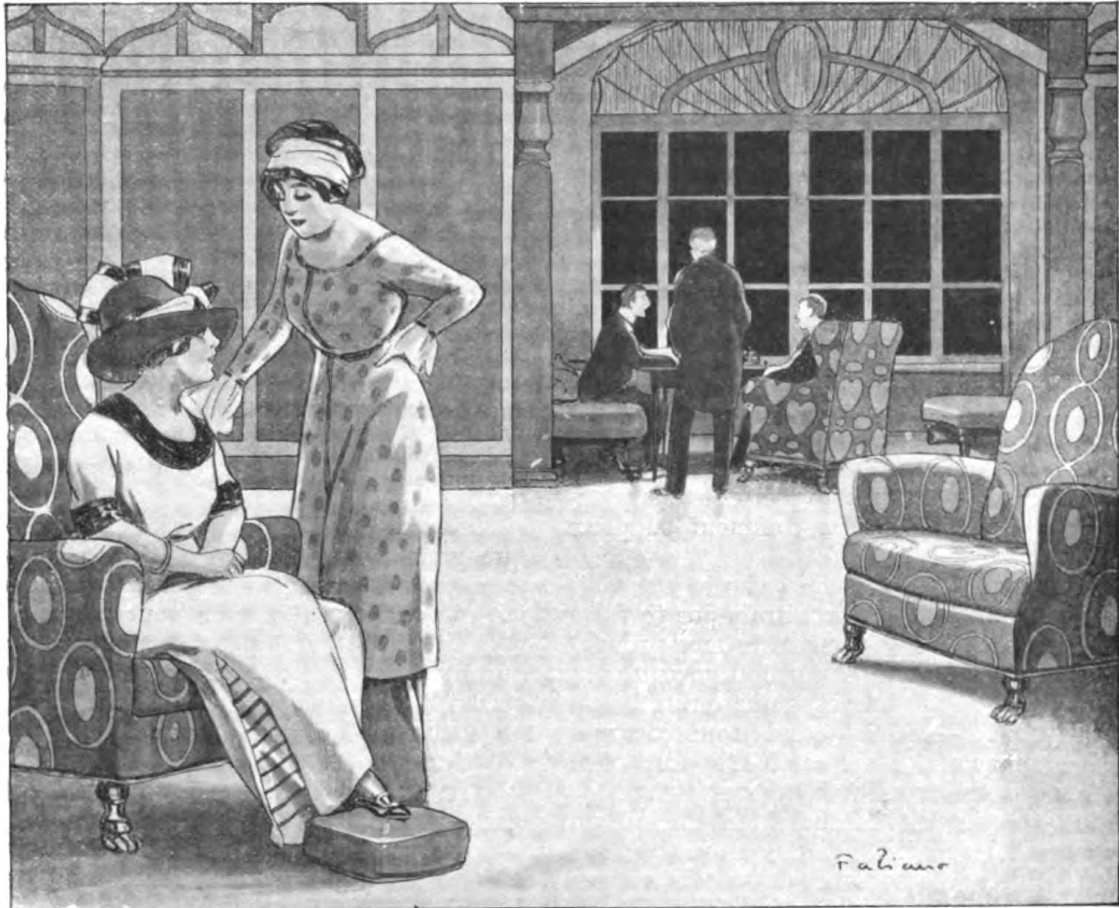
BARGELIN, gêné. — Sortez-vous beaucoup cette année?

CÉCILE. — Pas mal... Quel vilain temps!...

GERBIER. — Pluie et vent.

BARGELIN. — Vent... et pluie...

La conversation continue.



SIMONE. — COMMENT A-T-IL ÉTÉ LE PREMIER JOUR ?

ACTE DEUXIÈME

Le hall du château de Rocheplate. Au fond une large baie donnant sur le parc. Installation très moderne. Mobilier élégant. A gauche une cheminée. Devant la cheminée un fauteuil et un très petit guéridon abrités par un paravent — et formant petit coin. Un peu plus loin une table de bridge. A droite une autre table entourée de sièges. Au mur un secrétaire. Au fond un piano à queue. Partout de grands vases avec des fleurs, beaucoup de fleurs, trop de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE

GINETTE, CHEVRIÈRE, CECILE,
VARENNE, SIMONE, GERBIER,
BARGELIN.

Au lever du rideau, il est neuf heures, Chevrrière, Varenne, Ginette et Gerbier jouent au bridge, Bargelin fume en les regardant. Au premier plan, Cécile et Simone causent.

CHEVRIÈRE, *jouant*. — Sans atout.

VARENNE, *idem*. — Vous pouvez jouer.

GERBIER, *idem*. — Petit carreau.

SIMONE. — Alors, ma petite marraine, vous ne me permettez pas encore de dire à M. Bargelin, ce que j'ai à lui dire ?

CÉCILE. — Quelle impatience, tu es arrivée ce matin à Rocheplate ! Je l'étudie, ton Bargelin.

SIMONE. — Eh bien, que pensez-vous de lui ? Je suis sûre que vous avez tout de suite changé d'avis sur son compte.

CÉCILE. — Tout de suite... non... Parce que le premier jour...

SIMONE. — Comment a-t-il été le premier jour ?

CÉCILE. — Il a été... mon Dieu, il a été vraiment un peu trop... cordial. Enfin, voyons, tu sais que je t'aime et que je veux ton bonheur. Si je n'ai pas encore parlé ni à lui ni à personne de ce projet, c'est que je ne veux rien faire à la légère. Tu n'as donc pas confiance en moi ?

SIMONE. — Si... mais enfin, il est ici depuis deux semaines, vous devez bien le connaître à présent et comprendre pourquoi je l'aime ?

CÉCILE. — C'est que justement je n'arrive pas à comprendre comment tu peux l'aimer !

SIMONE. — Pourquoi ça ?

CÉCILE. — Je ne voudrais pas te faire de peine. Je suis revenue de mes préventions contre lui. C'est un bon garçon, il a eu beaucoup de succès, mais enfin...

SIMONE. — Mais je sais tout ça aussi bien que vous ! Il se croit très fort et il n'est pas très malin. Il ne casse rien. Ça n'est pas un intellectuel bien sûr, ni un « cerveau ». Mais j'ai des amies qui ont épousé des « cerveaux ». Je sais ce que ça donne. C'est du propre. (*Elle se lève.*) Moi, voyez-vous, c'est entre quinze ans et quinze ans et demi que j'ai conçu ma philosophie de l'existence.

CÉCILE. — Hein ?

SIMONE. — Parfaitement. Je me suis décidée à ne pas prendre un mari qui me soit supérieur, qui m'aime avec un air protecteur. Je veux qu'il m'aime avec un air soumis, qu'il ne songe qu'à moi, à moi et à mon petit agrément ; qu'il soit une bonne pâte, une bonne pâte tendre ; qu'il n'ait pas de parti pris, pas de carrière, pas de personnalité, pas d'opinion sur les gens, pas d'opinion sur les choses, qu'il n'ait dans la vie d'autre but que moi, enfin... qu'il ne voie pas plus loin que le bout de mon nez. Voilà !

CÉCILE. — Et Bargelin te paraît remplir ces conditions ?

SIMONE. — C'est-à-dire qu'il va comme un gant à mon programme. Il faut vous dire, marraine, que la personne qui m'a le plus aimée et dont j'ai eu le plus de satisfaction jusqu'à présent, ç'a été Edouard.

CÉCILE. — Qui ça Edouard ?

SIMONE. — Vous ne vous rappelez pas Edouard, ce gros chien des Pyrénées que nous avons acheté en Suisse ? Vous ne

vous rappelez pas ses bons yeux doux, ses grandes oreilles ? Ah ! comme il m'était dévoué Edouard ! Eh bien, c'est un dévouement comme celui-là qu'il me faut.

CÉCILE, *riant*. — Alors Bargelin est destiné à remplacer Edouard dans ton cœur.

SIMONE. — C'est un peu ça. Il me le rappelle. Il a les mêmes yeux, la même naïveté... des mots pareils. Je sens que lui aussi fera tout ce que je voudrai. Enfin, je serai très heureuse.

CÉCILE. — Au fond, tu n'as peut-être pas tort.

SIMONE. — Eh bien, alors, qu'est-ce que vous attendez ? Enfin, il y a quinze jours qu'Edouard, non, que Bargelin est ici, et vous ne faites rien pour moi.

CÉCILE. — Ecoute, c'est qu'il y a quinze jours je ne pensais pas du tout qu'il fût l'homme qu'il te fallait.

SIMONE. — Et maintenant ?

CÉCILE. — Il le devient.

SIMONE. — Vous voyez ! Et quand le sera-t-il tout à fait ?

CÉCILE. — Bientôt, aie confiance.

SIMONE. — Et vous croyez qu'il ne se doute de rien ?

CÉCILE. — Non, non, et je tiens beaucoup à ce qu'il ne se doute de rien !

SIMONE. — Soit, mais dépêchez-vous, dépêchez-vous, parce que, si vous ne vous dépêchez pas, je manque à ma parole et je lui parle moi-même.

CÉCILE. — Simone !

Les joueurs se lèvent en causant.

SIMONE. — Voilà... oh ! ils ont fini... Bonsoir !

CÉCILE. — Tu t'en vas ?

SIMONE. — Sûr ! Je ne peux pas rester là avec lui et ne rien lui dire. Je ne peux pas. Je remonte écrire à Françoise pour savoir si on n'a rien dit sur moi au catéchisme de persévérance. Si vous saviez ce qu'on y est rosse !

CÉCILE. — Au fait, tu es bien installée dans ta chambre ? Il ne te manque rien ?

SIMONE. — Je suis à merveille. Ma chambre est ravissante. J'y ai retrouvé la belle gravure de « Suzanne et les deux vieillards ». Avez-vous remarqué qu'à la campagne il y a toujours des gravures inconvenantes dans les chambres qu'on donne aux jeunes filles ? J'ai revu mes deux vieillards avec plaisir. Ils n'ont pas bougé depuis l'année dernière.

VARENNE, *redescendant*. — Dame, à leur âge!

CÉCILE. — Voulez-vous vous taire?

Simone sort en riant.

GERBIER. — Viens-tu faire dix minutes de billard, Bargelin?

BARGELIN. — Si tu veux.

VARENNE, à *Ginette*. — Ce tutoiement fait ma joie!

Ils entrent à gauche.

CHEVRIÈRE. — Chaumette s'attarde à son dîner politique.

CÉCILE. — Il ne reviendra pas avant dix heures.

SCÈNE II

VARENNE, CHEVRIÈRE, CÉCILE,
GINETTE

GINETTE. — Je ne peux pas m'imaginer Chaumette, le délicieux Chaumette que nous connaissons, si dilettante, si raffiné, faisant de la grosse popularité avec des électeurs suants et congestionnés.

CHEVRIÈRE. — Pourquoi pas? Avec de la légèreté, de la grâce et du coup d'œil, on est toujours sûr de rattraper ses principes, comme les jongleurs rattrapent leurs assiettes...

VARENNE. — Quand Chaumette était ministre, la République de plâtre qui attirait son cabinet en a vu de grises... et de roses.

CÉCILE. — Vous êtes méchants et injustes...

CHEVRIÈRE. — Il recevait la fleur de nos petites femmes!...

GINETTE. — Au ministère?

CHEVRIÈRE. — Certainement! Il y avait une rousse ardente que l'huissier annonçait en disant : « Le Directeur de la dette inscrite attend monsieur le ministre », une blonde cendrée désignée sous le nom d' « Inspecteur des bâtiments civils » et une beauté plus épanouie qui répondait au nom plus convenable de « président du Sénat ». Ah! on a beau dire, la politique est une chose bien intéressante.

GINETTE. — Peuh! les étreintes administratives... J'aurais plutôt cru que

Chaumette comprenait l'amour comme une carrière libérale.

CÉCILE. — Ce sont des calomnies ridicules et je ne comprends pas que vous les répétiez! M. Chaumette est un homme supérieur.

CHEVRIÈRE. — Il est délicieux.

VARENNE. — Oh! ne dites pas de bien des absents, c'est gênant.

GINETTE. — Oui, c'est lâche, ils ne peuvent pas se défendre. J'avoue pourtant que Chaumette est la séduction même.

CÉCILE. — C'est vrai, il est très séduisant. Je ne déplore qu'une chose, c'est que son ironie empêche de le croire jamais sincère.

CHEVRIÈRE. — Il y a des hommes pour qui l'ironie n'est que l'abri de la sincérité. Elle dissimule souvent des colères et des rancunes, et souvent aussi des petites tendresses et des petits chagrins.

VARENNE, *descendant*. — Quelle belle nuit! Le vent vient de l'est, nous aurons demain un temps superbe. Vous faites bien les choses... D'ailleurs, ma chère Cécile, je n'ai que des compliments à vous faire. Jamais Rocheplatte n'a été aussi agréable.

CÉCILE. — Mais il n'y a rien de plus qu'autrefois!

CHEVRIÈRE. — Comment! Il y a la paix. Les châtelains s'entendent à merveille. Ce matin encore, Gerbier m'a parlé de vous avec une tendresse, une gentillesse... Enfin, comme s'il vous connaissait à peine.

CÉCILE. — Vous êtes trop aimable!

GINETTE. — Il paraît que depuis le grand jour où vous avez résisté à Bargelin avec tant d'éclat, vous ne vous disputez plus du tout avec votre mari. Ce n'est plus un intérieur, on ne sait plus de quoi parler à l'office!

CÉCILE. — Comment avez-vous su tout ça?

GINETTE. — Bien simplement. Par ma femme de chambre. Elle le tenait de la maîtresse de votre maître d'hôtel qui est en même temps celle du cocher de mon frère.

CÉCILE, *riant*. — Vous m'en direz tant! Alors vraiment on parle encore de cette histoire?

VARENNE. — Mais oui, vous le savez bien... et ça ne vous fâche pas.

GINETTE, *qui est remontée*. — Oh! comme il fait clair! Si nous allions jusqu'au bout du parc. Je veux voir la tête

que fait la lune dans l'étang. Venez-vous ?

VARENNE. — Mais oui, très bonne idée.

CHEVRIÈRE. — Je vous dirai des vers.

GINETTE. — Oh !

CHEVRIÈRE. — Des vers très inconvenants.

GINETTE. — Ah !... Vous venez, Cécile ?

CÉCILE. — Oui, oui, je vous rejoins.

GINETTE. — A tout l'heure.

SCÈNE III

CECILE, puis GERBIER
et BARGELIN

GERBIER, *entrant le premier*. — Décidément, mon vieux, tu n'es pas de force. La prochaine fois, je te rendrai dix points.

BARGELIN. — Soit. Oh ! d'ailleurs, depuis un mois, depuis que je suis : « le monsieur auquel M^{me} Gerbier a résisté », rien que des bûches. Depuis que je suis ici, je perds partout.

GERBIER. — Eh bien, moi, je trouve que, depuis un mois, la vie passe comme



UN DOMESTIQUE. — IL Y A LA UNE JEUNE FILLE ..

un rêve. Le temps est superbe, Cécile est charmante.

CÉCILE. — Vous n'êtes plus jaloux !

GERBIER. — Tout ça grâce à cette joue, à cette petite joue qui me rappellera toujours que je suis le mari de la plus vertueuse des femmes.

Il tapote la joue de Bargelin.

CÉCILE, *lui tapotant aussi l'autre joue*. — Et je n'oublierai jamais, moi, que cette petite joue a été le terrain de notre réconciliation.

BARGELIN, *énervé*. — Mais ma joue n'est pas un terrain ! Et puis, si on ne parlait plus de ma joue, voulez-vous ?

CÉCILE. — Pourquoi ? Ce n'est plus une joue. C'est un symbole. Mon cher Raymond...

GERBIER. — Mon brave Raymond...

BARGELIN. — Savez-vous une chose ? C'est qu'à nous regarder personne ne douterait que nous ne soyons le modèle des ménages à trois. Le mari, la femme et l'amant ! Je devrais être l'amant. Il est ridicule que je ne sois pas l'amant.

CÉCILE. — Oh !

BARGELIN. — Parfaitement, c'est ridicule pour nous trois ! La seule chance qui me reste, c'est qu'on croie que je le suis.

CÉCILE. — Voyons, vous êtes fou !

GERBIER. — Tout Paris connaît l'histoire. C'a été le gros potin de la fin de la saison. Et les journaux : le *Figaro*, le *Gaulois*...

BARGELIN. — Oh ! je sais. Il n'y a que la *Revue des Deux Mondes* qui n'ait pas parlé du « Monsieur auquel M^{me} Gerbier a résisté ». Aussi je m'y suis abonné... Ah ! mais !

GERBIER. — Tout le cercle m'a complimenté. Ma parole, on ne m'a pas félicité autant quand j'ai reçu mon titre de comte. Je ne suis pas vaniteux, mais c'est agréable...

BARGELIN. — Tu trouves ? Moi, je ne trouve pas. Je suis diminué. Je suis diminué.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. — Il y a là une jeune fille qui apporte du village une lettre pour madame.

CÉCILE. — Faites-la entrer. C'est une de mes petites repenties, des pauvres filles qui ont eu des malheurs dans la vie, et que je ramène au bien.

GERBIER. — Moi, j'appelle ça l'Œuvre des jeunes personnes physiquement abandonnées.

Cécile hausse les épaules. Phémie entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PHEMIE

PHÉMIE. — Messieurs, dame..

Elle remet une lettre.

CÉCILE. — Bonjour, Phémie. C'est une de mes meilleures repenties, en ce sens que c'est une de celles qui ont le plus de choses à se reprocher. (*Elle ouvre sa lettre.*) Ah! c'est un mot de la directrice, au sujet de la petite fête que nous donnerons bientôt pour l'anniversaire de la fondation. Je vais vous donner la réponse.

Elle s'assied et écrit.

GERBIER. — Dites-moi, mon enfant, comment vous est venue la vocation du repentir!

PHÉMIE. — Oh! ça s'est fait tout seul. J'ai été, comment dire... J'ai été séduite trois fois par un monsieur mal élevé...

BARGELIN. — Rien que ça. Et après?

PHÉMIE. — Après, j'ai perdu mon innocence.

GERBIER. — Fichtre? Et après?

PHÉMIE. — Après, j'ai voulu revenir à l'honneur. Alors, je me suis mise avec un gendarme.

GERBIER. — Touchante histoire. Et maintenant, vous ne vous ennuyez pas trop, toute seule à la campagne.

PHÉMIE. — Oh! non. C'est doux d'entendre chanter les petitsoiseaux, les papillons... Oh! c'est joli! C'est frais! Tenez, hier soir, je me promenais avec une autre, vous savez, la grande Zélie... Nous avons rencontré deux canards, deux petits canards, un vert et un blanc. Le blanc était plus petit, il ne pouvait pas aller aussi vite que l'vert, il restait derrière, il s'dépêchait, mais il n'pouvait pas. Eh ben, vous me croirez si vous voulez, on s'a fichu à pleurer comme des tourtes. Croyez-vous qu'on est bête?

Elle pleure.

BARGELIN. — Oh! André Theuriet! Elle est charmante, cette petite.

GERBIER. — Une fleur bleue dans la marmite... Et ça va être beau la fête du patronage?

PHÉMIE. — Oh! oui! Nous chanterons un chœur que la directrice a composé en l'honneur de M^{me} la comtesse. C'est joliment gentil, allez

BARGELIN. — Donnez-nous un échantillon.

PHÉMIE. — Je veux bien. (*Elle bat la mesure.*) Une, deux :

Bénéissons notre bienfaitrice ;
Pour elle prions Dieu le soir et le matin.
Des vertus elle a su nous montrer le chemin
En résistant à monsieur Bargelin.



PHÉMIE. — Ah! c'est vous l'OBJET.

BARGELIN. — Hein?

PHÉMIE. —

Gloire, gloire à notre protectrice!
Honte, honte, à monsieur Bargelin.

Gerbier se tort.

BARGELIN. — Ah bien, si c'est pour me faire entendre ça que vous m'avez invité.

CÉCILE, se levant et riant. — Voyons, Bargelin!

PHÉMIE. — Ah! c'est vous l'objet!
(*Elle rit.*) Ben moi, vous savez, je vous
aurais pas refusé.

BARGELIN. — Eh bien, eh bien! Vou-
lez-vous vous repentir...

CÉCILE. — Voyons, Phémie!... Voilà
la lettre et tâchez de mieux vous tenir.

Phémie salue et sort suivie de Gerbier.

SCÈNE V

CECILE, BARGELIN

BARGELIN. — C'est inouï!

CÉCILE. — Allons, mon ami, calmez-
vous.

BARGELIN. — Me calmer, quand je me
sens ridicule; ridicule même aux yeux de
la grue d'un village qui n'a pas deux cents
âmes... une des plus petites communes de
France. Je commence à en avoir assez.
Tout ce que j'ai gagné à cette histoire,
c'est que votre mari me tutoie. Ça n'est
pas suffisant. Je vous jure que ça n'est
pas suffisant.

CÉCILE. — Ecoutez, Raymond...

BARGELIN. — Madame, c'est vous qui
m'avez mis dans cette situation. C'est à
vous de m'en tirer, de réparer.

CÉCILE. — Comment?

BARGELIN. — C'est très simple, en vous
donnant à moi. Donnez-vous! donnez-
vous!

CÉCILE. — Hein?

BARGELIN. — Ça arrangerait tout, tout
redeviendrait honorable.

CÉCILE, *sèchement*. — Ah! j'ai horreur
de ces plaisanteries.

BARGELIN. — Vous refusez? Ah! vous
n'y mettez pas de complaisance, votre
responsabilité vous est légère!

CÉCILE. — Vous vous trompez. J'ai
une mission envers vous, je la remplirai.
Et cette mission, c'est de vous rame-
ner à des idées plus saines, à un autre
idéal.

BARGELIN. — Je me fiche des idées
plus saines, je me fiche de l'autre idéal!
je suis un homme de plaisir, moi! ma-
dame. Et puis, le cœur... Vous n'y pen-
sez pas?

CÉCILE. — Ne sommes-nous pas là?...
Nous vous aimons beaucoup.

BARGELIN. — Et les sens? Vous n'y
pensez pas? Ça vous est égal, je comprends
ça. Vous êtes la femme qui a résisté
à Bargelin!

CÉCILE. — Mon ami...

BARGELIN. — Est-ce que vous croyez
que vous y avez du mérite! Vous faites le
bien comme on fait le mal, avec plaisir!
Alors... Et, pendant que votre prestige
croît, moi, je m'écroule. Je suis en ruines...
Voulez-vous visiter?... Je n'ai plus qu'une
chose à faire : retourner à Paris pour en
finir avec la vie.

CÉCILE. — Quoi?

BARGELIN. — Oui, avec la vie que je
mène ici... Je rentre dans la dissipation,
dans la débauche et dans l'orgie!

CÉCILE. — Non. Ça, je ne le veux pas,
je ne le veux pas et ça ne sera pas!

BARGELIN. — Pourquoi?

CÉCILE. — Parce que... parce que je
me suis promis de réparer le tort que je
vous ai causé en étant simplement une
honnête femme. J'en ai le moyen.

BARGELIN. — Lequel?

CÉCILE. — Vous le saurez bientôt. Fiez-
vous à moi.

BARGELIN. — Oh! dépêchez-vous, dépê-
chez-vous parce que je n'en peux plus,
j'étouffe dans cette atmosphère de devoir
et de pureté. J'étouffe, je vais prendre
l'air.

Il sort.

SCÈNE VI

CECILE, GERBIER

GERBIER. — Qu'est-ce qu'il a!

CÉCILE. — Rien. Il est de mauvaise
humeur.

GERBIER. — Pauvre garçon! Il n'a pas
lieu d'être content. Il a perdu tout ce que
vous avez gagné. Il n'est plus un séduc-
teur irrésistible, et vous, vous êtes une
héroïne!

CÉCILE. — Oh! vous exagérez!

GERBIER. — Non, non. Votre haute
situation morale est consacrée. Dans le
pays, l'effet a dû être énorme. Et je pa-
rierais que nous allons, pour la première
fois, être conviés chez cette vieille con-
serve de marquise d'Esteuil. Ce serait très
flatteur.

CÉCILE. — Certes, c'est le château le
plus fermé de la Normandie.

GERBIER. — Et puis, vous allez être présentée à l'évêque. Il doit dîner avec nous



GERBIER. — DANS LE PAYS, L'EFFET A DU ÊTRE ÉNORME.

chez la baronne de la Morinière, samedi.

CÉCILE. — Ah! je ne savais pas!

GERBIER. — Il sera très bon que vous fassiez la connaissance de Monseigneur.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHAUMETTE

CÉCILE, seule. — Une héroïne... Ça n'est pas désagréable...

CHAUMETTE, entre. — Ah! chère madame! Quelle corvée!

GERBIER. — Ç'a été dur, le dîner chez le maire?

CHAUMETTE. — Terrible! Dîner de concentration! Rapprochement du château et de l'usine. Il y avait le vieux de la Morinière...

CÉCILE. — Le chef du parti monarchiste?

CHAUMETTE. — Oui. Il suit ce régime. Il a raison, c'est le moins fatigant. Il y avait aussi Séguin, le distillateur, colonne des comités radicaux. Je dois à la vérité de dire que le radical a été très régence, tandis que le royaliste n'a cessé de raconter des petites horreurs à la maîtresse de la maison et de lui faire du pied sous la table.

CÉCILE. — Oh! un homme qui a fait trois volumes sur la Restauration!

GERBIER. — Vrai? Ce parti est plus vivant qu'on ne croit.

CHAUMETTE. — Oui, il y a encore une toute petite réaction. Ah! j'oubliais. Voilà le courrier que j'ai pris à la poste en passant. Voici pour vous, et un pli pour Bargelin.

GERBIER. — Donnez-moi donc ça. Je vais le lui porter moi-même. Pauvre garçon... Je l'aime beaucoup.

Il sort.

CÉCILE, lisant. — Tiens! Une lettre de Suzanne. Elle arrive demain à Rocheplate.

CHAUMETTE. — Ah! oui. Votre amie Suzanne, la providence des clercs de notaire!

CÉCILE. — Elle est en Picardie avec sa mère. Je suis très contente d'elle. Elle me paraît tout à fait revenue dans la bonne voie.

CHAUMETTE. — Il n'y a donc pas d'études dans ce pays-là?

CÉCILE. — Oh! Chaumette! (Elle prend une autre lettre.) C'est de M^{me} de la Morinière. Qu'est-ce qu'elle me veut?... (Elle ouvre la lettre.) Oh!...

CHAUMETTE. — Quoi donc?

CÉCILE. — C'est trop fort! Ecoutez: « Chère madame... — elle m'appelle toujours « chère amie », — Chère madame, il m'arrive un gros ennui. Par suite d'un départ nous restons treize pour le dîner de samedi. J'apprends que Monseigneur est un peu superstitieux. Je viens donc vous demander, à titre de service, de bien vouloir considérer l'invitation que je vous ai

adressée comme non avenue. Je suis désolée et vous prie... »

Elle froisse la lettre.

CHAUMETTE. — Aïe!

CÉCILE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

CHAUMETTE. — J'ai peur de comprendre.

CÉCILE. — Cette chipie, qui se permet... Oh! c'est une avanie qu'elle veut nous faire évidemment. Si elle croit que j'ai besoin d'elle! Je voudrais voir la tête qu'elle fera quand elle saura que nous allons, cette année, à la soirée de la marquise d'Esteuil.



CHAUMETTE. — MA CHÈRE CÉCILE, JE VOUS PLAINS.

CHAUMETTE. — Etes-vous sûre d'y aller?

CÉCILE. — Pourquoi me dites-vous ça?

CHAUMETTE. — Parce que... parce que j'ai entendu dire ce soir certaines choses...

CÉCILE. — A ce dîner?

CHAUMETTE. — Non, après ce dîner, dans un petit coin où se desséchait la fleur moisie de l'aristocratie provinciale. On parlait de vous.

CÉCILE. — De moi?

CHAUMETTE. — Sans indulgence.

CÉCILE. — Quoi?

CHAUMETTE. — Ma chère Cécile, je déplore tout ce qui vous arrive, mais, que c'était à prévoir!... Je vous l'ai répété à satiété. M. de Talleyrand disait à ses commis : « Gardez-vous de trop de zèle! » Je vous ai dit : « Gardez-vous de trop de vertu! » J'avais bien raison.

CÉCILE. — Enfin, expliquez-vous, je ne comprends rien.

CHAUMETTE. — Eh bien, votre vertu était altière, un peu insolente. Vous avez cru l'affirmer par un coup d'éclat. Vous pensiez que l'histoire de Bargelin rehausserait votre prestige. C'est tout le contraire. On la raconte, mais on la raconte avec des sourires confits, avec des hé! hé! des oh! oh! gros de sous-entendus.

CÉCILE. — Mais c'est abominable! On sait bien ce qui s'est passé.

CHAUMETTE. — On sait qu'il y a eu une déclaration, une gifle, que Bargelin est à Rocheplate, que vous vous parez de lui, que Gerbier le tutoie. On en sait trop et pas assez... et on est si content de pouvoir dire enfin du mal de vous!

CÉCILE. — C'est indigne! Mais je me défendrai.

CHAUMETTE. — Vous ne pourrez pas. Vous êtes dans la situation d'un monsieur qui a trouvé un portefeuille dans la rue et l'a rapporté chez le commissaire. Au bout de quelques jours on ne sait plus les détails et on raconte vaguement qu'il a été mêlé à une histoire de portefeuille assez confuse et plutôt malpropre. Voilà toute sa récompense.

CÉCILE. — Mais il a pour lui sa conscience!

CHAUMETTE. — Qu'est-ce que ça prouve, ma chère amie? On a toujours sa conscience pour soi, même quand on commet les pires infamies. C'est d'ailleurs ce qui permet de les commettre. La conscience, vous savez, ce n'est pas un juge, c'est un copain!...

CÉCILE. — Répondez-moi nettement. Aux yeux de ces imbéciles, je suis compromise par M. Bargelin?

CHAUMETTE. — Vous êtes compromise pour avoir fait un scandale.

CÉCILE. — Oh!

CHAUMETTE. — Un scandale de vertu, je veux bien, mais un scandale. On ne vous le pardonne pas, et M^{me} la marquise d'Esteuil, qui a eu plus d'amants qu'il n'y a eu de rois de France, estime convenable de remettre à plus tard l'invitation qu'elle comptait vous adresser.

CÉCILE. — On vous l'a dit?

CHAUMETTE. — On me l'a dit.

CÉCILE. — C'est du propre! Ah! je n'en reviens pas!

CHAUMETTE. — Ma chère Cécile, je vous plains. Je ne poserai pas au prophète; je ne triompherai pas de ce qui arrive,

quoique... Ah! sacrebleu! comme vous auriez mieux fait d'écouter la tendresse discrète de quelqu'un qui vous aimait bien. L'indulgence, voyez-vous, porte en elle sa récompense et son pardon. Elle a, en elle, la grâce! Personne n'aurait jamais rien su, sauf moi un peu et vous à peine, et tout serait pour le mieux dans le plus distingué des mondes.

CÉCILE. — Vous oubliez que je n'ai jamais faibli, que je n'ai jamais voulu faiblir. Et il ne faut pas croire que cela m'a toujours été si facile...

CHAUMETTE. — Vraiment?

CÉCILE, *se dégageant*. — Oui, vraiment. Oh! quelle injustice, quelle injustice! Je suis accablée, désespérée...

CHAUMETTE. — Désinvitée!

CÉCILE. — Mais ceux qui m'ont calomniée regretteront bientôt les infamies qu'ils ont dites.

CHAUMETTE. — Hum! Ces choses-là on les retire quelquefois, mais on ne les regrette jamais.

CÉCILE. — Au moins, il sera démontré à tout le monde qu'il n'y a jamais rien eu entre Bargelin et moi. Je n'en demande pas plus. Ah! si on savait!

CHAUMETTE. — Quoi!

CÉCILE. — Si on savait que, depuis quinze jours, je ne m'occupe que de le marier.

CHAUMETTE. — Le marier! Mais voilà qui arrangerait tout.

CÉCILE. — Oui, je veux le marier, le marier tout de suite. Et je ferai une double bonne œuvre!

CHAUMETTE. — Vous êtes incorrigible!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GERBIER

GERBIER, *entrant*. — Eh bien, qu'est-ce que vous faites? Je viens vous chercher. Bonsoir, cher ami!

CÉCILE. — Savez-vous ce que je viens d'apprendre? Il paraît que la présence de M. Bargelin, à Rocheplatte, m'a compromise.

GERBIER. — Non!

CÉCILE. — Dans tout le pays! C'est à se tordre.

GERBIER. — Mais voyons, puisqu'on sait...

OÉCILE. — Non, non. Chaumette trouve lui-même que c'est parfaitement naturel.

GERBIER. — Comment! C'est fou, c'est idiot!

CHAUMETTE. — C'est donc de la bonne logique mondaine.

GERBIER. — Heureusement que ce monsieur ne reste plus ici que deux ou trois jours.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BARGELIN

BARGELIN, *entrant une lettre à la main, l'air furieux*. — Mes amis, une bonne nouvelle! Je viens vous annoncer que je reste quinze jours de plus avec vous, comme vous m'en avez si gentiment prié. Je suis enchanté.

CÉCILE, *entre ses dents*. — Je suis enchantée.

GERBIER, *id.* — Nous sommes enchantés...

CHAUMETTE. — Ils sont enchantés...

BARGELIN. — On vient de m'apporter une lettre des Crécy. Ils ne peuvent me recevoir en ce moment à Trouville.

CÉCILE. — Ah! vous aussi?

BARGELIN. — Comment?

CÉCILE. — Rien.

BARGELIN. — Oui, ils me désinvitent. C'est tout naturel. Je ne suis plus un homme à la mode. Je ne suis plus de la saison. Je suis le « monsieur auquel M^{me} Gerbier a résisté ».

CÉCILE. — Ah! je vous en prie!

BARGELIN. — Je vais télégraphier à ma mère.

CHAUMETTE. — C'est cela, télégraphiez à M^{me} votre mère.

CÉCILE. — Ah! j'ai mal à la tête. Allons rejoindre Ginette.

CHAUMETTE, *lui offrant le bras*. — Vous avez raison. Il n'y a qu'un remède, le mariage de Bargelin. Mais avez-vous une idée, un parti?

CÉCILE. — Oui, je vous le dirai dans quelques jours.

GERBIER. — Je vais avec vous. Il m'est odieux, ce Bargelin. (*Ils remontent. A Bargelin, en passant.*) Vous sonnerez le domestique pour lui donner votre dépêche.

Il sort.

BARGELIN. — Tiens, il ne me tutoie

plus. Quel drôle de type! (*Il sonne. Un domestique entre.*) Tenez, Pierre, vous donnerez cette dépêche au cocher pour qu'il l'expédie demain à la première heure.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

Le domestique sort. Bargelin s'assied et ouvre un journal.

SCÈNE X

BARGELIN, SIMONE

SIMONE *entre, va au bureau et aperçoit Bargelin. A part.* — C'est lui! (*Elle esquisse une sortie, redescend.*) Non, j'ai promis à marraine... Oh! tant pis, elle ne se décide pas à lui parler. J'en ai assez. (*Haut.*) Tiens! Bonjour, monsieur Bargelin.

BARGELIN. — Mademoiselle...

SIMONE. — Comme c'est drôle. C'est la première fois que nous nous trouvons seuls ensemble depuis ce matin.

BARGELIN. — Oui, c'est vrai. Dans ce brouhaha... Oh! l'agitation des champs!

SIMONE. — Où sont-ils allés tous!

BARGELIN. — Ils se baladent à la lune. On disait des vers au bord de l'étang. C'était sinistre.

SIMONE. — Vous n'aimez pas les vers? Vous n'êtes pas poétique, vous?

BARGELIN. — A quoi voyez-vous ça?

SIMONE. — A votre tête. Oh! je ne vous en fais pas un crime. Vous êtes très bien comme vous êtes. Il faut toujours être comme on est, d'abord.

BARGELIN. — Vous êtes trop aimable.

SIMONE. — Moi, d'ailleurs, je l'ai toujours dit : vous n'êtes pas bête du tout.

BARGELIN. — Mais non, je ne suis pas bête du tout. (*A part.*) Elle est très gentille.

SIMONE, *après un temps.* — Monsieur Bargelin, j'ai très confiance en vous, dans votre jugement. Aussi, je veux... voilà... Je veux vous demander un conseil.

BARGELIN. — Pour vous?

SIMONE. — Oh! non, pas pour moi, bien sûr! En voilà une idée! Pour moi! Mais, je n'ai pas besoin de conseils, moi. Je sais mener ma petite barque. C'est pour une de mes amies... qui est brune, très brune. Elle s'appelle Madeleine. Ce n'est pas la peine que je vous dise son nom de famille, ça ne serait pas discret.

BARGELIN. — Et alors?

SIMONE. — Alors, Madeleine s'est toquée d'un jeune homme qui est... qui est officier... officier d'artillerie, et qui est brun, lui aussi.

BARGELIN. — Eh bien, ça va très bien.

SIMONE. — Il s'appelle Maximilien.

BARGELIN. — Oh! saprelotte!...

SIMONE. — Pourquoi? C'est un joli nom!

BARGELIN. — C'est un nom de roman.

SIMONE. — Mais, ce n'est pas un roman que je vous raconte! C'est une histoire vraie, tout ce qu'il y a de plus vraie. Madeleine aime Maximilien.

BARGELIN. — Et pourquoi l'aime-t-elle?

SIMONE, *le regardant.* — Ça, elle ne sait pas bien; elle se le demande. Mais, chaque fois qu'elle se le demande, elle se répond : « Je l'aime! » Et ça continue.

BARGELIN. — Et Maximilien, l'aime-t-il?

SIMONE. — Elle ne sait pas, elle voudrait le savoir. Elle veut se faire aimer de lui. Qu'est-ce qu'il faut qu'elle fasse? Voilà l'histoire!

BARGELIN. — Voyons, Maximilien s'est-il aperçu qu'elle l'aimait?

SIMONE. — Elle ne le sait pas non plus.

Elle a peur qu'il ne s'en soit pas aperçu...

BARGELIN. — A-t-elle été gentille avec lui?

SIMONE, *gentiment.* — Elle le croit.

BARGELIN. — Un peu coquette?

SIMONE. — Elle a fait de son mieux.

BARGELIN. — Et il n'aurait pas senti qu'elle l'aime?

SIMONE. — J'en ai peur!

BARGELIN, *avec éclat.* — Mais il est donc idiot, ce Maximilien?

SIMONE. — Dame!

BARGELIN. — Mais oui, il est idiot. C'est un crétin, il n'y a rien à faire avec un homme comme ça.

SIMONE. — Ah! je ne veux pas que vous en disiez du mal.

BARGELIN. — Vous l'aimez donc aussi?

SIMONE. — Un peu.

BARGELIN. — Ah!

SIMONE. — Oui, j'aime tant Madeleine. Je l'aime comme moi-même.

BARGELIN. — Est-elle jolie, votre amie?

SIMONE. — Oui!... Non!... Assez. Elle me ressemble un peu, oh! en brune, en très brune.

BARGELIN. — Mâtin, il a de la chance, cet imbécile!

SIMONE. — Ah! vous trouvez! Alors,

qu'est-ce que vous me conseillez... de lui conseiller ?

BARGELIN. — Il n'y a pas à hésiter. Il faut que votre amie Madeleine aille trouver son Maximilien et lui dise carrément : « Maximilien, je vous aime ! »

SIMONE. — Ah!...

BARGELIN. — Parbleu!

SIMONE. — Vous en êtes sûr ?

BARGELIN. — Tout à fait sûr, seulement...

SIMONE. — Seulement ?

BARGELIN. — Il faudrait leur conseiller de changer de nom.

SIMONE. — Ce n'est pas la peine.

BARGELIN. — Pourquoi ?



BARGELIN. — VOUS L'AIMEZ DONC AUSSI ?

SIMONE. — Mais, qu'est-ce qui arrivera ?

BARGELIN. — Il arrivera que Maximilien sera ravi, enivré, emballé à fond.

SIMONE. — C'est votre avis ?

BARGELIN, *formel*. — Il n'y a pas un homme qui ne le serait pas. Les hommes sont si vaniteux, si faciles à prendre. Il tombera à ses pieds, lui demandera pardon de sa bêtise, lui jurera qu'il l'adore, et ce sera vrai. Et Madeleine sera très heureuse et deviendra M^{me} Maximilien.

SIMONE. — C'est déjà fait. Madeleine s'appelle Simone Chevreière.

BARGELIN. — Hein ?

SIMONE. — Et Maximilien s'appelle Raymond Bargelin !

BARGELIN. — Non !

SIMONE. — Si !

BARGELIN, *effaré et bafouillant*. — Mademoiselle, je... je suis très flatté... charmé, profondément reconnaissant... mais... enfin, avouez que vous m'avez pris en traître.

SIMONE. — Comment ?

BARGELIN. — Enfin, au dépourvu. Je n'étais pas préparé, je n'avais pas envisagé... Ah! saprelotte, saprelotte, je suis très embêté.

SIMONE. — Qu'est-ce que vous dites? Alors, vous ne tombez pas à mes pieds, vous ne me demandez pas pardon de votre bêtise?... Oh!...

Elle trépigne.

BARGELIN. — Ecoutez, on dit ces choses-là quand il s'agit des autres. Moi, je parlais de Maximilien... Je suis très embêté...

SIMONE, *pleurant presque*. — Il fallait m'arrêter. Oh! C'est mal!... c'est mal.

BARGELIN. — Mais je ne savais pas, je n'avais pas compris.

SIMONE. — Il fallait comprendre! Vous êtes trop bête, trop bête! Ah! vous aviez bien raison de dire que Maximilien était un idiot. — Maximilien, c'est vous!

BARGELIN. — Ah! mais, c'est trop fort!

SIMONE, *rageant et sanglotant*. — Oh! je suis humiliée. Je n'ai plus qu'à rentrer au couvent. Après une honte pareille! Oh! mon Dieu!

BARGELIN. — Voyons.

SIMONE. — Enfin, je vous déplais, vous me trouvez laide!

BARGELIN. — Mais non, mais non! Vous êtes ravissante. Seulement, qu'est-ce que vous voulez, je ne veux pas me marier, moi. Je suis un homme de plaisir! Je ne veux pas me marier, surtout en ce moment.

SIMONE. — Pourquoi ça?

BARGELIN. — Pour un tas de raisons. Et puis, je ne suis pas l'homme que vous croyez. Je suis un coureur, un débauché.

SIMONE, *pleurnichant encore*. — Je le sais bien.

BARGELIN. — J'ai le goût, l'habitude des femmes, des vraies femmes, et vous, vous êtes une enfant.

SIMONE. — Alors, on ne peut pas m'aimer?

BARGELIN. — Mais je n'ai pas dit cela! On vous aimera, on vous adorera, justement quand vous serez une femme.

SIMONE. — Je n'en suis donc pas une?

BARGELIN. — Mais non, vous êtes une petite fille, une petite fille capricieuse et délicate. Tout ça passera très vite. Dans deux jours, vous ne penserez plus à moi. Vos poupées vous consoleront. Je ne peux pourtant pas vous arracher à elles! Elles m'en voudraient.

SIMONE. — Oh! je vous déteste! Allez-

vous-en! Allez-vous-en! Je ne veux plus vous voir.

BARGELIN. — Voyons, mademoiselle...

SIMONE. — Je vous dis de vous en aller. Partez! partez! Voulez-vous partir!

BARGELIN. — Mais... Oh! oh!... Elle est assommante, cette petite. Je vais me coucher.

Il sort.

SCÈNE XI

SIMONE, seule

Une petite fille! une petite fille!... Oh! l'imbécile... (*Elle va à la glace.*) Est-ce que je n'ai pas une taille, une vraie taille... et avec mes cheveux relevés... mon corsage un peu ouvert... comme ça... est-ce que je n'ai pas l'air d'une femme, d'une vraie femme? Oh! je voudrais qu'on me parle comme on leur parle, avec les mêmes mots, — qu'on me dise des choses inconvenantes. Oh! ça ne me fâcherait pas! Mais, peut-on me les dire?... Comment savoir?...

SCÈNE XII

CHAUMETTE, SIMONE

CHAUMETTE, *entrant*. — Tiens, ma petite Simone! Qu'est-ce que vous faites-là?

SIMONE. — Rien, je m'amuse.

CHAUMETTE. — Et vous êtes sage?

SIMONE. — Très sage.

CHAUMETTE. — Moi aussi. Vous voyez, je rentre... Des rhumatismes passent dans la brise du soir.

SIMONE. — Des rhumatismes? Voilà ce que c'est d'avoir fait la noce. C'est bien fait! Ça vous apprendra.

CHAUMETTE. — Mademoiselle Simone, vous me manquez de respect.

SIMONE. — Et puis, après? D'abord, moi, je ne respecte pas les hommes.

CHAUMETTE. — Vous avez raison, car ils ne sont pas respectables. Mais, prenez garde qu'ils ne vous rendent la pareille, un jour... plus tard... quand vous serez grande.

SIMONE, *bondissant*. — Comment, quand je serai grande? Je sais déjà très



SIMONE. — IL FAIT LOURD.
TENEZ, AIDEZ-MOI DONC...

bien les remettre à leur place... Ça m'est déjà arrivé, allez!

CHAUMETTE. — Où ça ?

SIMONE. — Dans les bals blancs. Ah ! si vous saviez tout ce qu'on peut dire d'horreurs dans les bals blancs. Mais je sais très bien m'en tirer. Vous savez, je ne suis pas bête.

CHAUMETTE. — Je sais.

SIMONE. — Vous avez donc fait attention à moi ?

CHAUMETTE. — Très souvent.

SIMONE. — Et je vous plais ?

CHAUMETTE, *riant*. — Beaucoup.

SIMONE. — Pourquoi riez-vous ? Ce n'est pas drôle ce que je vous demande. C'est très sérieux.

CHAUMETTE. — Mais, c'est très sérieusement que je vous répons.

SIMONE. — Vraiment ?

CHAUMETTE. — Vraiment.

SIMONE. — Et qu'est-ce qui vous plaît en moi ?

CHAUMETTE. — Mais vous...

SIMONE. — Pourquoi ça ?

CHAUMETTE. — Vous êtes un peu curieuse.

SIMONE. — Dites. Pourquoi est-ce que je vous plais ?

CHAUMETTE. — Eh bien, parce que je suis vieux et que vous êtes jeune, parce que je suis méchant et que vous êtes bonne... parce que je suis triste et que vous êtes gaie.

SIMONE. — Gaie... Oh ! non... je ne suis plus gaie... Je l'ai été... autrefois... il y a longtemps... ce matin.

CHAUMETTE. — Ah ! bah !

SIMONE. — Mais oui, pourquoi dites-vous : Ah ! bah ! Si vous saviez ce que j'ai deviné... ce que j'ai compris... ce que j'ai entendu.

CHAUMETTE. — Racontez-moi ça... Avez-vous eu des aventures ?

SIMONE. — Ne plaisantez pas. J'aurais pu en avoir. Tenez, il y a un vieux camarade de papa qui m'a proposé un jour de m'emmener à l'Odéon ! Il était très gentil, il me traitait comme une cocotte... Ça vous étonne ?

CHAUMETTE. — Assez peu...

SIMONE. — Oui. Vous croyez, vous aussi, que les jeunes filles ça ne compte pas... Je sais bien que les grandes personnes pensent souvent ainsi ! C'est bête.

CHAUMETTE. — Mais oui, c'est bête. Les grandes personnes sont souvent très bêtes.

SIMONE. — N'est-ce pas ? Les hommes surtout.

CHAUMETTE. — Merci.

SIMONE. — Oh ! pas les hommes comme vous, les hommes plus jeunes ! Tenez, il n'y a rien de plus idiot qu'un homme de trente-deux à trente-trois ans. Ça ne sait rien... Ça ne comprend rien. C'est stupide.

CHAUMETTE. — Et vous, vous réfléchissez ?

SIMONE. — Beaucoup.

CHAUMETTE. — Vous n'avez pas honte ?

SIMONE. — Dame ! J'ai charge d'âme dans la vie. Vous n'avez pas l'air de vous douter que j'ai un enfant...

CHAUMETTE. — Comment ?

SIMONE. — Un grand enfant... Mais oui, papa. Si vous saviez comme il est léger... Malheureusement, je l'ai connu trop tard pour pouvoir le corriger. Il faut que je le surveille sans cesse. Il n'est pas raisonnable. Si je n'étais pas là, il ferait des tas de bêtises. Oh ! je sais bien qu'il en fait tout de même. Mais je les lui pardonne. Il n'y a qu'une chose que je ne lui pardonne pas, c'est d'être malheureux. Si vous saviez combien de fois, quand il rentrait très embêté, à cause de ses bonnes amies qui lui jouaient des tours, je l'ai consolé tout doucement, sans avoir l'air, d'un tas de choses que je devinais... Oh ! les vilaines femmes ! je les détestais ! Il y en a une pourtant qui a été très bonne pour lui. Elle lui défendait de sortir le soir quand il faisait froid. Je l'aimais bien... Quand il l'a quittée, ça m'a fait beaucoup de peine...

CHAUMETTE. — Alors, vous avez eu des tas de petites tristesses !

SIMONE. — Mais, j'ai eu bien des joies aussi... j'ai été souvent très heureuse. Il ne faut pas croire que je pleurniche toujours comme ça. Quand je m'amuse, je m'amuse de tout mon cœur. J'aime tant m'amuser. Quand je suis triste, allez, ce n'est pas de ma faute.

CHAUMETTE. — Vous serez heureuse, Simone, j'envie celui que vous aimerez... Pourvu qu'il en soit digne !

SIMONE. — Il en sera digne, si je l'aime...

CHAUMETTE. — Nous verrons ça quand vous vous marierez, dans quelques années.

SIMONE, *exaspérée*. — Pourquoi dans quelques années ? C'est extraordinaire ! Oh ! ça m'énerve. Est-ce que je ne suis pas en âge de me marier ? d'être aimée ? C'est

trop fort! Oh! ça m'énerve... (*Elle remonte, puis revient.*) Vous ne trouvez pas qu'on étouffe ce soir...

CHAUMETTE. — Mais non...

SIMONE. — Il fait lourd. (*Elle défait son fichu.*) Tenez, aidez-moi donc, j'ai une épingle là, dans le dos.

CHAUMETTE. — Où ça!

SIMONE. — Là! là!

CHAUMETTE. — Ah! je vois.

SIMONE, *à part.* — Petite fille! (*Haut.*) Oh! que vous êtes maladroit. Vous n'avez donc jamais enlevé une épingle d'un corsage?

CHAUMETTE. — Si, mademoiselle... souvent. C'est que j'ai peur de vous piquer!

SIMONE. — Eh bien, mettez la main sous l'étoffe; comme ça, il n'y aura pas de danger.

CHAUMETTE. — Mais... c'est... que...

SIMONE. — Allez... allez...

CHAUMETTE. — Mais, Simone, je...

SIMONE. — Quoi?...

CHAUMETTE. — Je n'ose pas...

SIMONE, *triumphante.* — Ah! vous voyez bien que je ne suis plus une petite fille... Je suis une femme... (*Elle bat des mains.*) Une femme! une femme!

CHAUMETTE. — Oui, et une femme délicieuse. Vous en avez déjà toutes les séductions.

SIMONE. — Alors, vous êtes sûr qu'on peut m'aimer comme une vraie femme?

CHAUMETTE. — Oui, comme une femme en qui on sent déjà une si jolie volonté d'aimer et d'être aimée... comme une vraie femme capable de troubler profondément, tant elle a de grâce timide et ardente déjà! Hier ce n'était qu'une promesse, et puis tout d'un coup on découvre le doux éclat de ces épaules, on respire sur cette nuque une odeur de sève et de printemps... qui vous grise, qui vous étourdit.. Simone... petite Simone...

Il s'approche d'elle.

SIMONE. — Oh! monsieur Chaumette...

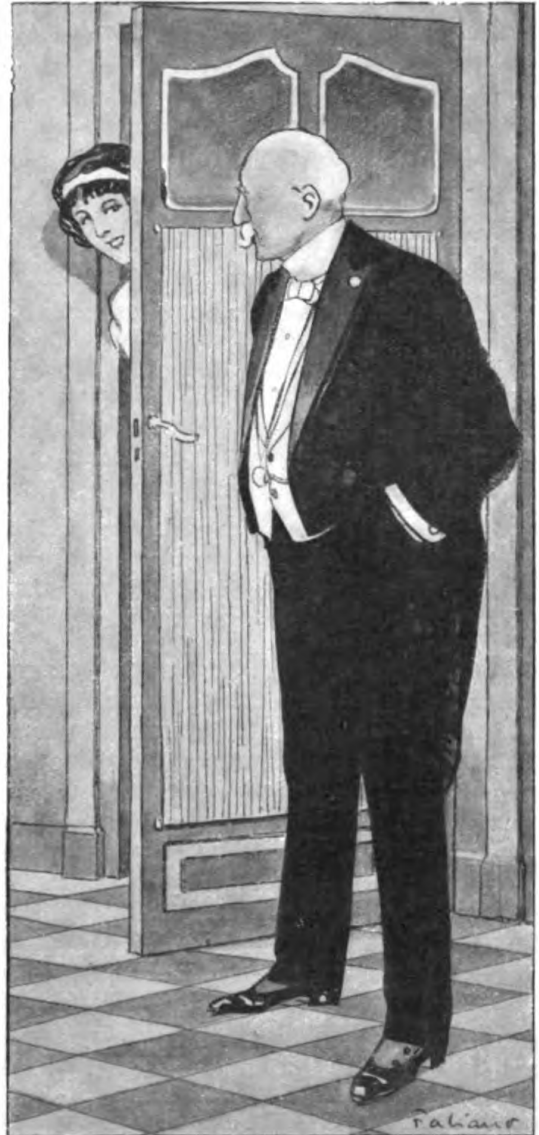
CHAUMETTE, *s'arrêtant et se reprenant.* — Oh! pardonnez-moi... C'est votre faute; je me suis peu à peu laissé prendre à un charme si nouveau pour moi... Je m'en suis approché trop près, imprudemment, et votre jeunesse m'est montée à la tête... Simone, je vous demande pardon...

SIMONE. — Oh! mon ami, je ne vous en veux pas... au contraire, je vous remercie.

CHAUMETTE. — Pourquoi?

SIMONE. — Vous ne pouvez pas comprendre. Maintenant, je sais ce que je voulais savoir.

Elle remonte.



CHAUMETTE. — MON PETIT CHAUMETTE, JE CROIS QU'ON VIENT DE TE FAIRE VOIR DU PAYS.

CHAUMETTE, *après l'avoir regardée, à lui-même.* — Mon petit Chaumette, je crois qu'on vient de te faire voir du pays!

Les Varenne et Chevière apparaissent sous la véranda. Simone s'assied derrière les palmiers et feuillette un livre. Chaumette allume une cigarette et remonte.

SCÈNE XIII

CHAUMETTE, SIMONE,
CHEVRIÈRE, GINETTE, VARENNE

GINETTE. — Ah! je suis gelée!...

Elle ôte son manteau.

CHAUMETTE. — Les Gerbier ne sont pas avec vous?

GINETTE. — Ils sont restés en arrière pour se disputer.

CHAUMETTE. — Ça recommence! Oh!

Il remonte et sort.

GINETTE. — Qu'est-ce qu'il y a?

CHEVRIÈRE. — Parbleu! Gerbier est furieux.

VARENNE. — Pourquoi?

CHEVRIÈRE. — A cause de Bargelin.

GINETTE. — Non!

SIMONE, qui les écoute sans être vue, à part. — Bargelin?

CHEVRIÈRE. — Parfaitement. On potine dans le pays sur Cécile et sur lui. Leur aventure est connue de tout le monde et la malveillance s'en donne.

GINETTE. — Qu'est-ce qu'on dit?

Simone écoute.

CHEVRIÈRE. — Parbleu, on dit que Cécile est la maîtresse de Bargelin.

SIMONE, à part. — Oh! mon Dieu!

CHEVRIÈRE. — C'est joliment bien fait pour elle. La vertu même! Moi, ça m'amuse.

GINETTE. — Vous êtes mauvais. Je vais vous faire taire.

Elle s'assied au piano et joue.

SIMONE, à part. — Oh! marraine! marraine! Elle me l'a pris! Oh! je me vengerai, je me vengerai!

CHEVRIÈRE, à Ginette. — C'est joli, ça.

SIMONE, à part. — Je sais comment.

Elle traverse la scène, et va au secrétaire.

GINETTE. — Tiens! Simone! Venez donc, vous allez chanter.

SIMONE. — Moi. Oh! non, non.

Elle s'assied et écrit.

CHEVRIÈRE. — Vous jouez délicieusement, chère madame, sans aucun sentiment. J'adore ça.

Gerbier et Cécile rentrent. Chaumette les suit.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, GERBIER, CECILE,
CHAUMETTE

CÉCILE, à Simone. — Comment, tu n'es pas encore couchée?

SIMONE, sèchement. — Non.

CÉCILE. — Et Bargelin?

VARENNE. — Il dort paisiblement du sommeil de l'injuste.

CÉCILE. — Simone!

SIMONE. — Quoi?

CÉCILE. — Viens, j'ai à te parler. Qu'est-ce que tu fais là? (*Simone cache sa lettre dans le buvard qu'elle referme brusquement et se lève.*) J'ai à te parler de Bargelin.

SIMONE. — Oh! ce n'est pas la peine. Je n'aime plus ce monsieur. D'ailleurs, je ne l'ai jamais aimé. C'était un caprice ridicule de petite fille. Je n'y pense plus.

CÉCILE. — Allons, tu es folle!

Elle veut lui prendre la main.

SIMONE, s'écartant. — Oh! laissez-moi! laissez-moi!

Elle remonte brusquement.

CÉCILE. — Qu'est-ce que ça veut dire?

SIMONE, traversant. — Tu ne montes pas te coucher, papa? Alors je ne t'attends pas. Bonsoir, Ginette. (*Elle va à Chaumette.*) Bonsoir, monsieur. (*Bas.*) Quand tout le monde sera parti, cherchez dans le buvard, il y a un mot pour vous. (*Haut.*) Bonsoir, tout le monde.

Elle sort en chantant le pas de quatre.

GERBIER. — Est-elle gentille et gaie, cette petite!

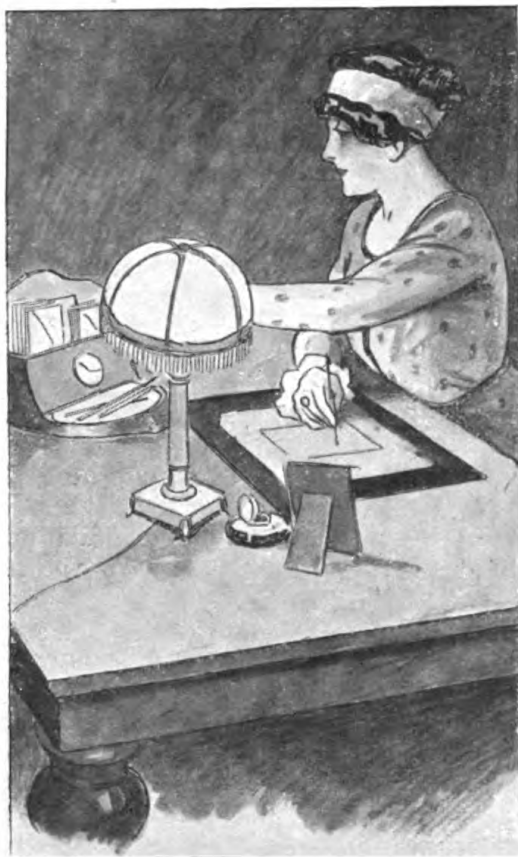
CHEVRIÈRE. — Elle a bon caractère, mon caractère.

Un domestique apporte les bougeoirs.

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins SIMONE

GERBIER. — À propos, mes amis, nous chasserons demain au furet. On déjeunera à onze heures. Ça vous va? Cécile, envoyez



Fabiano

CÉCILE. — JE VAIS L'ÉCRIRE.

donc tout de suite une dépêche à Essen à la Chenardière, pour qu'il vienne nous rejoindre.

CÉCILE. — Je vais l'écrire.

Elle s'assied.

GERBIER. — Et sur ce... retraite aux flambeaux... Vous ne montez pas, Chaumette?

CHAUMETTE. — Je vais prendre un volume dans la bibliothèque. A demain.

GERBIER. — A demain.

Ils vont lui serrer la main, puis remontent et sortent. Chaumette entre au premier plan à gauche.

SCÈNE XVI

CECILE, seule

Voilà, c'est fait. (*Elle veut sécher sa dépêche ouvre le buvard, trouve la lettre de Simone*). Qu'est-ce que c'est que ça? L'écriture de Simone. (*Elle lit*)... « Quand tout le monde sera monté, je redescendrai dans le salon par la véranda. Attendez-moi... » Oh! la petite malheureuse! A qui écrit-elle ça? A Bargelin? Qu'est-ce que ça veut dire? (*Elle va pour la déchirer*.) Non... Ce monsieur trouvera à qui parler.

Elle hésite, puis sort brusquement. Quand elle est sortie, Chaumette rentre en scène. Un domestique entre.

SCÈNE XVII

CHAUMETTE, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. — Je croyais que monsieur était rentré dans le pavillon.

CHAUMETTE. — Dans un instant. Vous pouvez éteindre. Laissez-moi seulement une lampe.

LE DOMESTIQUE. — Bien, monsieur.

Il va fermer les fenêtres du fond.

CHAUMETTE. — Laissez cette porte. Je la fermerai moi-même avant de me coucher. (*Le domestique sort. Chaumette va au buvard et lit la lettre*.) Oh! ces petites filles! Je vais la gronder... oui, je vais la gronder.

Il chiffonne la lettre et la met dans sa poche.

SCÈNE XVIII

CHAUMETTE, CECILE

CÉCILE, entrant par la gauche. — Vous, c'était vous! (*Chaumette se retourne*.) Ce n'est pas moi que vous attendiez?

CHAUMETTE. — Je n'att...

CÉCILE. — J'ai enfermé cette petite folle dans sa chambre. Elle ne viendra

pas, vous voyez. Je sais tout, inutile de mentir.

CHAUMETTE. — Soit, c'est vrai. Ce n'est pas vous que j'attendais.

CÉCILE. — Ah! vous l'avouez!... Mais vous comptiez sans moi, mon cher... Ah! vous aviez raison de railler mes principes, ma vertu, les sentiers de la vertu, comme vous dites! Eh bien, c'est cette vertu qui, maintenant, vous barre la route. Je suis là pour protéger Simone, pour la sauver... et je la sauverai...

CHAUMETTE. — Je vous en prie, ma chère amie, faisons du drame, mais faisons-en très peu. Si vous me trouvez ici, c'est que mademoiselle Chevière m'a prié d'y venir. Elle avait sans doute à me parler.

CÉCILE. — Pensez-vous me persuader que ce rendez-vous en pleine nuit est la chose la plus naturelle du monde? Qu'est-ce qu'il y a? Je veux savoir.

CHAUMETTE. — Allons, allons, calmez-vous. Il n'y a rien. J'ai eu pour la première fois ce soir avec Simone, ici même, une conversation très douce, très intime. Elle m'a montré son petit cœur tout gonflé de chagrin, avec une imprudence délicieuse, une confiance effrayante. Vous voyez que tout cela n'est pas bien grave.

CÉCILE. — Oh! je sais! rien n'est grave pour vous... Et quand je songe que tant de fois... que tout à l'heure encore, vous aviez l'audace de me parler d'amour! Et qui sait... j'aurais pu m'y laisser prendre, me laisser émuvoir... Mais rien n'est grave pour vous.

CHAUMETTE, *à part*. — Tiens, tiens.

CÉCILE. — Ah! c'est indigne, indigne.

CHAUMETTE. — Pardon, précisons. Qu'est-ce qui est indigne? De vous avoir parlé d'amour...

CÉCILE. — Quoi! Pensez-vous que je vous fasse l'honneur d'être jalouse... Ce qui me révolte, c'est votre manière d'agir avec cette petite. Ah! vous vous êtes conduit comme...

CHAUMETTE. — Je me suis conduit comme un homme.

CÉCILE. — C'est le mot que je cherchais.

CHAUMETTE, *nettement*. — Et comme un brave homme.

CÉCILE. — Hein?

CHAUMETTE. — Vous le savez bien et vous ne pouvez pas en douter.

CÉCILE. — Mais enfin, pour qu'elle vous ait écrit cette lettre, il faut que vous lui ayez fait perdre la tête!

CHAUMETTE. — Oh! ce n'est pas elle qui a perdu la tête, fichtre non... C'est plutôt moi qui ai failli la perdre.

CÉCILE. — Vous?

CHAUMETTE. — Et tout ce qui arrive c'est de votre faute?

CÉCILE. — De ma faute?

CHAUMETTE. — Oui, de votre faute. C'est vrai, ça... Vous créez autour de vous une atmosphère de désir, de coquetterie... Vous avez une satanée manie de parler de repentir qui donnerait envie de pécher à ceux qui y pensent le moins. Vous passez votre temps à attirer la foudre et puis, quand elle tombe, vous vous sauvez. Alors, elle tombe sur une autre; n'importe qui, la première venue...

CÉCILE. — Oh! c'est trop fort.

CHAUMETTE. — Vous, parbleu! vous vous en moquez, vous ne risquez rien. Quand l'orage est passé, vous venez regarder l'accident. Eh bien, non, en voilà assez... il faut que cela finisse, et il n'est que temps.

CÉCILE. — Qu'est-ce que vous dites?

CHAUMETTE. — Je dis que... (*Se reprenant et plus doucement.*) Je dis que, puisque c'est votre bonheur, votre vocation de sauver les gens, il serait temps de me sauver un peu, moi aussi!

CÉCILE. — Vous sauver? De quoi?

CHAUMETTE. — De tout et de moi d'abord. J'ai besoin d'être défendu, protégé... Oh! je sais bien, je n'ai pas l'air, je crâne, je fais du battage, de l'ironie. Qu'est-ce que ça prouve? Ça prouve que j'ai quelque chose à cacher, que je ne dis pas ce que je pense, que je suis malheureux. Oui, je suis malheureux, nom d'un chien!

CÉCILE. — Vous, allons donc!

CHAUMETTE, *presque tendre*. — Je n'ai rien, rien qui puisse me préserver de ces pièges du cœur comme celui où j'ai failli me prendre. Ce soir, je me suis dominé, mais il n'y a pas que Simone, il y a toutes les Simones... Et pour me sauver d'elles et pour les sauver de moi, il ne fallait pourtant pas grand'chose...

CÉCILE. — Quoi donc?

CHAUMETTE. — Il me fallait seulement une tendresse loyale, sincère, presque honnête, une femme, la seule femme qui eût pu fixer ma vie... faire de moi le plus heureux, le plus sincère des hommes. Ça lui aurait été facile... Et elle l'aurait fait par charité, si elle avait été vraiment charitable, par vertu, si elle avait été vrai-

ment vertueuse... Seulement, il faut croire qu'elle ne l'était pas assez... car elle n'a pas voulu de moi.

CÉCILE. — Vous en trouverez une autre.

CHAUMETTE. — C'est une femme comme il n'y en a pas d'autres.

CÉCILE. — Elle est donc parfaite?

CHAUMETTE. — Fichtre non! Ah! là là! Elle est autoritaire, orgueilleuse, un peu baroque. Je ne crois pas qu'elle ait jamais aimé. Elle a une sécheresse de parade, et avec tout ça... avec tout ça... un charme auquel on ne résiste pas. Elle a la grâce flexible d'un roseau qui ne penserait pas beaucoup. Elle a une robe rose, une ceinture dorée qui lui va mieux que sa bonne renommée, un collier de perles. Des fleurs se pâment à son corsage. Je l'ai toujours aimée. Voilà... C'est vous!

CÉCILE. — Ah! vous ne me l'envoyez pas dire.

CHAUMETTE. — Qui enverrais-je?

CÉCILE. — Mon ami, je vous crois. Je vous pardonne, mais ne dites pas de folies. Il y a ce soir quelque chose de grisant dans l'air. Vous déraisonnez, et moi-même je viens de vous écouter avec plus de faiblesse que je n'en ai jamais montré. Adieu, mon ami, à demain!

CHAUMETTE. — Ah! non, maintenant, je ne vous laisserai pas partir comme ça.

CÉCILE. — Ah! laissez-moi, laissez-moi. Je me sens déjà coupable d'être restée avec vous à pareille heure, seule, ici.

CHAUMETTE. — Non, vous n'êtes pas coupable. Vous le savez bien. La femme que vous êtes ne serait déjà plus là si elle n'avait pas senti que c'était son devoir de rester. Jusqu'à présent vous aviez cru être charitable en donnant à tous les mendiants de la route. Moi, j'ai toujours été un pauvre honteux et vous ne m'avez pas donné! Voici l'heure de la charité véritable, de la délicieuse aumône. Un peu d'amour, s'il vous plaît.

CÉCILE. — Taisez-vous! Il faut que je m'en aille.

CHAUMETTE. — Qu'est-ce que je vous demande? De me tendre la main dans la vie... (*Il lui prend la main.*) comme ça. De me permettre de la conserver dans la mienne, un tout petit peu... deux ou trois heures par jour.

CÉCILE, *voulant se lever.* — Voyons, mon ami.

CHAUMETTE. — Quoi? Est-ce que c'est

inconvenant de vous baiser les doigts comme ça?

CÉCILE. — Non, ce n'est pas inconvenant. (*Chaumette lui embrasse le bras.*) Mais ce n'est plus la main.

CHAUMETTE. — Ça ne fait rien... le bras, est tout près de la main. Y a-t-il un grand mal à me laisser vous dire que je vous aime... sans me répondre, bien sûr, sans me répondre.

CÉCILE. — Non, il n'y a pas grand mal.

CHAUMETTE. — Alors, ça vous est donc si désagréable?

CÉCILE, *désolée.* — Mais non, ça ne m'est pas si désagréable.

CHAUMETTE. — Vous avez une âme charmante, une peau délicieuse... Ah! mon Dieu! Et dire que tout ça est du bien perdu! Quelle tristesse de songer à tant de roses qui n'ont pas de jardinier.

CÉCILE. — Et mon mari...

CHAUMETTE. — Votre mari n'est pas un jardinier! Cécile! Cécile!...

Il lui embrasse l'épaule.

CÉCILE. — Oh! voulez-vous me laisser! Voulez-vous me laisser! Ce n'est plus le bras!...

CHAUMETTE. — Non, ce n'est plus le bras, c'est l'épaule. Ça ne fait rien! Le bras est là...

CÉCILE. — Oh! mon Dieu! tout ça finira très mal.

CHAUMETTE. — Mais non, tout ça finira très bien.

CÉCILE. — C'est ce que je voulais dire... (*Pleurant presque.*) Oh! Quelle femme suis-je donc?

CHAUMETTE. — Une autre femme? Quand vous la connaîtrez demain, elle fera honte à celle que vous étiez hier et qui ne la valait pas.

CÉCILE. — Mais quand elles se rencontreront, ces deux femmes, qu'est-ce qui arrivera, mon Dieu! Elles se diront des choses terribles. Ah! je voudrais bien ne pas être là.

CHAUMETTE. — Soyez tranquille, je les réconcilierai.

Elle s'abandonne dans ses bras.

CÉCILE. — C'est moi, moi qui suis dans vos bras, moi qui ai donné aux autres tant de bons conseils.

CHAUMETTE. — Justement, il ne vous en reste plus pour vous. Mais n'avez pas peur, tout ce que vous avez fait de beau

dans votre vie n'est rien auprès de ce que vous faites maintenant. C'est la plus grande preuve de vertu que vous ayez jamais donnée! C'est-à-dire que, s'il y avait ici trente personnes, — j'aime mieux qu'elles n'y soient pas, — mais si elles y étaient, en vous voyant vous sacrifier ainsi, elles s'écrieraient toutes les trente : « Mon Dieu! que cette femme est vertueuse! Que cette femme est donc vertueuse! »

CÉCILE. — Non! non! c'est épouvantable, ce qui m'arrive...

CHAUMETTE. — Ne vous faites pas de reproches, Cécile. Je vous l'avais dit. C'était juste, c'était nécessaire. *(Il lui met sur les épaules le petit capuchon*

qu'elle avait posé, en entrant, sur le canapé.) Ah! que ça vous va bien! Rappelez-vous Marie l'Égyptienne. Il y a une rivière à passer.

CÉCILE. — Ah!

CHAUMETTE. — Je suis le bon batelier, discret et sincère, comme tous les bateliers. Mon ermitage est à quatre pas. Les flots sont bleus, la mer est belle. On ne saura jamais ce que vous êtes venue faire dans cette galère. Venez, venez.

Il l'enlace. Ils remontent vers la droite.

CÉCILE. — Mon Dieu! mon Dieu! Qu'est-ce que vous me faites faire?

CHAUMETTE. — Une bonne action!





LA MORINIÈRE. — CERTES ET JE SUIS RAVI DE VOUS AVOIR RENCONTRÉ..

ACTE TROISIÈME

Une clairière dans un bois de bouleaux argentés par l'automne. — A droite, au premier plan, un kiosque de chasse. — Au fond et à gauche, au pied des arbres, on aperçoit des terriers de lapins. — Dès que le rideau est levé, on entend deux coups de fusil.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GARDE, CHAUMETTE, DE LA MORINIÈRE, SIMONE, BARGELIN

LE GARDE. — Pendant que ces autres messieurs travaillent le terrier des peupliers, nous allons fureter celui-ci. Doit y avoir du lapin. Y a d'la jolie crotte fraîche.

Il ramasse quelque chose, et le tend à la Morinière.

LA MORINIÈRE, *se penchant*. — Ça fait plaisir à voir.

CHAUMETTE. — Vous êtes grand chasseur, monsieur de la Morinière.

LA MORINIÈRE, *qui étant très sourd, parle très fort*. — Certes. Et je suis ravi de vous avoir rencontré et de me joindre à vous, car je revenais bredouille. Il n'y a pas une bécassine au marais cette année.

Simone remonte un peu.

CHAUMETTE, *à la Morinière*. — Mais, dites donc, vous savez que M^{me} Gerbier va

nous rejoindre tout à l'heure. Je la crois un peu piquée contre vous. Il y a une histoire d'invitation.

LA MORINIÈRE. — Ah! vous savez?... Quoi, elle ne peut pas m'en vouloir... Elle doit bien comprendre qu'en ce moment... avec ces potins...

LE GARDE. — Ces messieurs peuvent parler, mais faut parler bas, rapport aux lapins. Ils seraient plus durs à sortir.

LA MORINIÈRE, *criant à l'oreille de Chaumette*. — Il faut parler bas à cause des lapins. Comment nous plaçons-nous?

LE GARDE. — Faut un tireur ici et deux de l'autre côté de la pente, à cinquante mètres, près du grand trou. (*A Bargelin et Simone.*) Si mademoiselle et monsieur veulent y aller?

SIMONE. — J'y vais. (*A Bargelin.*) Seulement, je vous prie, monsieur, de ne plus doubler mes lapins. Je suis une petite fille, mais je sais les tuer toute seule.

Elle remonte et sort.

BARGELIN. — Oh! elle est assommante!

LA MORINIÈRE. — Elle est vraiment ravissante, mademoiselle Simone, avec ce petit costume. Mâtin!

BARGELIN. — Peuh!

LA MORINIÈRE. — Vous êtes difficile.

LE GARDE, *à Bargelin*. — Descendez vite, je vais mettre le furet. (*Bargelin sort; Chaumette se place à l'avant-scène et la Morinière, au 2^e plan. Le garde sort le furet d'un sac.*) Tout doux, mon vieux. Il mord, le putois! Là! (*Il le met dans un terrier.*) Je m'en vais l'attendre en bas.

Il sort.

SCÈNE II

CHAUMETTE, DE LA MORINIÈRE

LA MORINIÈRE. — C'est écœurant. Bientôt on ne pourra plus tirer un coup de fusil. Tout s'en va. Les institutions, les mœurs, le gibier. Tout ça, cher monsieur, c'est la faute de votre République.

CHAUMETTE. — Je ne peux pas en dire de mal. C'est une ancienne maîtresse à moi. Elle m'a quelquefois trompé, mais je ne lui en veux pas. C'était dans son tempérament.

Coup de fusil dans la coulisse.

LA MORINIÈRE, *reprenant*. — Enfin,

monsieur, plus de finances! plus de justice! plus d'armée! plus de marine! Que pensez-vous de tout ça?

CHAUMETTE. — Moi? Je suis comme vous, je m'en fous...!

SIMONE, *apparaissant en haut du tertre et tenant à la main un lapin qu'elle vient de tirer*. — J'ai boulé mon dixième. C'est le seul qui me soit venu, tout vous est passé en haut.

CHAUMETTE. — Et nous avons tout laissé passer.

BARGELIN, *apparaissant*. — Le furet ne veut plus sortir.

SIMONE. — On a beau l'appeler, il ne comprend rien de ce qu'on lui dit. Il y a des furets comme ça, des furets et d'autres gens.

BARGELIN. — Vous allez voir qu'il s'est endormi dans le terrier.

CHAUMETTE. — D'ailleurs le furet s'endort toujours dans le terrier. C'est ce qui fait le charme de cette chasse.

LE GARDE, *rentrant*. — Il ne veut rien savoir, ce putois-là. Si ces messieurs veulent continuer, il y a deux bons trous à mi-côte.

LA MORINIÈRE. — Allons!

Ils remontent.

SCÈNE III

CHAUMETTE, SIMONE, BARGELIN, GERBIER, ESSEN, VARENNE, UN GARDE.

GERBIER. — Nous venons vous rejoindre, notre furet s'est endormi.

SIMONE. — Le nôtre aussi.

GERBIER, *au garde*. — Brion, descendez rejoindre M. Chevière, il y a du gibier à ramasser.

SIMONE. — Je vais aussi retrouver papa, je veux compléter ma douzaine.

Elle sort.

VARENNE, *à Bargelin*. — Elle est jolie, cette petite Simone. Elle a une crânerie, une grâce...

BARGELIN, *à part*. — Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous à la trouver si bien!

ESSEN, *à Gerbier*. — Mes compliments, mon cher. Vous avez tué le dernier à une distance... Je parie pour 70 mètres.

GERBIER. — Oui, je suis très content de mon nouveau fusil!... Je l'ai fait faire à Londres... deux mille francs!

CHAUMETTE. — Mazette!

GERBIER. — Mais vous aussi, Essen, vous avez un très beau fusil.

ESSEN. — Oh! je l'ai eu dans d'excellentes conditions... deux cents francs!

Il le montre à Gerbier.

CHAUMETTE, à Varenne. — Et la vérité, c'est qu'ils les ont tous les deux payés le même prix... mille francs!... Seulement ils bluffent en sens contraire, chacun selon son tempérament et son genre de vanité.

VARENNE. — Quel pingre que cet Essen!

CHAUMETTE. — Il peut se permettre ça, parce qu'il est dix fois millionnaire. Le monde ne pardonne d'être avare qu'aux gens très riches.

Essen et Bargelin sont sortis pendant les deux dernières répliques.

GERBIER. — Ah! voilà ces dames!

Entrent Cécile et Suzanne.

SCÈNE IV

CHAUMETTE, GERBIER, VARENNE
CÉCILE, SUZANNE

GERBIER, au fond. — Tiens! Comment, Suzanne? D'où arrivez-vous?

SUZANNE. — Tout droit de Paris. Bonjour, messieurs.

Poignées de main.

CÉCILE. — Elle nous est tombée du ciel au moment où nous montions en voiture.

SUZANNE. — Vous voyez, je n'ai même pas eu le temps de changer de robe.

GERBIER. — Je suis ravi de vous voir. Vous ne voulez pas venir avec nous?

CÉCILE. — Non. Elle va m'aider à préparer le goûter.

GERBIER. — Eh bien, en route, Essen!

Chaumette, Varenne et Gerbier remontent et sortent.

CÉCILE. — A tout à l'heure.

SCÈNE V

CECILE, SUZANNE

Le valet de pied apporte des pliants et les installe au premier plan à gauche.

SUZANNE, très joyeuse. — Ah! ma ché-



CÉCILE. — ALLONS, DIS... DIS..

rie, que je suis heureuse de te retrouver! Tu vas être si fière de moi. Si tu savais... je ne suis plus la même.

CÉCILE. — Ah! (*A part.*) Moi non plus.

SUZANNE. — J'ai enfin compris que tu avais raison et je suis revenue à la vie honnête et régulière... mais c'est drôle, tu n'as pas l'air content.

CÉCILE, *gênée*. — Moi, au contraire! je suis ravie.

SUZANNE. — Ah! dame. Ça ne s'est pas fait seul. Tu te rappelles que je t'avais promis d'aller m'ennuyer un mois chez ma mère, j'y ai été. Seulement ce qu'il y a eu de terrible, ç'a été l'arrivée de mon oncle...

CÉCILE. — M. Morier?

SUZANNE. — Oui. Il n'était pas seul. Oh! il y avait avec lui M. Pierre Dubreuil, son nouveau premier clerc.

CÉCILE. — Il en change souvent!

SUZANNE. — Bien trop.

CÉCILE, *avec empressement*. — Ah! et alors, ce M. Pierre Dubreuil...

SUZANNE, *indignée*. — Pas du tout. Oh! il a été très aimable, très poli. Ainsi le premier soir il a voulu, je n'ose pas te dire ça...

CÉCILE, *l'encourageant*. — Allons, dis... dis...

SUZANNE, *pudique*. — Il a voulu m'embrasser.

CÉCILE, *déçue*. — Ah! seulement.

SUZANNE, *stupéfaite*. — Hein?... (*Avec autorité.*) Mais je l'ai remis à sa place. Alors il m'a fait une cour acharnée, mais j'ai pensé à toi et je ne lui ai rien accordé.

CÉCILE. — Rien?

SUZANNE, *rigoureuse*. — Rien.

CÉCILE. — Tu as peut-être été un peu loin.

SUZANNE. — Comment, un peu loin?

CÉCILE. — Enfin, je veux dire que tu as été bien rigoureuse.

SUZANNE. — C'est toi qui me dis ça! Alors, tu aurais voulu que...

CÉCILE, *conciliante*. — Non, non, je ne vais pas jusque-là. Mais, en somme, c'était toujours le premier clerc de l'étude...

SUZANNE. — Oh!

CÉCILE, *avec douceur*. — Tiens, tu devrais lui écrire, à ce pauvre garçon.

SUZANNE. — Non!

CÉCILE. — Si. Tu sais que je t'ai toujours donné de bons conseils. Eh bien! ne sois pas trop sévère. Il ne faut faire souffrir personne. La vie est compliquée. Tu as beau dire... Il faut donner tout le bonheur qu'on peut... C'est une espèce de devoir. Il y a des fautes qui n'en sont pas. On doit quelquefois les commettre. (*Les yeux baissés.*) et on en éprouve de très réelles satisfactions.

SUZANNE. — Morales?

CÉCILE. — Morales aussi.

SUZANNE. — Oh! comme tu es devenue gentille!

CÉCILE, *soupirant*. — Oui, je suis devenue très gentille.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SIMONE.

Simone entre et traverse la scène.

CÉCILE. — Ah! Simone. J'ai deux mots à te dire.

SIMONE, *sèchement*. — Oh! je n'ai pas le temps, je pars rejoindre M. Essen. Il a trouvé un terrier excellent.



SIMONE. — OUI, LE LONG DE LA MARE, IL Y A BEAUCOUP DE TROUS.

CÉCILE, *s'approchant d'elle*. — Il faut que je te parle. Je cours après toi depuis ce matin. On dirait que tu m'évites? J'ai à parler avec toi de M. Bargelin.

SIMONE. — Bargelin! Oh! ne me parlez plus de ce monsieur, je vous en prie!

CÉCILE. — Qu'est-ce que tu as?

SIMONE. — Rien du tout. Je viens chercher des cartouches.

SUZANNE, *à Simone*. — Vous chassez encore?

SIMONE, *qui remplit de cartouches un petit sac qu'elle a en bandoulière*. — Oui, le long de la mare, il y a beaucoup de trous, c'est très amusant.

SUZANNE. — J'ai envie d'aller avec vous. Vous voulez bien?

SIMONE. — Certainement.

SUZANNE. — A tout à l'heure.

Elles sortent.

SCÈNE VII

CECILE, CHAUMETTE,
puis SUZANNE

CÉCILE. — Qu'est-ce qu'elle a? (*Apercevant Chaumette qui sort du pavillon*.) Ah! vous voilà, monsieur!

CHAUMETTE. — Me voilà, madame.

CÉCILE. — Alors, vous ne chassez pas?

CHAUMETTE. — Je suis si heureux aujourd'hui, que je ne voudrais pas faire de mal à un lapin, Cécile!

CÉCILE. — Mon ami!

CHAUMETTE. — Cécile!

CÉCILE. — Quoi?

CHAUMETTE. — Rien.

CÉCILE. — Ne soyez pas inconvenant.

CHAUMETTE. — Soit. Mais je vais être indiscret. Je vais vous poser la plus indiscrète des questions.

CÉCILE. — Oh! la! la!

CHAUMETTE. — Regrettez-vous d'avoir, hier au soir, sauvé une petite filleule évaporée?

CÉCILE. — Oh! non!

CHAUMETTE. — Regrettez-vous d'être venue trouver un brave méchant homme et de l'avoir rappelé au devoir? de lui avoir parlé avec rudesse d'abord, avec douceur après?

CÉCILE. — Non.

CHAUMETTE. — Regrettez-vous d'être allée ensuite vous promener avec lui le long de l'étang, puis d'être entrée à pas de loup dans la tourelle en prenant garde de ne pas faire crier une sacrée porte qui grinçait comme si on la faisait sortir de ses gonds?

CÉCILE, *bas et se détournant*. — Non.

CHAUMETTE. — Regrettez-vous... Regrettez-vous de vous être aperçue tout à coup qu'il était cinq heures du matin et que l'aube blanchissait la fenêtre, d'avoir entendu un coq qui claironnait avec une fatuité stupide, pour avertir les poules bien élevées qu'il était l'heure de rentrer chez elles? (*Cécile ne répond pas*.) Regrettez-vous tout cela? Regrettez-vous le reste? Vous ne répondez pas? Je vais compter jusqu'à trois. Si à trois vous ne vous jetez pas dans mes bras en criant : « Je vous aime! » c'est que vous ne regrettez rien. (*A part*.) Comme ça, j'aurai au moins une compensation pratique... (*Il frappe dans ses mains*.) Un, deux, trois!... Vous ne vous êtes pas jetée dans mes bras, vous n'avez pas crié : « Je vous aime! » Vous ne regrettez rien. Et comme vous avez raison!

CÉCILE. — Qu'est-ce que vous pensez de ma faiblesse?

CHAUMETTE. — Beaucoup de bien. Je l'estime, je la vénère. Et puis, vous n'avez pas été faible. Vous avez été honnête avec moi. Il faut bien que sagesse se passe.

CÉCILE. — Qu'est-ce que c'est que cette façon de me justifier à mes propres yeux? Je fais ce qui me plaît. Je n'ai pas besoin de vous pour me rappeler ma vertu. J'y pense. Je n'ai pas cessé d'y penser... et...

Elle s'arrête.

CHAUMETTE. — Et?

CÉCILE, *très pudique*. — Et... c'était délicieux.

CHAUMETTE. — Cécile, je vous adore. Vous voyez que j'avais raison... Elles se sont revues, ces deux femmes dont vous craigniez tant la rencontre. Celle que vous étiez hier et celle que vous êtes maintenant. Eh bien, elles ne se sont pas dit de choses désagréables?

CÉCILE. — Non, elles ont été très bien.

CHAUMETTE. — Demain, elles se feront des confidences.

CÉCILE. — Peut-être.

CHAUMETTE, *avec tendresse*. — Dans huit jours, elles seront de vieilles amies. Je vous ai dit que je m'en chargeais. Car,



SUZANNE. — Ah! ZUT, ALORS!

si j'aime tendrement la nouvelle, j'ai pour l'ancienne une sympathie reconnaissante. Dame! c'est elle qui nous a mis en relations. Vous voyez, tout s'arrange. D'ailleurs, qu'est-ce qui ne s'arrange pas!

CÉCILE. — Vous êtes optimiste...

CHAUMETTE. — Je vais tant au théâtre.

CÉCILE. — Vous avez beau dire, les choses ne s'arrangent guère. Voyez où nous en sommes. Je suis compromise aux yeux de tout le pays par un monsieur auquel je n'ai pas cédé.

CHAUMETTE. — En revanche, vous n'êtes pas compromise par le monsieur qui... enfin ça se compense.

CÉCILE. — Ne plaisantez pas. D'ailleurs, il ne s'agit pas de moi, il s'agit de Simone. Quoi qu'elle en dise, elle adore ce dadais de Bargelin.

CHAUMETTE. — Elle adore Bargelin! Mais, alors, je comprends...

CÉCILE. — Je ne sais pas ce qu'il y a, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Ils se boudent. Ils sont presque

brouillés, que faire... Si je ne les marie pas, ma bonne action devient inutile, elle devient coupable.

CHAUMETTE. — Je ne le souffrirai pas. Mais ne craignez rien. J'entre en campagne. C'est enfantin de réconcilier ces jeunes gens. Je m'en charge.

CÉCILE. — Et ce n'est pas tout. Il faut aussi le consentement de Chevière; or il exige que son gendre ait une situation décorative: finances, diplomatie... Avez-vous ça!

CHAUMETTE. — A la rigueur. J'ai une place que j'ai promise à un protégé. Je n'ai qu'une parole. Je vous donne la place.

CÉCILE. — Qu'est-ce que c'est?

CHAUMETTE. — Un poste de membre de la Commission des Pyrénées.

CÉCILE. — Hein?

CHAUMETTE. — Oui. Depuis qu'il n'y a plus de Pyrénées, il y a une commission des Pyrénées, chargée de régler des points diplomatiques du dernier enfantillage. En 1659, lorsque Louis XIV... mais ce serait trop long à vous expliquer.

CÉCILE. — Ne m'expliquez pas. Vous êtes gentil.

CHAUMETTE. — N'en croyez rien. Mais je vous aime.

CÉCILE. — Vrai!...

CHAUMETTE, *la prenant dans ses bras.* — Vous le savez bien. Je vous aime...

Il l'embrasse. A ce moment Suzanne entre et surprend le baiser.

SUZANNE, *stupéfaite.* — Ah! zut, alors!

CHAUMETTE. — J'ai aimé tout en vous, vos regards, vos lèvres... et surtout... (*Il aperçoit Suzanne, il s'écarte de Cécile et continue sans changer de ton.*) surtout cette méthode de colonisation qui, basée sur les données de l'économie politique, a permis la mise en valeur si prompte de la Birmanie et de l'Indo-Chine.

Suzanne, qui s'est approchée peu à peu, tousse légèrement pour avertir de sa présence.

CHAUMETTE, *à Suzanne.* — Tiens, c'est vous, chère madame!

CÉCILE, *génée.* — Ah! c'est toi.

CHAUMETTE, *à Cécile.* — Voilà Chevière! Chargez-vous de le décider. Moi, je vais circonvenir ces tourtereaux en colère.

CÉCILE. — Bien.

Chaumette rejoint Suzanne.

CHAUMETTE, à *Suzanne*. — Chère madame, je vous emmène.

Il lui prend le bras.

SUZANNE. — La Birmanie et l'Indo-Chine. Ah! zut, alors!

CHAUMETTE. — Pourquoi parlez-vous avec cette légèreté de contrées tout à fait intéressantes et dans lesquelles l'expansion de la métropole...

Ils sortent à gauche.

SCÈNE VIII

CHEVRIÈRE, CÉCILE

CÉCILE. — Mon ami, je suis ravie de vous voir un moment seul.

CHEVRIÈRE. — Diable! que dois-je croire?

CÉCILE. — J'ai quelque chose à vous demander.

CHEVRIÈRE. — Moi aussi, toujours. Si c'était seulement la même chose...

CÉCILE. — Voilà : vous savez le projet dont je vous ai déjà parlé. Il faut marier Simone.

CHEVRIÈRE. — Si elle veut.

CÉCILE. — Elle voudra.

CHEVRIÈRE. — Il est entendu que je ne la contraindrai en rien. Elle est capable de juger et de choisir.

CÉCILE. — D'accord! Mais je vous demande votre consentement le cas échéant.

CHEVRIÈRE. — De qui s'agit-il?

CÉCILE. — De Bargelin.

CHEVRIÈRE. — Ah! ah!... c'est impossible!

CÉCILE. — Pourquoi? Il est charmant.

CHEVRIÈRE. — Je l'aime beaucoup, mais il n'a pas de situation.

CÉCILE. — Il en a une très belle.

CHEVRIÈRE. — Depuis quand? Depuis une heure?

CÉCILE. — Non. Depuis dix minutes. Vous voyez, pour peu qu'il continue, quelle carrière il fera.



CHEVRIÈRE. — DE QUI S'AGIT-IL ?

CHEVRIÈRE. — Et il plaît à Simone?
CÉCILE. — J'en suis convaincue, mais ne leur parlez de rien avant demain.

CHEVRIÈRE. — Eh bien, soit!

CÉCILE. — Alors, vous consentez...

CHEVRIÈRE. — Ça vous fait bien plaisir?

CÉCILE. — Beaucoup.

CHEVRIÈRE. — Eh bien je consens.

CÉCILE. — Vous êtes gentil.

CHEVRIÈRE. — Je suis gentil?

CÉCILE. — Très gentil.

CHEVRIÈRE. — Vraiment? Eh bien, alors? Voyons? Je suis un vieil amoureux à vous...

CÉCILE. — Qu'est-ce que vous dites?

CHEVRIÈRE. — Tenez, vous ne vous choquerez pas. Je vais simplement vous demander une chose que vous m'avez écrite, au moins cent cinquante fois...

CÉCILE. — Je ne comprends pas.

CHEVRIÈRE. — Eh bien, je vous serais reconnaissant de la moindre offrande...

CÉCILE, *sévère*. — Chevre!ère!

CHEVRIÈRE. — Voyons, un petit rendez-vous, à quoi ça engage-t-il?

CÉCILE. — Un rendez-vous... (*Cécile rit, puis, prenant subitement une résolution.*) Eh bien, je consens.

CHEVRIÈRE, *au comble de la joie*. — Ah! enfin! quand ça?

CÉCILE, *avec énergie*. — Tout de suite.

CHEVRIÈRE, *décontenancé*. — Tout de suite?... Ah! non, non, c'est trop... Pas tout de suite... Dans quelques jours... A la fin de la semaine...

CÉCILE. — Mais non, pourquoi retarder, puisque nous sommes décidés?

CHEVRIÈRE. — Tiens! vous êtes étonnante... Moi, je ne m'attendais pas...

CÉCILE. — A quoi?

CHEVRIÈRE. — A cette bonne nouvelle... Je suis surpris... bouleversé... J'ai besoin d'y penser... Je suis très embêté.

CÉCILE. — Alors, vous me refusez? C'est un affront épouvantable que vous me faites.

CHEVRIÈRE. — Mais pas du tout... Seulement, j'étais habitué à ce que vous me résistiez. C'est une sale blague! On ne donne pas un rendez-vous immédiat à un homme de mon âge... Vous me manquez de respect.

CÉCILE, *riant*. — Mon pauvre Chevre!ère...

CHEVRIÈRE, *avec bonhomie*. — Tenez, Cécile... transigeons!...

CÉCILE. — Sur quelle base?

CHEVRIÈRE. — Je ne demande pas grand'chose... Laissez-moi vous embrasser?
CÉCILE, *moqueuse*. — A la fin de la semaine?

CHEVRIÈRE. — Hein?... Pour qui me prenez-vous?... Tout de suite... Ah! mais!...

CÉCILE. — Matin!...

CHEVRIÈRE, *fanfaron*. — Voilà comme je suis... Vous voulez bien?

CÉCILE. — Je veux bien.

Chevre!ère l'embrasse. Suzanne rentre par la droite et les surprend.

SUZANNE. — Ah! zut, alors!

CHEVRIÈRE. — Je suis volé tout de même.

Il l'embrasse.

SUZANNE. — Oh! Eh bien, elle en a une santé!

Elle traverse vivement la scène.

SCÈNE IX

CECILE, SUZANNE, CHEVRIÈRE

CÉCILE. — Tiens! Suzanne, d'où viens-tu?

SUZANNE, *ironique*. — De Birmanie.

CÉCILE. — Hein? Et où vas-tu?

SUZANNE. — En Indo-Chine.

Elle sort.

CHEVRIÈRE. — Qu'est-ce qu'elle a?

CÉCILE. — Je me le demande. Alors, c'est entendu?

CHEVRIÈRE. — Je voudrais pourtant bien savoir si Bargelin...

CÉCILE, *qui aperçoit Bargelin et Es-sen qui entrent*. — Chut! Pas un mot devant eux; venez.

Cécile et Chevre!ère sortent.

SCÈNE X

BARGELIN et ESSEN

Ils viennent de gauche.

ESSEN. — Je n'ai plus que du gros plomb. C'est très ennuyeux.

BARGELIN. — Prenez de mes cartouches, cher ami. La boîte a mon chiffre.



CÉCILE. — TIENS! SUZANNE,
D'OU VIENS-TU ?

ESSEN. — Ça ne vous gêne pas ?

BARGELIN. — Non. (*A part.*) Il me fait ça toutes les fois. (*Essen bourre ses poches de cartouches.*) Dites donc, laissez-m'en quelques-unes.

ESSEN. — C'est vrai... une distraction.

Il en remet deux ou trois.

BARGELIN. — D'ailleurs, si je n'arrive pas à arranger ce percuteur, je ne tirerai plus. Ne m'attendez pas, je vous rejoindrai.

Il démonte son fusil, prend un tournevis dans sa boîte à fusil et s'assied.

ESSEN. — Dépêchez-vous. Voici M^{lle} Simone. Elle est ravissante cette petite. Et avec ça un million de dot.

BARGELIN, *à part.* — Evidemment, un million de dot et ce que j'apporte, hé ! hé ! ça ferait un million...

ESSEN. — Est-elle assez gentille, hein ?

Simone entre et parle un instant à Essen qui sort.

BARGELIN, *à part.* — C'est vrai, elle est gentille. Elle a beaucoup gagné depuis hier, positivement.

SCÈNE XI

BARGELIN, SIMONE

Simone passe sans faire attention à Bargelin et monte dans le kiosque.

BARGELIN, *à part.* — Tiens, tiens, elle n'a pas l'air de faire attention à moi ! Elle est très gentille.

SIMONE, *redescend en ayant l'air de chercher quelque chose.* — Monsieur...

BARGELIN, *très aimable.* — Mademoiselle...

SIMONE. — Je vous serais très obligée de ne pas vous asseoir sur ma boîte à cartouches.

BARGELIN. — Comment?... Je vous demande pardon... Je ne m'étais pas aperçu... Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes un de nos plus gracieux fusils...

SIMONE. — Je vous serais très obligée aussi de vous abstenir de toute appréciation sur mon compte.

BARGELIN, *plaisantant.* — Alors, non seulement je ne peux pas m'asseoir sur

votre boîte à cartouches, mais encore je ne peux pas vous faire de compliments... Alors, qu'est-ce qui me reste dans la vie ?

SIMONE. — Ça a l'intention d'être très spirituel, ce que vous dites là ?

BARGELIN. — Non, ça n'a pas l'intention d'être très spirituel, mais ça a l'intention d'être assez spirituel. C'est une plaisanterie d'été.

SIMONE. — Eh bien, alors, nous remettrons cette conversation à l'hiver prochain voulez-vous ?

BARGELIN. — Mademoiselle, ne vous en allez pas. Ecoutez-moi, j'ai à vous parler très sérieusement.

SIMONE. — Je suis pressée, monsieur.

BARGELIN. — Ecoutez-moi, vous ne le regretterez pas. Je tenais à vous prévenir que je vous trouve charmante, et que je passe mon temps à le dire.

SIMONE. — A qui ?

BARGELIN. — Tenez, rien que depuis ce matin, je l'ai dit à la Morinière, je l'ai dit à Varenne, je l'ai dit à Essen. Je me le suis dit à moi-même.

SIMONE. — C'est tout ?

BARGELIN. — Ça ne vous suffit pas ? Eh bien, non, ce n'est pas tout. Hier soir, je me suis endormi très énervé. Et j'ai rêvé de vous.

SIMONE. — De moi ?

BARGELIN. — Oui, j'ai rêvé que je me trouvais pris dans un embarras de voitures au coin de la rue Taibout et des boulevards. Vous voyez, je précise. Je suis monté dans un omnibus. J'ai été engueulé par le conducteur qui m'a traité de pomme soufflée et de camarlingue... Voilà ce que j'ai rêvé.

SIMONE. — Mais je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans, moi ?

BARGELIN. — C'est vrai... J'oubliais ! J'oubliais de vous dire que ce conducteur vous ressemblait d'une façon frappante !

SIMONE. — A moi ? Je suis très touchée.

BARGELIN. — Alors, dites-moi que vous ne m'en voulez plus...

SIMONE. — De quoi vous en voudrais-je ?

BARGELIN. — De la façon dont j'ai répondu à l'aveu si flatteur que vous m'avez fait hier.

SIMONE. — Quel aveu?... Où avez-vous pêché ça ?

BARGELIN. — Comment ?

SIMONE. — Vous avez décidément beaucoup rêvé cette nuit !...

BARGELIN. — C'est une plaisanterie?
SIMONE. — Mais, mon pauvre monsieur, ce qui était une plaisanterie, c'est précisément notre conversation d'hier. Vous l'auriez compris si vous n'étiez pas d'une fatuité vraiment désespérante.

BARGELIN. — Allons donc!... Je vois ce que c'est. Votre petit amour-propre est froissé. Eh bien, je vais le mettre à son aise, votre petit amour-propre. Je reconnais ma sottise. J'ai été un imbécile. Là! vous ne direz pas le contraire.

SIMONE. — Ça non!

BARGELIN. — Tout est oublié. Je vous trouve délicieuse et je vais vous faire la cour.

SIMONE, *très pointue*. — Ne perdez donc pas votre temps.

BARGELIN, *suffisant*. — Il ne sera pas perdu.

SIMONE. — Ah! vous m'ennuyez!

BARGELIN. — Non! Je ne vous ennuie pas!

SIMONE. — Non? Ah! tenez, puisqu'il faut, je vais vous convaincre. J'aime quelqu'un.

BARGELIN, *fat*. — Je le sais bien.

SIMONE. — Et je l'épouserai.

BARGELIN. — C'est bien possible. Et c'est?

SIMONE. — Vous le verrez bien.

BARGELIN. — Je suis sûr que c'est moi.

SIMONE. — Vous! vous! Mais, mon pauvre monsieur, vous oubliez une chose, c'est qu'on ne peut pas vous aimer. On ne peut même pas vous épouser.

BARGELIN. — Parce que?

SIMONE. — Vous voulez le savoir?

BARGELIN. — Oui, je serais assez curieux de le savoir.

SIMONE. — Eh bien, parce que vous êtes un petit garçon.

BARGELIN. — Hein!

SIMONE. — Un tout petit garçon et que je n'épouserai jamais qu'un homme, un vrai homme.

BARGELIN, *ahuri*. — Un petit garçon, moi?

SIMONE. — Parfaitement, un petit garçon. Vous croyez connaître la vie et vous n'en connaissez rien. Vous l'avez traversée en ahuri, en étourneau. Petit garçon! Vous avez fait des tas de bêtises et vous vous imaginez avoir acquis de l'expérience!... Vous croyez être blasé et vous n'êtes qu'un gobeur... Vous n'êtes même pas un grand coupable, vous êtes un petit innocent. — Petit garçon! petit garçon!

— Vous n'avez réfléchi à rien! Vous n'avez jamais travaillé, jamais pensé. Vous n'avez jamais été bon, utile à quoi que ce soit. — Vous n'avez rien lu, rien appris. Vous êtes un danseur, un petit jeune homme, un collégien, le dernier de



BARGELIN. — ALORS, DITES-MOI QUE VOUS NE MEN VOULEZ PLUS.

— votre classe. Petit garçon! Petit garçon! Petit garçon!

BARGELIN. — Ah! mais, ah! mais...

SIMONE. — Tenez, dites-moi seulement quel est le chef-lieu des Deux-Sèvres?

BARGELIN. — Des Deux-Sèvres?... (*il interroge le public des yeux.*) Mais... je... je...

SIMONE. — Vous ne savez pas?... Naturellement...

BARGELIN. — Mademoiselle, je ne sais pas le rapport qu'il peut y avoir entre les Deux-Sèvres et...

SIMONE. — Vous voyez, cher monsieur, que si vous me laissez à mes poupées, je ne peux pas, moi, vous disputer à vos études qui sont loin d'être terminées. Je vous engage d'ailleurs à demander à ce sujet des conseils à ma marraine qui s'occupe de vous d'une façon toute particulière. Je sais à quoi m'en tenir.

Fausse sortie.

BARGELIN, *se frappant le front*. — Ah ! je comprends tout !

SIMONE, *revenant*. — Qu'est-ce que comprenez ?

BARGELIN. — C'est de l'eau de roche !... Vous êtes jalouse et vous souffrez ! Parce que vous m'aimez ! Parbleu ! J'en étais bien sûr et c'est tout naturel. Pauvre petite, pauvre petite, consolez-vous. Je vous épouserai et je vous rendrai très heureuse. Pourquoi bouder contre votre cœur ? Vous ne voulez pas avouer. Vous ne voulez pas dire la vérité ? Eh bien, je suis bon, je vais la dire pour vous. Vous m'aimez. La voilà, la vérité !

SIMONE. — Moi ? Je vous adore !

BARGELIN. — Prouvez-moi le contraire.

Il s'approche d'elle.

SIMONE. — Si vous voulez. V'lan ! (*Elle le gifle.*) C'est prouvé.

BARGELIN. — Encore ! Oh ! Elle est délicateuse.

SIMONE. — Pourquoi encore ?

BARGELIN. — Ah ça ! C'est donc une manie dans votre famille ?... Une gifle de vous, une gifle de votre marraine... Ça devient assommant !

SIMONE. — Elle vous a giflé... elle ?... Pourquoi ?

BARGELIN. — Parce que je lui ai fait une déclaration... Mais vous ne le saviez donc pas ?...

SIMONE. — Si ! si ! Je le savais !... Elle vous a giflé... Oh ! qu'elle est gentille !...

BARGELIN, *à part*. — Maintenant, je la tiens ! (*Haut.*) Mademoiselle, après ce qui vient de se passer, la situation est très nette. Il ne me reste plus qu'à vous demander le nom de ce fameux rival dont vous m'avez parlé, afin que je lui demande la réparation que vous me devez. Mais je ne risque pas grand'chose, étant plus sûr que jamais de n'en pas avoir.

SIMONE. — Vous croyez ça ?

BARGELIN. — Parbleu !... Nommez-le moi !... Montrez-le-moi !... Eh bien ?

SIMONE. — Eh bien, le voilà !

Elle montre Chaumette qui entre.

BARGELIN. — Hein ?

SIMONE, *à part, se sauvant*. — Oh... Qu'ils se débrouillent !

BARGELIN, *à part*. — Chaumette ?... (*Furieux.*) Comment, c'est vrai ?... Oh ! mais il m'ennuie ce monsieur. Je veux savoir à quoi m'en tenir.

SCÈNE XII

BARGELIN, CHAUMETTE

BARGELIN, *agressif*. — Monsieur !

CHAUMETTE, *très doux*. — Monsieur ?

BARGELIN. — Je suis heureux de vous rencontrer.

CHAUMETTE. — Et moi, ravi. Figurez-vous que j'ai accepté de remplir auprès de vous une mission.

BARGELIN. — Qui consiste ?

CHAUMETTE. — A vous faire dire une chose que vous vous obstinez à ne pas dire. D'ailleurs, ce ne sera qu'un jeu.

BARGELIN, *de plus en plus irrité*. — Je ne vous comprends pas, monsieur. C'est moi, au contraire, qui vais vous demander une explication.

CHAUMETTE. — Ecoutez. Je ne sais pas ce que vous allez me demander, mais je parie que ça m'épargnera la peine que j'allais prendre.

BARGELIN. — Vous vous trompez étrangement, monsieur. Je viens de causer avec M^{lle} Simone Chevière.

CHAUMETTE. — Là ? Qu'est-ce que je disais ?

BARGELIN. — Quoi ?

CHAUMETTE. — Rien... Vous êtes charmant.

BARGELIN, *rageant*. — Non, je ne suis pas charmant ! Vous affectez de me tenir des propos incompréhensibles qui ne me conviennent en aucune façon.

CHAUMETTE. — Vous êtes un enfant.

BARGELIN, *outré*. — Non, je ne suis pas un enfant !

CHAUMETTE. — Dites-moi plutôt ce que vous a dit M^{lle} Simone ?

BARGELIN. — Eh bien, j'ai compris que vous alliez sur mes brisées et que vous lui faisiez la cour.

CHAUMETTE. — Allons donc!
 BARGELIN. — Est-ce vrai?
 CHAUMETTE. — Qui vous l'a dit?
 BARGELIN. — Elle-même.
 CHAUMETTE. — Oh! alors, c'est vrai.
 Cela vous déplaît?
 BARGELIN. — Absolument.
 CHAUMETTE. — Tout va bien... Vous l'aimez donc?
 BARGELIN. — Moi?
 CHAUMETTE. — Vous ne savez pas?
 BARGELIN. — Ah çà! monsieur... On me pose aujourd'hui un tas de questions, comme si je passais un examen. J'en ai assez.
 CHAUMETTE. — L'aimez-vous?
 BARGELIN. — Ça ne vous regarde pas. Ce que je veux connaître, ce sont vos intentions à vous.
 CHAUMETTE. — Ça ne vous regarde pas.
 BARGELIN. — Oh! en voilà assez. Si vous croyez m'en imposer parce que vous avez été ministre, vous vous trompez. Vous êtes un de ces hommes légers et sans caractère dont l'absence de principes se dissimule mal sous...
 CHAUMETTE. — Ce que vous me dites là, mon cher, a été imprimé tout récemment et presque dans les mêmes termes par le journal *Le Temps*. Je ne puis donc pas m'en formaliser.
 BARGELIN. — Naturellement. Je devais m'y attendre. Vous manquez d'élégance, monsieur. Vous redeviendrez peut-être ministre de l'Intérieur, mais vous ne serez jamais un homme du monde.
 CHAUMETTE. — Ça, ç'a été dans le *Gaulois*.
 BARGELIN. — Oh! vous aurez beau railer, vous ne m'empêcherez pas de vous dire que vous êtes un égoïste et un exploiteur cynique du peuple que vous trompez.
 CHAUMETTE. — *La Petite République!*
 BARGELIN. — Assez, monsieur! Je vous considère comme un politicien sans scrupules, un orateur vulgaire, un homme d'Etat louche et vendu aux J...
 CHAUMETTE, *lui coupant la parole*. — *La Libre Parole!*
 BARGELIN. — Ah! c'est trop fort! Alors, vous êtes décidé à ne vous offenser de rien!
 CHAUMETTE, *avec sérénité*. — De rien.
 BARGELIN. — Je ne parviendrai pas à vous insulter?
 CHAUMETTE. — Mon cher, on ne peut pas insulter un homme politique. Rappe-

lez-vous ça. Et maintenant, causons en bons amis. Pourquoi m'avez-vous cherché querelle?

BARGELIN. — Parce que vous me déplaitez.

CHAUMETTE. — Pas du tout. Je vous plais beaucoup. Vous m'avez cherché querelle parce que vous aimez Simone depuis une demi-heure et que vous l'adorez depuis cinq minutes. Et vous avez une sacrée chance. Vous l'épouserez, voilà ce qui vous pend au nez. Vous êtes un heureux gaillard, et un bon garçon.

BARGELIN, *troublé*. — Mais, monsieur...

CHAUMETTE. — Si, vous êtes un bon garçon. Allons, donnez-moi la main.



CHAUMETTE. — ÇA A ÉTÉ DANS « LE GAULOIS »

BARGELIN, *très ému*. — Eh bien, oui. J'avoue. C'est vrai... Je l'aime... Je suis un idiot... Enfin, je l'aime.

CHAUMETTE, *lui tapant sur l'épaule*. — Eh bien?

BARGELIN. — Mais je suis désespéré, découragé. D'abord, jamais son père ne consentira...

CHAUMETTE. — Il consent.

BARGELIN. — Mais non. Il exigeait que son gendre ait une situation.

CHAUMETTE. — Vous en avez une.

BARGELIN. — Non!

CHAUMETTE. — Si!

BARGELIN, *avec une effusion comique*. — Oh! comment vous remercier? Vous saviez donc que je rêvais d'avoir une occupation sérieuse?

CHAUMETTE. — Je le savais... Je sais tout...

BARGELIN. — Mais Simone ne consen-

tira jamais. Elle est outrée contre moi... vexée... furieuse...

CHAUMETTE. — Parfait!

BARGELIN. — Elle m'a giflé.

CHAUMETTE. — A merveille!

BARGELIN. — Et vous êtes sûr qu'elle me pardonnera? Vrai, vous n'êtes pas inquiet...

CHAUMETTE. — Je suis en proie à la plus vive quiétude. (*Il remonte sur le terre.*) Et la preuve que j'ai raison, c'est que la voilà, cette petite mâtine, qui vient voir ce qui reste de nous deux.

BARGELIN, *montant près de lui.* — Elle vient.

CHAUMETTE. — Voulez-vous vous sauver?

BARGELIN. — Où ça?...

CHAUMETTE. — Là, dans le pavillon.

BARGELIN, *entre dans le pavillon, puis ressort.* — Ai-je besoin de vous dire que je réprouve hautement les insinuations infâmes d'une presse abominable?... Enfin, je m'engage à ne plus acheter aucun des journaux qui...

CHAUMETTE. — Disparaissez!

Bargelin entre dans le pavillon dont il pousse la porte.

SCÈNE XIII

SIMONE, CHAUMETTE, puis BARGELIN, puis CECILE, puis SUZANNE, DE LA MORINIERE et ESSEN.

CHAUMETTE, *allant à elle.* — Ah! mademoiselle... Depuis le commencement de cette chasse je cherche à vous trouver seule.

SIMONE. — Pourquoi donc, monsieur?

CHAUMETTE. — Mais d'abord pour vous prier encore d'oublier une minute d'égarément... Hier au soir.

SIMONE. — C'est moi, monsieur, qui vous demande de l'oublier.

CHAUMETTE. — C'est fait.

SIMONE. — C'est fait.

CHAUMETTE. — D'ailleurs une sage protectrice veillait sur vous, sur nous, et vous l'avez sans doute compris lorsque vous avez trouvé la porte close.

SIMONE. — Quelle porte?

CHAUMETTE. — La vôtre. La porte de votre chambre.

SIMONE. — Ah! je ne savais pas.

CHAUMETTE. — Comment cela?

SIMONE, *très simple.* — Mais parce que je n'ai pas essayé de l'ouvrir.

CHAUMETTE. — Oh!... Eh bien, vous, vous n'avez pas volé ce qui va vous arriver.

SIMONE. — Qu'est-ce qui va m'arriver?

CHAUMETTE. — Vous allez être très heureuse, vous allez épouser celui que vous aimez.

SIMONE. — Qui ça?...

CHAUMETTE. — Bargelin.

SIMONE. — Mais je ne l'aime pas, je ne l'épouserai jamais.

CHAUMETTE, *avec aplomb.* — Bravo! Voilà ce que je voulais vous faire dire! Tout va bien.

SIMONE. — Pourquoi?

CHAUMETTE. — Parce que c'est une vraie chance que vous ne l'aimiez pas. Il vaut mieux que vous sachiez tout!... Bargelin est très épris de votre marraïne et il ne lui est pas indifférent. Loin de là.

SIMONE. — Non?... Oh!

CHAUMETTE. — Chut!... Restez par ici!

SIMONE. — Oh! ce n'est pas possible!...

CHAUMETTE, *lui barrant le chemin du pavillon, avec une terreur feinte.* — N'approchez pas de ce pavillon!...

SIMONE. — Pourquoi?... Ah! je comprends!... Il est là avec elle. Oh! vous ne m'empêcherez pas...

Elle l'écarte et court au pavillon.

CHAUMETTE, *feignant le désespoir.* — Ciel?... Tout est perdu...

Simone ouvre la porte du pavillon.

BARGELIN. — Coucou! Me voilà!

SIMONE. — Tout seul? (*Elle se retourne vers Chaumette.*) Oh! méchant!

CHAUMETTE, *à Simone.* — Dites encore que vous ne l'aimez pas.

BARGELIN, *avec transport.* — Oh! Simone, Simone, que je suis content! Mon Dieu! que je suis donc content! Et puis, vous savez, plus d'obstacles. J'ai une situation, une grosse situation!

SIMONE. — Qui vous occupe?

BARGELIN. — Enormément.

SIMONE. — Qui vous intéresse?

BARGELIN. — Passionnément.

SIMONE. — Qu'est-ce que vous faites?

BARGELIN. — Je ne sais pas.

SIMONE. — Hein!...

BARGELIN, *bafouillant*. — C'est-à-dire...

CHAUMETTE, *venant à son aide*. — Il n'ose pas vous le dire par modestie : il est attaché à la Commission des Pyrénées.

Cécile entre. Simone s'élançe vers elle et se jette dans ses bras.

BARGELIN. — Oui, je suis attaché aux Pyrénées! c'est très chic!

SIMONE. — Marraine, marraine, je vous demande pardon.

CÉCILE. — De quoi? Je ne sais pas, mais je te pardonne!

CHAUMETTE. — Chère madame, il est bien juste que vous les félicitiez la première.

CÉCILE. — C'est donc décidé?...

SIMONE. — Je crois... (*A Chaumette*.)
Grâce à vous.

CHAUMETTE, *montrant Cécile*. — Grâce à elle.

BARGELIN, *serrant la main à tout le monde*. — Que vous êtes bon, que vous êtes bonne, que je suis bon!

SIMONE. — Seulement, je ne veux l'épouser que quand il ne sera plus ridicule.

BARGELIN. — Hein?

SIMONE. — Oui... moi je l'ai giflé, mais je répare... Vous l'avez giflé aussi, il faut que vous répariez de même.

CÉCILE. — Je ne peux pas l'épouser aussi.

SIMONE. — Eh bien, effacez...

Elle pousse Bargelin vers Cécile.

CÉCILE. — Allons!...

Elle embrasse Bargelin au moment où Suzanne apparaît derrière le pavillon.

SUZANNE, *les apercevant, furieuse*. — Ah! zut alors! Je vais me mettre vertueuse.

La Morinière et Essen sont entrés depuis un instant.

CÉCILE, *à la Morinière et à Essen*. — Je vous présente deux fiancés.

LA MORINIÈRE. — Tous nos compliments.

ESSEN, *à part, à la Morinière*. — Vous voyez bien que M^{me} Gerbier n'a jamais été la maîtresse de Bargelin!

LA MORINIÈRE. — Evidemment. Mais il y avait eu scandale. C'était inconvenant. Je ne pouvais plus les recevoir.

ESSEN. — La vérité, c'est qu'elle est la maîtresse de Chaumette. Il n'y a pas de doute.

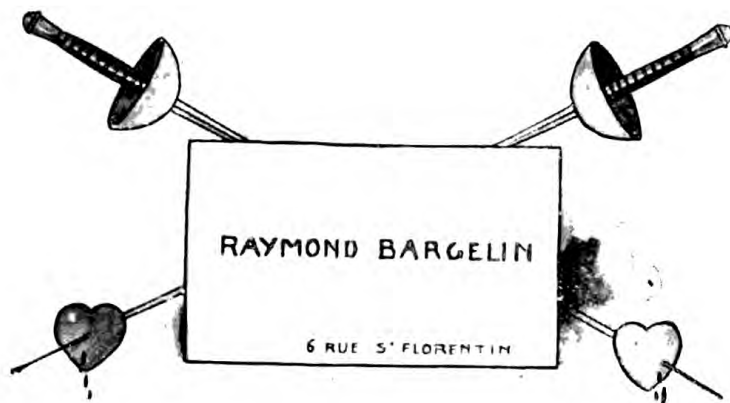
LA MORINIÈRE. — Evidemment, mais il n'y a pas de scandale. C'est convenable. Je vais la réinviter.

La Morinière va à M^{me} Gerbier et à Chaumette et leur parle bas.

ESSEN, *à part, avec admiration*. — On pourra dire tout ce qu'on voudra. Il n'y a encore que les gens du monde pour avoir des principes.

CHAUMETTE, *à Cécile*. — Ils sont heureux. Nous sommes heureux. Vous dînez demain avec Monseigneur. Vous le voyez bien, la vertu est toujours récompensée.





42730161

MODERN - BIBLIOTHÈQUE

PRIX DU VOLUME { Broché 0 fr. 95
Cartonné 1 fr. 50

Pour paraître le 1^{er} Septembre 1911 :

LES MARIONNETTES

par HENRI LAVEDAN
de l'Académie Française

Illustrations en couleurs de Louis MALTESTE

DANS LA MÊME COLLECTION ONT PARU :

- | | | | |
|---------------------------|---------------------------------------|---------------------------|----------------------------------|
| Barbey d'AUREVILLY.. | Les Diaboliques. | Henri LAVEDAN, | Siro. |
| Maurice BARRES, | Le Jardin de Bérénice. | de l'Académie française.. | Le Nouveau Jeu. |
| de l'Académie française.. | Du Sang, de la Volupté et de la Mort. | | Leurs Sœurs. |
| Tristan BERNARD..... | Mémoires d'un Jeune Homme rangé. | | Les Jeunes. |
| Jean BERTHEROY..... | La Danseuse de Pompéi. | | Le Lit. |
| Louis BERTRAND..... | Pépète le bien-aimé. | Jules LEMAITRE..... | Un Martyr sans la Fol. |
| Paul BOURGET, | Cruelle Enigme. | de l'Académie française.. | Aphrodite. |
| de l'Académie française.. | André Cornélie. | | Les Aventures du Roi Pausole. |
| Henry BORDEAUX | L'Amour qui passe. | Pierre LOUÏS | La Femme et le Pantin. |
| René BOYLESVE | Le Pays Natal. | | Contes Choisis. |
| Adolphe BRISSON..... | La Leçon d'Amour dans un Parc. | Maurice MAINDRON.. | Blancador l'Avantageux. |
| Michel CORDAY | Florise Bonheur. | | L'Avril. |
| | Vénus ou les Deux Risques. | Paul MARGUERITTE. | Amants. |
| | Les Embrasés. | | La Tourmente. |
| | L'Évangéliste. | | L'Essor. |
| Alphonse DAUDET.... | Les Rois en exil. | Octave MIRBEAU..... | Pascal Géfosse. |
| Léol DAUDET | Les Deux Etreintes. | Lucien MUHLFELD... | L'Abbé Jules. |
| Paul DÉROULÈDE..... | Chants du Soldat. | | La Carrière d'André Tourette. |
| Lucien DESCAVES | Sous-Offs. | | L'Automne d'une Femme. |
| Henri DUVERNOIS..... | Crapotte. | | Cousine Laura. |
| | La Légende de l'Aigle. | | Chonchette. |
| Georges d'ESPARBÈS. | La Guerre en dentelles. | | Lettres de Femmes. |
| Ferdinand FABRE..... | L'Abbé Tigrane. | | Le Jardin secret. |
| | L'Autre Amour. | | Mademoiselle Jaufré. |
| Claude FERVAL | Vie de Château. | | Les Demi-Vierges. |
| Léon FRAPIÉ | L'Institutrice de Province. | | La Confession d'un Amant. |
| E. et J. de GONCOURT. | Renée Mauperin. | Marcel PREVOST, | L'Heureux Ménage. |
| Gustave GUICHES..... | Céleste Prudhomme. | de l'Académie française.. | Nouvelles Lettres de Femmes |
| | Le Cœur de Pierrette. | | Le Mariage de Julienne. |
| | La Bonne Galette. | | Lettres à Françoise. |
| GYP..... | Totote. | | Le Domino Jaune. |
| | La Fée. | | Dernières Lettres de Femmes. |
| | Maman. | | La Princesse d'Erminge. |
| | Doudou. | | Le Scorpion. |
| | Les Transatlantiques. | | M. et M ^{me} Moloch. |
| | Souvenirs du Vicomte de Courpière | Michel PROVINS..... | La Fausse Bourgeois. |
| | Monsieur de Courpière marié. | Henri de REGNIER | Dialogues d'Amour. |
| Abel HERMANT | La Carrière. | de l'Académie française.. | Le Bon Plaisir. |
| | Le Sceptre | | Le Mariage de Minuit. |
| | Le Cavalier Miserey. | | L'Écornifleur. |
| | Flirt. | Jules RENARD..... | Histoires Naturelles. |
| | L'Inconnu. | Jean RICHEPIN, | La Glu. |
| | L'Armature. | de l'Académie française.. | Les Débuts de César Borgia. |
| Paul HERVIEU, | Peints par eux-mêmes. | Edouard ROD..... | La Vie privée de Michel Tossier. |
| de l'Académie française.. | Les Yeux verts et les Yeux bleus. | André THEURIET, | Les Roches blanches. |
| | L'Alpe Homicide. | de l'Académie française.. | La Maison des deux Barbeaux |
| | Le Petit Duc. | Pierre VEBER..... | Péché mortel. |
| | | | L'Aventure. |

MODERN-THÉÂTRE

Pour paraître le 15 Septembre 1911 :

Jules RENARD

Le Plaisir de rompre ✕ Le Pain de ménage Poil de Carotte ✕ Monsieur Vernet ✕ La Bigote

Illustrations de MAILLAUD et DUDOUYT

Un volume broché : 0 fr. 95 — Relié : 1 fr. 50

Paraîtront ensuite à raison d'un volume le 15 de chaque mois :

13^e Volume :

Paul HERVIEU
de l'Académie française.

La Course du Flambeau.
La Loi de l'Homme.

14^e Volume :

Henry BATAILLE

La Femme nue.
Poliche.

15^e Volume :

ALFRED CAPUS

La Petite Fonctionnaire.
Petites Folles.

16^e Volume :

Henry BERNSTEIN

Le Détour.
Le Marché.

Volumes déjà parus :

Paul HERVIEU

de l'Académie Française...

Les Tenailles ✕ Point de lendemain ✕ Les Paroles restent

Henri LAVÉDAN

de l'Académie Française ..

Le Marquis de Priola ✕ Viveurs.

Maurice DONNAY

de l'Académie Française...

Amants ✕ La Dououreuse.

Octave MIRBEAU

Les Affaires sont les Affaires ✕ Le Portefeuille.

Alfred CAPUS

La Veine ✕ Brignol et sa Fille.

Henry BATAILLE

Maman Colibri ✕ L'Enchantement.

Georges COURTELINE

Boubouroche ✕ L'Article 330 ✕ Lidoire ✕ Les Balances
Gros Chagrins ✕ Les Boulingrin ✕ La Conversion d'Alceste.

Henry BERNSTEIN

La Rafale ✕ Samson.

Georges de PORTO-RICHE

Amoureuse ✕ L'Infidèle.

Pierre WOLFF

Le Ruisseau ✕ Le Boulet.

LES
INÉDITS de MODERN-BIBLIOTHÈQUE

1 fr. 50 le Volume broché. . . (1 fr. 90 franco)
2 fr. 25 le Volume relié toile. (2 fr. 75 franco)

Vient de paraître :

PUYCERRAMPION

par Andrée et Jean VIOLLIS

Illustrations de Georges LEPAPE

VOLUMES DÉJÀ PARUS :

Paul ACKER.....	Le Soldat Bernard.	Eugène MONTFORT...	La Chanson de Naples.
Maurice BARRÉS, de l'Académie Française.	Au Service de l'Allemagne.	Paul ADAM.....	Le Trust.
René BOYLESVE.....	La Jeune Fille bien élevée.	Léon DAUDET.....	Le Bonheur d'être riche.
Claude FARRÈRE.....	La Bataille.	L-Colonel BARATIER	A travers l'Afrique.
Myriam HARRY.....	L'Île de Volupté.	Pierre VALDAGNE....	Les Bons Ménages.
Abel HERMANT.....	M ^{me} Petit-Jardin.	Louis BERTRAND....	Les Bains de Phalère.
Paul MARGUERITTE..	Trains de Luxe.	Ch.-Henry HIRSCH...	Mademoiselle de Jessincourt.
	Histoire d'un Fils de Roi.	Maurice MAINDRON..	Le Crimo de Potru, soldat.
	La Flamme.		Dariolette.

MÉMOIRES et SOUVENIRS

Collection Historique Illustrée

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. FRANTZ FUNCK-BRENTANO, *chef de la section des manuscrits à la Bibliothèque de l' Arsenal.*

(Illustrations tirées des Musées et des Bibliothèques de France et de l'Étranger et des collections de MM. Victorien Sardou, le marquis de Ségur, Henry Houssaye, le baron Ed. de Rothschild, le prince d'Essling, Cheramy, Georges Hartmann, Lécuyer.)

VOLUMES PARUS :

Souvenirs de Mme de Caylus, publ. avec une introduction de M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française.

Les Mémoires de Mme Vigée-Le Brun, publ. avec une introduction par M. DE NOLHAC, conservateur du palais de Versailles.

Le Règne de Louis XVI, par le comte L.-Ph. de Ségur, publ. avec une introduction par M. LE MARQUIS DE SÉGUR, de l'Académie française.

Les Nuits révolutionnaires, de Relif de la Bretonne, publ. avec une introduction par M. FUNCK-BRENTANO.

Le Règne de Robespierre, par Hél.-Maria Williams, traduit pour la première fois de l'anglais par M. FUNCK-BRENTANO.

Journal de Gaspard Schumacher, traduit et publié pour la première fois par M. PIERRE D'HUGUES.

La Révolution de Juillet : Mémoires de Mazas, chronique de Rozet, publ. par M. RAYMOND LÉCUYER.

Mémoires de M. de Bourrienne, secrétaire intime du Premier Consul, publiés avec une introduction par M. EMILE SEDEYN.

Bayard, le Chevalier sans peur et sans reproche, par le Loyal Serviteur, publ. avec une introduction par M. MAURICE MAINDRON.

Epopées centenaires : la Grande Armée, récits de César Kaugier, officier de la Garde italienne, traduits pour la première fois de l'italien par M. HENRY LYONNET.

1830 : Mémoires de la duchesse d'Abrantès, publ. avec une introduction par M. Louis LOVIOT, de la Bibliothèque de l' Arsenal.

Le Village, par Relif de la Bretonne, publ. avec une introduction par M. FUNCK-BRENTANO.

Mandrin et les Contrebandiers, mémoires inédits, publiés avec une introduction par F. FUNCK-BRENTANO.

La Bastille sous la Régence, par M^{me} DE STAAL DE LAUNAY, publ. avec une introduction par M. F. FUNCK-BRENTANO.

Cahiers d'un Volontaire de 91, par XAVIER VERNÈRE, publiés pour la première fois par GERIN-ROZE, son petit-fils.

La Société Française au XVIII^e siècle, par CASANOVA, publiée avec une introduction, par M. le baron MARICOURT.

Mémoires authentiques de Latude, écrits par lui au donjon de Vincennes et à Charenton, publiés avec introduction par M. F. FUNCK-BRENTANO.

Paris Romantique, voyage en France de Mrs Trollope, traduit de l'anglais et publié avec une introduction par M. JACQUES BOULENGER.



Il paraît un volume le 15 de chaque mois.

Société anon. des Imp.
WELSHOFF et POCHÉ,
16 et 18, rue N.-Dame-
des-Victoires. Tél. 316-33
ANCEAU, directeur.

